

ABRÉGÉ  
DE L'HISTOIRE  
DES INDIENS  
DE  
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

PAR F. BARAGA,  
Missionnaire au lac Supérieur.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

---

Paris,

A LA SOCIÉTÉ DES BONS LIVRES,  
RUE DES SAINTS-PÈRES, 69.

1837.

di amnessikeng, gonina gaie api me-  
kate okwanate awia pegidanimadi.

Nebodjig jawenim, Jesus! wakwing  
tchi minawasiwad jji pagidinamaw, kin  
Jesus kejewadisian!

Ki babanitionimi, ki saginimi, ki  
gwanwadjinimi, ki wawiawaminimi.  
Apegich na minotawiang nebodjig  
debenimadwa!

Debenimiang! kego apagijichke ka-  
gini achkoteng kitchi segisiwini sijigad.

Airic eleison. Airic eleison. Airic  
eleison. Christe eleison. Christe eleison.  
Christe eleison. Kirie eleison. Kirie  
eleison. Kirie eleison.

*Gloria.*

Apegich kitchitwawinind wakwing  
Kije-Manito, apegich gaie aking wa-  
nakiwad menoinandangig! Kije-Manito,  
nosse! enigokodeea ki sagin; kin  
nijike ki dibendan nin bimadisiwin.  
Jesus-Christ, Kije-Manito Weossian,  
kin gatassiamawian nin batajiwebi-

ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE DES INDIENS  
DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

---

Paris. — Imprimerie de R.-J. BAILLY,  
Place Sorbonne, 2.

ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE DES INDIENS  
DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

---

Paris. — Imprimerie de E.-J. BAILLY,  
Place Sorbonne, 2.

**ABRÉGÉ**  
**DE L'HISTOIRE**  
**DES INDIENS**

**DE**  
**L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,**

**PAR F. BARAGA,**  
Missionnaire au lac Supérieur.

**TRADUIT DE L'ALLEMAND,**



**Paris,**

**A LA SOCIÉTÉ DES BONS LIVRES,**  
RUE DES SAINTS-PÈRES, 69.

1837.

ABRÉCÉ

DE L'HISTOIRE

DES INDIENS

DE

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

PAR F. BARAGA,

Missionnaire au Lac Supérieur.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.



A LA SOCIÉTÉ DES ÉDITEURS LITTAIRES,  
RUE DES ÉCOLES-MOYENNES, N° 10.



202403025

# ABRÉGÉ

DE

# L'HISTOIRE DES INDIENS

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

---

L'histoire des peuples d'Amérique commence avec le 12 octobre 1492. Ce fut en ce jour décisif pour l'Amérique, jour le plus important de ses annales, que Christophe Colomb découvrit cette partie du monde jusqu'alors entièrement inconnue aux peuples de l'autre hémisphère.

Christophe Colomb, génois de naissance, avait pensé qu'en marchant toujours vers l'est il arriverait aux Indes orientales par une route plus directe et par conséquent beaucoup moins longue que celle du cap de Bonne-Espérance suivie jusqu'alors; il résolut donc de tenter une expédition,

pour s'assurer de la possibilité de cette entreprise.

Pour l'exécuter il chercha l'appui et la protection du gouvernement génois, mais on le traita de rêveur, et son plan fut rejeté. Il se rendit ensuite en Portugal pour solliciter la coopération de cette cour où ses démarches ne furent pas plus heureuses. Il envoya alors son frère Barthélemy vers Henri VII, roi d'Angleterre. Mais Barthélemy fut fait prisonnier en route, et languit long-temps dans les fers, de sorte que plusieurs années se passèrent avant qu'il pût remplir la mission dont il avait été chargé par son frère.

Ferme et inébranlable, Christophe Colomb était loin de songer à reculer devant tant d'obstacles; l'exécution de son plan était son unique pensée, et il s'adressa à la cour d'Espagne. Le roi Ferdinand ne voulut aucunement entendre parler d'une coopération quelconque à une telle entreprise; comme tout le monde, il traitait le plan de Colomb de rêverie, et regardait son exécution comme entière-

ment impossible. Le génie de ce grand homme s'élevait tellement au dessus de l'esprit de ses contemporains, qu'il ne se trouvait pas même dans les cours des souverains un homme en état de comprendre ses projets.

Après un délai de quatre ans, capable de rebuter tout homme d'une persévérance moins rare, il trouva enfin dans la reine Isabelle, femme de Ferdinand, un appui et un partisan zélé de ses plans. Elle vendit une partie de ses bijoux, et fit équiper trois bâtimens nommés : *Sancta-Maria*, *Pinta* et *Nigna*.

Avec cette petite flotte, Colomb s'éloigna, le 3 août 1492, des côtes d'Espagne, et s'avança constamment dans la direction de l'occident sur cet océan immense qu'aucun vaisseau n'avait encore sillonné. Son but était d'aborder aux Indes orientales, mais la Providence lui ouvrit le chemin d'un nouveau monde jusqu'alors entièrement inconnu à tous les peuples civilisés.

Il était à peine depuis deux mois en

route, que le plus grand découragement et le plus profond mécontentement se manifestèrent parmi l'équipage; il lui fallut employer toutes les ressources de son esprit pour ranimer le calme et obtenir qu'on ne renonçât pas à l'entreprise. Cependant tous ses raisonnemens et toute son autorité ne les tranquillisèrent pas pour long-temps. Un murmure général se fit bientôt entendre, et s'accrut à un tel point que leur découragement et leur désolation approchaient du désespoir. Au milieu de tant d'obstacles Colomb resta toujours ferme et inébranlable, et toujours il parvint à rendre le calme aux compagnons de son entreprise. Il se vit enfin contraint de leur promettre que si dans trois jours la terre ne s'offrait pas à leur vue, ils se dirigeraient vers le retour. Mais la Providence qui avait décrété de faire arriver cette contrée à la connaissance du monde civilisé, permit qu'avant l'expiration de ce délai, ils découvrirent le 12 octobre 1492 une île à laquelle ils donnèrent le nom de San Salvador.

Un cri de joie général se fit entendre ; ils tombèrent tous à genoux, et remercièrent Dieu de l'heureux succès accordé à leur entreprise. Ils conjurèrent en même temps leur capitaine, dont ils reconnaissaient et admiraient maintenant le génie, de leur pardonner leur coupable conduite.

Colomb prit terre le premier, revêtu du costume le plus magnifique, l'épée nue à la main et suivi de tout l'équipage. Ils se prosternèrent tous de nouveau, baisèrent la terre de ce monde nouveau, et Colomb prit solennellement possession du pays au nom de la reine Isabelle.

Les Espagnols et leur chef ne furent pas peu étonnés de ne trouver parmi les habitans de l'île que des races d'hommes tout-à-fait différentes de toutes celles qu'ils avaient vues jusqu'alors. Ils étaient d'une couleur cuivrée, nus, sans barbe, et portaient de longs cheveux noirs. Mais bien plus grand encore fut l'étonnement des sauvages à la vue des Espagnols ; ils les prirent pour des enfans du Soleil, leur principale divinité.

Colomb après avoir employé quelques semaines à pousser des reconnaissances jusque dans l'intérieur du pays qu'il avait découvert, et avoir visité plusieurs autres îles voisines, se remit en route vers l'Europe. Durant le trajet il fut assailli par une tempête horrible qui faillit le faire périr. Au plus fort de l'orage, Colomb écrivit avec une présence d'esprit admirable un court récit de son expédition, renferma avec soin son écrit dans un tonneau qui devait le défendre contre la fureur des flots, et lança le tonneau à la mer, dans l'espérance qu'il tomberait un jour entre les mains de quelque navigateur, et que dans le cas où lui-même périrait dans cette tempête, le monde apprendrait au moins son importante découverte. La tempête céda cependant, et Colomb aborda en Espagne le 15 mars 1493.

Le chemin du Nouveau-Monde une fois tracé par Colomb, ne tarda pas à être parcouru par des gens de différentes nations jaloux de faire de nouvelles découvertes, ou d'y créer des établissemens.

C'est un fait établi par l'histoire, qu'à l'époque de la découverte de l'Amérique, toute cette partie du monde était habitée; mais quand et comment ses premiers habitans s'y établirent-ils, c'est ce qu'aucun auteur n'a démontré. L'histoire des peuples américains avant la découverte de leur pays, nous est entièrement inconnue, et le restera probablement toujours.

La question de l'origine des Indiens d'Amérique est résolue de différentes manières par les historiens anglais. Il me semble cependant qu'on ne saurait raisonnablement révoquer en doute qu'ils ne soient venus d'Asie, cette contrée dont est sortie toute race humaine, d'autant plus que le détroit de Behring qui sépare l'Asie de l'Amérique, n'a en quelques endroits que quarante milles d'Angleterre, distance bien moindre que celle que les Indiens franchissaient souvent dans leurs canots; ils pouvaient donc bien facilement passer d'Asie en Amérique. En outre, le détroit de Behring est gelé en hiver, et les Indiens sont dans l'habitude de faire sur les

glaces de leurs lacs des voyages de plus de quarante milles anglais.

Les côtes septentrionales de l'Amérique ne furent explorées qu'en 1497 par John Cabot (1). Il avait été envoyé en Amérique par Henri VII, roi d'Angleterre, qui voulait aussi avoir sa part du monde nouvellement découvert. Il aborda d'abord à l'île de la Nouvelle-Finlande (New-Foundation) et ne tarda pas à découvrir bientôt après la Terre ferme du nord de l'Amérique, et fut le premier Européen qui visita ce nouveau continent; mais il retourna bientôt après en Angleterre, sans avoir fondé aucune colonie.

En 1524, François I<sup>er</sup>, roi de France, envoya vers le Nouveau-Monde un Florentin nommé Verrazano, pour prendre au nom de la couronne de France possession d'une partie de ce pays. Il aborda en Floride, et après avoir parcouru et visité les

(1) Son véritable nom est Giovanni Gaboto. Il était Vénitien de naissance, mais en s'établissant en Angleterre, il prit le nom de John Cabot, et c'est sous ce nom qu'il est connu dans l'histoire.

côtes de l'Amérique septentrionale , il retourna en France , sans avoir fait aucun essai d'établissement.

L'année 1584 vit la première tentative de colonisation dans l'Amérique septentrionale. Walter Raleigh , gentilhomme anglais , était à la tête de la colonie ; ils s'établirent en Virginie , au nombre de cent quatre-vingts hommes. Mais sa durée fut bien courte ; car les colons au lieu de s'appliquer à l'agriculture , ne songeaient qu'à chercher de l'or et de l'argent. Leurs provisions furent bientôt épuisées , et ils se virent contraints , pour vivre , de commencer des échanges avec les Indiens : cela ne pouvait se prolonger bien long-temps ; ils abandonnèrent donc la colonie , et retournèrent en Angleterre , après un séjour en Amérique qui n'avait pas duré toutefois deux ans.

Ces colons avaient , durant leur séjour , pris des Indiens de l'Amérique septentrionale l'habitude de fumer du tabac ; de même que les Espagnols l'avaient prise , bien des années auparavant , des Indiens de l'Amé-

rique méridionale, et à leur retour en Europe, ces colons transmirent à leurs compatriotes cet usage bien digne des sauvages.

Toutes les tentatives pour fonder dans l'Amérique septentrionale une colonie durable, échouèrent, jusqu'à ce qu'enfin, en 1607, les fondemens d'une colonie stable furent jetés en Virginie. Avec cette année aussi, commence l'histoire des Indiens de cette partie de l'Amérique. L'histoire de ces peuples avant cette période, est entièrement inconnue, faute de toute espèce de document historique.

Christophe Newport à la tête de cent cinq colons anglais, prit terre sur la côte de Virginie, près de l'embouchure d'un grand fleuve, auquel il donna le nom de James, en l'honneur du roi. Ils remontèrent le fleuve, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à une superbe vallée, dans laquelle ils résolurent de s'établir. La ville qu'ils commencèrent à bâtir, fut appelée par eux, également en l'honneur du roi d'Angleterre, Jame's-Town. D'autres Anglais vinrent en-

core augmenter leur nombre, et la colonie prit un aspect imposant.

Les Indiens leurs voisins commencèrent à concevoir des inquiétudes pour leur pays, en voyant l'accroissement rapide du nombre et de la puissance des colons. Sans déclarer encore une guerre ouverte, ils ne cachèrent pas leurs intentions hostiles contre la colonie. Les colons se virent donc obligés d'entourer Jame's-Town de palissades, pour se mettre en état de repousser les attaques de leurs sauvages voisins.

Un des principaux colons, nommé John Smith, pénétra un jour, avec quelques uns de ses compagnons, dans l'intérieur du pays. Quand ils furent à une certaine distance de la colonie, ils se virent tout-à-coup attaqués par les sauvages qui les avaient épiés derrière les broussailles. Une lutte violente s'engagea, mais les Anglais, trop inférieurs en nombre, tombèrent sous les coups de leurs ennemis ou furent faits prisonniers.

Ce qui arriva à John Smith dans ce combat, mérite bien d'être rapporté. Blessé,

dès le commencement de l'action, par un trait des sauvages, il saisit de la main gauche son guide, qui était un Indien, et s'en fit un bouclier contre les flèches de ses ennemis; prenant de la main droite son mousquet, il renversa dans la poussière quatre Indiens qui s'étaient approchés de lui. Tout en combattant, il battait toujours en retraite, et il espérait déjà échapper au danger, lorsqu'il se trouva tout-à-coup dans un endroit marécageux, où il s'enfonça tellement que toute défense devint impossible, et qu'il tomba entre les mains des Indiens étonnés de sa bravoure. Pour échapper à la mort inévitable qui le menaçait, il offrit avec une présence d'esprit admirable, aux Indiens qui le tenaient, une aiguille aimantée renfermée dans une boîte d'ivoire, et commença, tant par signes que par des mots entrecoupés, à leur expliquer les propriétés étonnantes de cette aiguille aimantée. Ils furent frappés d'étonnement, en considérant attentivement la boîte, mais bientôt leur attention se reporta sur leur important prisonnier. Ils l'attachèrent

à un arbre, et allaient le percer de leurs flèches, lorsque tout-à-coup l'Indien qui tenait la boussole dans ses mains, cria aux autres : Laissons-le vivre encore, et amenons-le à notre roi. Ils le détachèrent de l'arbre, et le conduisirent en triomphe vers leur chef Powhatan. Celui-ci convoqua son conseil, et le prisonnier fut condamné en règle à mort, comme un homme qui, par son courage et son habileté, pourrait être très dangereux aux sauvages. Smith fut conduit aussitôt sur le lieu du supplice. Là se trouvait une grosse pierre sur laquelle le malheureux patient fut obligé de mettre sa tête. Powhatan voulut remplir lui-même les fonctions de bourreau; on lui apporta une énorme massue, et déjà son bras vigoureux l'avait levée sur la tête de l'Européen qu'il allait broyer, lorsque tout-à-coup un cri d'effroi se fit entendre. C'était la jeune et belle Pokahontas, sa fille, qui était à ses pieds, et penchée sur la tête du condamné. Elle tourna ensuite son regard suppliant vers son père étonné, et lui demanda par un langage muet, mais bien éloquent, la vie

du prisonnier. Le barbare sauvage dont le cœur n'était pas encore fermé à tout noble sentiment, se sentit vaincu par cette démarche et son bras retomba sans force. Le même sentiment s'empara des assistans, Smith fut gracié et bientôt après renvoyé en liberté.

Cette circonstance rétablit les rapports amicaux et pacifiques entre les colons et les Indiens; cette paix dura deux ans.

Powhatan fut un des chefs les plus remarquables de l'Amérique septentrionale. Il régnait avec un pouvoir illimité sur toutes les différentes tribus indiennes des contrées qui composent aujourd'hui l'état de Virginie. Leur nombre s'élevait à trente au temps de l'arrivée des premiers colons anglais; chacune d'elles avait à la vérité son chef particulier, mais Powhatan étendait sa suprématie sur toutes. Les chefs des trente tribus lui payaient une redevance annuelle en fourrures, peaux de chevreuil, blé de Turquie, cuivre, etc., et ces chefs se faisaient livrer cette redevance par les membres de leur tribu.

Powhatan avait quatre résidences qu'il

habitait à différentes époques de l'année. Son palais consistait en une cabane indienne fort haute et fort large, d'une longueur environ de cent pieds. Il y demeurait avec ses gardes, sa femme et ses serviteurs. Sa garde se composait de quarante à cinquante de ses plus grands et de ses plus vigoureux guerriers. La nuit, quatre de ces guerriers veillaient aux quatre coins de sa résidence. De temps en temps, toutes les demi-heures environ, ils s'appelaient les uns les autres pour se tenir éveillés. Quand l'un d'eux ne répondait pas, il était frappé cruellement par un officier de la garde.

Ce puissant roi indien avait encore une autre cabane très forte, faite en troncs d'arbres joints ensemble et environnée de hautes palissades; elle renfermait son trésor. Cette cabane avait à peu près cent cinquante pieds de long et une largeur proportionnée. C'était là qu'étaient conservées ses fourrures, ses peaux et autres objets qu'il recevait en tribut, aussi bien que son arc et ses flèches, son bouclier et sa massue. Pour inspirer à ses sujets un certain respect pour cet

édifice, il avait eu soinde faire placer à chacune des extrémités l'image d'une idole; ces figures grossièrement travaillées, représentaient un dragon, un ours, un léopard et un homme.

Il avait un grand nombre de femmes dans ses résidences. Une de ses femmes était toujours assise à sa droite et une autre à sa gauche. Avant chacun de ses repas, une de ses femmes lui apportait de l'eau, dans un vase de bois, pour se laver les mains, et une autre lui présentait du duvet, dont il se servait, en place de serviette, pour se sécher les mains. Quand il était dégoûté de ses femmes, il les donnait à ses guerriers, et en prenait d'autres.

En 1609, les hostilités recommencèrent de la part des Indiens, et Powhatan conçut avec ses sujets un plan dont la réussite devait faire périr tous les colons d'un seul coup. Heureusement pour ceux-ci, la noble Pokahontas fut informée du cruel projet de son père. Les Indiens avaient résolu de tomber, durant la nuit, sur les blancs qui ne soupçonnaient aucun danger, et de les

tuer tous sans exception. C'était une nuit sombre et orageuse : Pokahontas se glissa secrètement hors du camp de son père , courut vers Jame's-Town, et découvrit aux colons l'horrible plan formé contre eux. Ceux-ci se hâtèrent de se mettre en défense, et quand les sauvages trouvèrent les vaillans Anglais prêts à les recevoir, ils se hâtèrent de fuir dans leurs forêts.

Cette étonnante jeune indienne resta dès lors à Jame's-Town, et épousa bientôt après un des principaux colons, nommé Rolf. Ce mariage fut célébré avec la plus grande pompe , car c'était le premier mariage d'un Européen dans l'Amérique septentrionale. Quelques années après, elle alla avec son mari en Angleterre, embrassa la religion chrétienne, et reçut le baptême dans une église anglicane. Elle revint ensuite en Virginie, où elle mourut bientôt après. Ses descendans appartiennent maintenant aux familles les plus distinguées du pays.

Le commandant de la colonie qui ne tarda pas à remarquer avec quel plaisir les Indiens avaient vu un Anglais épouser une

Indienne, engagea plusieurs colons à contracter des mariages de ce genre. Les Indiens, après le rétablissement de la paix, vinrent eux-mêmes avec leurs filles et les offrirent pour femmes aux colons ; mais aucun de ceux-ci n'en voulut, ce qui affligea beaucoup les Indiens, et leur fit conclure naturellement que ces étrangers les méprisaient et les haïssaient.

En 1620, fut fondée dans le pays qu'on appelle aujourd'hui le pays de Massachusetts, la seconde colonie anglaise de l'Amérique du Nord. Quand les colons y arrivèrent, ils envoyèrent quelques uns de leurs compagnons pour découvrir un lieu favorable à la fondation de leur colonie. Ils s'étaient à peine un peu avancés qu'ils rencontrèrent une horde de sauvages que leur vue effraya tellement qu'ils s'éloignèrent rapidement et ne reparurent plus aux yeux des colons. Ils trouvèrent aussi quelques paniers de blé de Turquie qu'ils emportèrent pour le semer au printemps. Après de longues recherches, ils finirent par trouver un endroit qui leur parut favorable pour y

former un établissement; ils commencèrent donc à bâtir une ville, à laquelle ils donnèrent le nom de Plymouth.

Quoique les Indiens ne fissent jamais d'excursions sur leur nouvelle résidence, les colons n'étaient pas moins dans une crainte continuelle de leurs sauvages voisins. Pour sortir de cette position désagréable, ils cherchèrent à faire un traité d'alliance avec les Indiens, et ils y parvinrent enfin au mois de mars de l'année 1621.

Samoset, un des chefs des Indiens voisins, fournit l'occasion de conclure ce traité. Il vint un jour de l'intérieur du pays, fit cinq journées de marche pour se rendre à Plymouth, et quand il y fut arrivé, il cria aux colons, en anglais : Soyez les bienvenus, Anglais! Soyez les bienvenus, Anglais! Ils furent on ne peut plus étonnés de cette salutation amicale du sauvage, et de l'entendre exprimée en langue anglaise. Il leur raconta alors qu'il avait vécu quelque temps avec des pêcheurs anglais, venus sur la côte, et qu'il avait appris un peu leur langue. Il ajouta

ensuite que l'endroit où ils s'étaient établis avait été autrefois très peuplé d'Indiens, mais que cinq ans auparavant une peste si affreuse s'était déclarée parmi eux, que pas un seul individu, homme, femme ou enfant, n'avait échappé à ses ravages.

Les colons traitèrent cet Indien si bien disposé en leur faveur, avec toute sorte de distinction, et cherchèrent à se l'attacher encore davantage. Ils réussirent parfaitement. Il revint les voir souvent et amena un jour avec lui leur chef suprême ou roi, nommé Masassoit. Celui-ci n'osa cependant pas entrer encore dans l'établissement des colons, et s'arrêta à une certaine distance avec une garde de soixante Indiens d'élite. Les Anglais de leur côté n'avaient pas pleine confiance dans le sauvage. Une méfiance réciproque les tint quelque temps à distance. Enfin les colons envoyèrent à Masassoit un Indien de leur connaissance pour l'assurer de leur amitié. Masassoit le renvoya, en leur faisant savoir qu'il désirait parler à un Anglais de la colonie. Les Colons lui adressèrent un

des principaux d'entre eux, chargé d'apporter à Masassoit de riches présens. Celui-ci accueillit avec amitié les présens, remit l'Anglais entre les mains de sa garde et se rendit dans la ville des colons. Il y reçut les plus grands témoignages d'honneur et d'amitié, et on conclut avec lui un traité qui dura plus de cinquante ans.

La colonie de Jame's-Town en Virginie ne fut pas aussi heureuse. Les colons se multipliaient tous les jours, et ils s'étendaient toujours de plus en plus dans le pays. Leur grand nombre leur donnait une parfaite sécurité: ne soupçonnant aucun danger, ils ne songeaient pas à épier les démarches des Indiens, et quoique entourés d'un peuple dont l'expérience leur avait fait connaître l'esprit de malice et de vengeance, ils négligeaient toutes les précautions que la prudence et la prévoyance prescrivaient dans leur position. Les Indiens, dont ils se servaient comme chasseurs, obtinrent des armes à feu et ne tardèrent pas à devenir très habiles à s'en servir. La confiance qu'on

leur accordait était telle qu'on les laissait venir à toute heure dans les habitations. Cela donna l'idée aux perfides Indiens de former un plan bien digne de leur caractère et dont l'exécution devait anéantir les colons.

Malheureusement pour ceux-ci les Indiens avaient aussi un chef capable de conduire avec une adresse et une habileté étonnantes un pareil projet de destruction. Ce chef était Opechankanow, le successeur du dangereux Powhatan qui était mort en 1618. Opechankanow avait toutes les qualités nécessaires à un chef de sauvages. Il joignait à un courage intrépide, à une force et à une taille gigantesque une prudence et une habileté consommées. C'était en outre un homme venu d'une tribu plus civilisée du Sud, sans doute de l'empire du Mexique. Il jouissait d'une telle considération parmi les Indiens de Virginie que toutes les différentes tribus de cet état se soumettaient sans opposition à ses ordres. Aussi les écrivains anglais de ce temps-là le nomment-ils l'empereur des Indiens.

Dès que Opechankanow fut parvenu à l'autorité suprême en Virginie, il résolut de faire périr à la fois tous les colons anglais de cet état, car leur présence n'étoit pas une petite entrave à son ambition. Quatre ans furent employés à mieux méditer les moyens d'exécution de ce plan meurtrier, et cela avec tant de prudence et de discrétion, que les colons n'en eurent pas le moindre soupçon. Toutes les tribus indiennes qui vivaient dans le voisinage des colons, devinrent peu à peu complices de ce projet sanglant, à l'exception de quelques tribus qui demeuraient sur les côtes de la mer et qui étaient entièrement dévouées aux Anglais. Il est prodigieux que les préparatifs de l'exécution de ce plan aient pu être faits si secrètement et avec tant de prudence, que durant les quatre ans, pas un individu de ces tribus amies ne s'en aperçut le moins du monde.

On avait désigné à chaque tribu le lieu où elle devait faire ses opérations, car, comme nous l'avons déjà dit, les colons

s'étaient étendus fort au loin dans le pays et possédaient déjà beaucoup de villages et de petites villes.

Le 22 mars 1622 fut fixé pour l'exécution de ce plan barbare. Le matin de ce jour, chaque tribu se rendit au lieu qui lui avait été destiné. Les colons soupçonnaient si peu la destruction qui les menaçait que tous les Indiens qui vinrent le matin de ce jour infortuné, observer leurs positions, furent accueillis avec la bienveillance accoutumée.

Midi était l'heure désignée pour l'exécution de l'horrible projet. Les Indiens n'ont à la vérité pas de montres, mais ils savent très bien distinguer à la hauteur du soleil, quand il est midi. Ces sauvages avides de meurtres, considéraient en ce jour le cours du soleil avec cette impatience que la passion excite toujours dans ses esclaves quand le moment de la délivrance approche ; dès qu'il eut atteint le milieu de sa course, ils se précipitèrent tout-à-coup de tous côtés sur les victimes désarmées de leur barbarie, et tuèrent sans distinc-

tion tous les Anglais qu'ils purent trouver. Plusieurs petits villages des colons furent tellement détruits, que pas un individu n'échappa à la mort. En un seul instant près de trois cent quarante-sept hommes, femmes et enfans, reçurent le coup de la mort.

La destruction des colons eût été générale, telle qu'elle avait été résolue, si un Indien converti à la religion anglicane, et informé du projet, la veille de son exécution, ne l'eût découvert à un Anglais, et n'eût par là sauvé Jamestown ainsi que plusieurs villages voisins; car dans ces endroits les colons reçurent les meurtriers les armes à la main, et les Indiens qui avaient montré dans leurs préparatifs une discrétion et une habileté étonnantes ne déployèrent pas autant de courage dans l'exécution de leur plan et prirent la fuite dès qu'ils rencontrèrent une résistance sérieuse.

Les colons échappés à ce massacre s'enfuirent tous vers Jamestown, et ne songèrent plus qu'à se venger de leurs ennemis. L'histoire prouve qu'ils surent

très bien imiter et surpasser même les exemples de trahison, de vengeance et de carnage que leur avaient donnés les sauvages. Il résolurent à leur tour de détruire autant que possible les Indiens dans toute la Virginie. Ils firent des chasses en règle contre eux comme contre des animaux sauvages, et quand ceux-ci se furent retirés tout-à-fait dans les forêts, où les Anglais ne pouvaient plus les poursuivre, ils employèrent toutes les ruses imaginables pour les attirer au dehors. Ils leur promirent leur amitié et l'oubli du passé, avec une apparence si hypocrite de sincérité, que les Indiens, déposant toute crainte, revinrent dans leurs demeures. Les Anglais tinrent alors envers les sauvages la conduite que ceux-ci avaient tenue à leur égard. Tandis que les Indiens vivaient dans la plus grande sécurité, voyant que les Anglais les traitaient avec plus d'amitié encore qu'auparavant, ils furent tout-à-coup assaillis de tous côtés, et tous ceux que les Anglais purent atteindre, périrent. Ils s'enfuirent en petit nombre dans les

forêts, où beaucoup d'entre eux périrent par la faim, tellement que plusieurs tribus disparurent entièrement du sol de l'Amérique. En 1635, se forma un nouvel établissement dans le pays qui porte aujourd'hui le nom de Connecticut.

Les sauvages du voisinage commencèrent bientôt à molester les colons, et exercèrent toutes sortes de cruautés contre ceux qu'ils trouvèrent isolés. Ils tombèrent ainsi un jour sur douze Anglais qui s'étaient un peu éloignés de la colonie, en tuèrent trois, et mirent les autres en fuite. Une autre fois, ils attaquèrent une troupe de colons qui se rendaient à la culture de leurs champs, leur tuèrent six hommes et trois femmes, emmenèrent deux filles et vingt bêtes à cornes.

Deux années après la fondation de la colonie, en 1637, les sauvages sous la conduite de leur chef Gassakos, résolurent d'anéantir d'un seul coup la colonie dont les progrès étaient si rapides. Ils se réunirent en un camp de soixante-dix cabanes qu'ils environnèrent de plusieurs

rangs de palissades et où ils établirent une espèce de forteresse. Les colons se mirent en état de défense, et quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de quatre-vingt-dix hommes, soutenus par soixante-dix Indiens attachés à leur parti, ils résolurent de prendre l'avance sur leur ennemi et de l'attaquer dans ses retranchemens. Le 26 mai 1637, ils s'approchèrent durant la nuit de la forteresse des Indiens. Ils s'avançaient dans le plus profond silence, sous les ordres du capitaine Mason, espérant surprendre leurs ennemis, lorsqu'un chien se mit à aboyer si fortement, que les Indiens se levèrent effrayés, en criant Owanoks! Owanoks! Anglais! Anglais! En un instant tous les Indiens furent sous les armes et défendirent leur forteresse avec tant de courage, que les Anglais, au lieu de les entamer, se virent eux-mêmes en danger d'être écrasés par le nombre. En ce moment de perplexité les assiégeans découvrirent un passage que laissaient les palissades, se précipitèrent dans la forteresse, prirent des tisons, et mirent le feu aux cabanes

des Indiens. Un vent violent communiqua partout aussitôt la flamme. Un horrible spectacle commença, soixante-dix cabanes indiennes dans lesquelles les femmes et les enfans se tenaient cachés, parurent tout en feu, et leurs malheureux habitans devinrent la proie des flammes. Ceux qui voulaient fuir de leurs cabanes étaient immolés sans distinction par les Anglais qui, en cette circonstance, surpassèrent les sauvages en inhumanité. La plupart des hommes tout-à-fait transportés hors d'eux-mêmes par la vue de cette scène atroce, et par les cris et les lamentations horribles de leurs femmes et de leurs enfans dévorés par les flammes, tombèrent sous les coups de leurs ennemis; un petit nombre d'entre eux parvint à prendre la fuite.

Les Anglais obtinrent alors du secours et poursuivirent l'exécution de leur projet. Quand ils eurent atteint leurs ennemis, un combat acharné s'engagea. Les Indiens dont la rage était poussée au dernier degré se défendirent avec fureur. Mais comme leurs armes étaient trop imparfaites, ils ne purent lutter contre les troupes régu-

lières des colons et furent si maltraités par eux que de plusieurs tribus nombreuses, il ne restait environ que deux cents individus qui se livrèrent aux Anglais et demandèrent la paix. Ceux-ci les partagèrent entre les autres tribus leurs amis.

Après cette expédition sanglante, la colonie jouit d'un long repos de la part de ses sauvages voisins. Pour être plus tranquilles encore, toutes les colonies anglaises de l'Amérique du Nord firent un traité d'alliance entre elles. Les chefs de ces colonies travaillèrent trois ans à arrêter les bases de cette alliance; ils tombèrent enfin d'accord, et le traité fut signé le 16 mai 1643. D'après ce traité, les colonies s'engageaient à se soutenir réciproquement de troupes, d'armes et de provisions, dans le cas où les Indiens viendraient attaquer une partie du territoire des colonies alliées.

Quand cette nouvelle parvint à la connaissance des Indiens, ils virent bien qu'il n'y avait plus rien à faire contre les Anglais, et plusieurs de leurs chefs vinrent demander l'amitié des colons.

Ce repos et cette sécurité, que les colons s'étaient assurés par cette alliance, dura sans interruption pendant plus de trente ans. Les Indiens ne cessèrent pas pour cela de les haïr, et de souhaiter leur entière extirpation; mais ils se sentaient trop faibles pour les attaquer, car ils voyaient bien que puisque leurs efforts avaient été inutiles contre les colonies séparées, ils ne devaient qu'en attendre bien moins de succès encore, depuis qu'elles pouvaient compter sur une assistance réciproque.

Ils voyaient cependant avec le plus grand mécontentement les Anglais s'étendre et se fortifier de jour en jour, et les repousser de plus en plus dans l'intérieur du pays; ils voyaient leur chasse et leur pêche, ces principales ressources de leur subsistance, diminuer et devenir bien plus pénibles par l'accroissement si rapide de la population du pays; ils voyaient leur liberté naturelle, à laquelle ils étaient si habitués, resserrée sans cesse par le voisinage de cet ennemi qui les débordait. Et ce qu'il y avait de plus affreux, c'était la

conclusion naturelle qu'ils en tiraient, que cet état de détresse ne ferait que s'accroître long-temps encore. Tout cela était bien accablant et devenait insupportable aux fiers descendans des anciens maîtres du pays.

Comme chacune des tribus prise séparément était trop faible pour attaquer les colons, elles s'allièrent ensemble, à l'exemple de leurs ennemis, pour se mettre en état, en unissant leurs forces, de détruire l'ennemi commun, car tel était leur but. Cette alliance fut entièrement conclue en 1675.

Le principal auteur de cette union était un chef indien fort distingué, petit-fils et successeur de Masassoït. Son nom indien n'est pas connu. Les Anglais le nommaient le roi Philippe. C'était un homme doué de grandes qualités naturelles, et fort capable de conduire les sauvages. Il joignait à une prudence et à une habileté consommées, une éloquence naturelle prodigieuse.

Après avoir entretenu long-temps l'es-

prit des Indiens dans une exaspération continuelle contre les Anglais, et avoir gagné peu à peu à son alliance presque toutes les tribus voisines des colonies, il n'eut pas de peine à trouver l'occasion de commencer ouvertement les hostilités, car il la fit naître lui-même. Il donna l'ordre à trois de ses sujets de tuer un Anglais qu'ils allaient visiter souvent. Ces trois meurtriers tombèrent quelque temps après entre les mains des colons et furent exécutés. Le sauvage en profita pour exciter chez ses sujets l'esprit de vengeance et une haine irréconciliable contre les Anglais.

Les premières hostilités commencèrent le 24 juin 1675. Les Indiens rencontrèrent un dimanche une grande quantité de colons de Plymouth, qui revenaient de l'église. Ils les attaquèrent et en tuèrent neuf, les autres ne durent leur salut qu'à la fuite.

Tous les colons en état de porter les armes se hâtèrent de se réunir, et le 28 du même mois, ils se mirent en campagne contre le roi Philippe, sous la conduite du

capitaine Hutschinson. Les Indiens qui n'étaient pas encore habitués à se trouver en face d'une si grande quantité d'ennemis, se retirèrent, et marquèrent leur retraite d'une manière bien digne d'eux, en mettant le feu à toutes les maisons anglaises qu'ils rencontrèrent, et en massacrant leurs habitans sans défense.

Le 17 juillet, les Anglais apprirent que Philippe était campé avec ses guerriers dans la grande forêt marécageuse de Pokasset. Ils se hâtèrent de se diriger de ce côté et attaquèrent l'ennemi très vivement. Les Indiens se retirèrent dans l'intérieur du marais, et tuèrent bien du monde à leurs ennemis, car des troupes régulières ne pouvaient manœuvrer que bien difficilement dans une forêt marécageuse, tandis que les légers Indiens n'auraient pu trouver un champ de bataille plus favorable. Les Anglais, après avoir attaqué inutilement toute la journée, et même avec assez grande perte, les Indiens renfermés dans cette forêt marécageuse, firent retraite vers le soir.

Voyant qu'il leur serait impossible d'écraser là leurs ennemis, ils prirent le parti de les bloquer et de les affamer. Le roi Philippe découvrit bientôt le plan des troupes anglaises, et se tira rapidement de ce pas avec ses guerriers. Il marcha vers les contrées qui forment aujourd'hui l'état de Massachusett, et eut l'habileté de faire entrer encore d'autres tribus indiennes dans son alliance.

Le général anglais envoya alors une députation à sa majesté sauvage pour négocier la paix. Mais les envoyés furent reçus d'une manière digne de leurs ennemis, c'est-à-dire par une pluie de flèches. Huit d'entre eux tombèrent morts sur place, huit autres furent blessés mortellement; ceux qui restaient en petit nombre prirent la fuite. Mais ce n'était pas assez pour les sauvages, ils voulaient détruire toute la députation. Ils poursuivirent les fuyards qui furent assez heureux cependant pour se réfugier dans un village anglais, peu éloigné de là. Les habitans du village effrayés, se retirèrent en toute hâte dans

une grande maison fortifiée, dans laquelle ils s'enfermèrent avec le plus grand soin. Les sauvages arrivés dans le village, le ravagèrent tout entier sans obstacle. La seule faible résistance qui pouvait leur être opposée, partait des fenêtres de la maison dans laquelle les colons étaient enfermés. Les sauvages firent tous leurs efforts pour mettre le feu à cette maison ; mais ils n'osèrent jamais en approcher assez près. Ils lançaient sur le toit des tisons et des traits enflammés, et durant deux jours et deux nuits, ils épuisèrent toutes les ressources de leur imagination. Enfin ils amenèrent un charriot qu'ils avaient trouvé dans le village, le remplirent de toute espèce de matières inflammables, et après y avoir mis le feu, le poussèrent tout-à-fait contre la maison, à l'aide de plusieurs perches attachées ensemble. Le feu commença alors à se communiquer. Un cri d'effroi s'éleva, tandis que les sauvages placés à l'entour, tenaient leurs arcs tendus pour percer le premier qui se montrerait.

**Dans cet horrible moment d'un danger**

si imminent, l'on ne pouvait plus compter sur aucun secours humain ; la Providence vint en aide aux malheureux colons. Une pluie si abondante tomba, que le feu fut aussitôt éteint.

Les sauvages ne renonçaient pas encore à leur cruel espoir, lorsqu'une compagnie de soldats anglais arrivant tout-à-coup se précipita sur eux et les mit en fuite après en avoir tué un grand nombre.

Au mois de septembre, les sauvages ravagèrent et brûlèrent un grand nombre de villages dans le pays qui forme aujourd'hui l'état de Connecticut. Un grand nombre de colons périrent dans ces incendies. Le 18 septembre, le capitaine Lathrop, après avoir accompagné à la tête de 80 hommes un convoi de plusieurs voitures chargées de blé pour les habitans des villages ravagés, fut assailli à son retour par huit cents Indiens qui lui tuèrent soixante-dix hommes, et les eussent même tués tous, si le capitaine Mosely qui se trouvait dans le voisinage avec un corps d'Anglais, n'était accouru en toute hâte,

attiré par le bruit du mousquet. Ses soldats n'étaient pas nombreux, mais ils chargèrent avec tant de vigueur, qu'ils mirent bientôt les Indiens en fuite, après leur avoir tué quatre-vingt-seize hommes, et leur en avoir blessé quarante.

Au mois d'octobre, l'armée du roi Philippe reçut un puissant renfort par l'arrivée d'une autre tribu qui vint encore se joindre à lui. Philippe envoya alors trois cents de ses guerriers vers Springfield, une des plus importantes villes des colons, pour la faire périr par les flammes. Ils se glissèrent dans la ville avec des torches, à la faveur d'une nuit obscure, et mirent le feu en différens endroits. Mais ils furent bientôt découverts : les Anglais prirent les armes, et la même nuit, arrivèrent dans la ville quelques troupes anglaises qui les secoururent et préservèrent la ville d'une entière destruction. Trente-deux maisons devinrent cependant la proie des flammes avant que le feu pût être éteint.

Le roi Philippe parcourut alors tout le pays avec ses hordes sauvages, tuant et ra-

vageant tout ce qu'il pouvait. En très peu de temps, ils avaient attaqué, pillé et brûlé en partie neuf villes, et fait périr un grand nombre des habitans surpris sans défense.

Il est vrai que les Indiens traitaient les Anglais avec une rage barbare, mais il est vrai aussi que les Anglais entretenaient les Indiens dans leur rage par des traitemens que ceux-ci considéraient comme les plus grands outrages. Ainsi quelques Anglais entendirent raconter un jour que les enfans indiens nagent naturellement par instinct. Pour s'en convaincre, ils firent chavirer un canot dans lequel la femme d'un chef indien traversait avec un de ses enfans une rivière profonde. Ils parvinrent tous deux à se sauver, il est vrai; mais l'enfant mourut bientôt après, et le chef, furieux et avide de vengeance contre les colons, enflamma du même sentiment tous ses sujets.

Les Anglais résolurent d'amener leur ennemi à un combat décisif. Le 19 décembre 1675, Winslow, gouverneur de Plymouth, marcha en Virginie, à la tête de

dix-huit cents hommes de troupes régulières, et de cent soixante Indiens qui s'étaient mis à son service, contre les forces beaucoup plus nombreuses du roi Philippe qui était campé non loin de là dans une forteresse indienne. Cette forteresse s'élevait sur une colline, au milieu d'un marais, et était environnée d'une double enceinte. L'enceinte extérieure était formée par une haie d'épines et de branches d'arbres qui avait environ seize pieds d'épaisseur et s'élevait à une très grande hauteur; de hautes et épaisses palissades formaient l'enceinte intérieure. Les sauvages qui s'étaient donné tant de peine pour construire cette forteresse, avaient été assez imprudens pour laisser dans la clôture un passage assez considérable et facile à reconnaître. Les Anglais ne tardèrent pas à découvrir ce passage et se précipitèrent comme un torrent dans la forteresse. Un combat sanglant commença, mais comme les Anglais ne pouvaient pénétrer tous à la fois, les premiers furent bientôt accablés par le nombre, et les autres commençaient déjà à se

retirer, lorsque tout-à-coup quelques Anglais qui avaient trouvé un passage du côté opposé, prirent les Indiens en queue. Tous les soldats anglais pénétrèrent alors dans la forteresse, et un horrible massacre commença. Les Anglais mirent en même temps le feu aux cabanes indiennes de la forteresse, et donnèrent ici, en Virginie, le même spectacle affreux qu'avait offert en 1637 le pays de Connecticut, avec cette différence que la scène actuelle était bien plus horrible encore. Six cents cabanes indiennes étaient en flammes ; les cris de détresse des malheureuses femmes, des malades et des vieillards, qui retentissaient sous les ruines des cabanes, se mêlaient aux cris des guerriers blessés et mourans et formaient le plus triste tableau que nous ait offert l'histoire de ces peuples. Il est affligeant d'avoir à citer de pareilles horreurs de la part d'une nation civilisée.

Le nombre des Indiens renfermés dans la forteresse s'élevait à environ quatre mille. Sept cents guerriers furent tués, sans compter trois cents blessés qui ne tardèrent

pas aussi à expirer ; trois cents furent emmenés prisonniers avec un nombre à peu près égal de femmes et d'enfans. On ignore combien le feu en fit périr. Quant aux autres qui furent assez heureux pour sortir de la forteresse, ils cherchèrent leur salut dans la fuite. Parmi ceux-ci se trouvait le roi Philippe. Les Anglais ne perdirent que quatre-vingt-dix hommes, tant tués que blessés mortellement. Cent cinquante d'entre eux reçurent des blessures légères.

Cette défaite des Indiens fut décisive. A la vérité ils ne cessèrent pas encore tout acte d'hostilité, mais ils ne purent plus rien entreprendre d'important ; non qu'ils fussent tout-à-fait ou presque entièrement écrasés, mais parce qu'ils connaissaient et redoutaient maintenant le courage, l'intrépidité et la supériorité des Anglais dans la guerre, qu'ils désespéraient par conséquent de les vaincre et de les chasser du pays, et qu'ils les voyaient au contraire se multiplier et se renforcer par l'arrivée de nouveaux colons. Les Indiens n'osant plus

attaquer l'ennemi ouvertement, firent souvent des coups de main sur des villages et des petites villes surprises sans défense et dans lesquelles ils exerçaient les cruautés les plus atroces. Durant tout l'hiver de l'année 1675 et 1676, ils tuèrent, pillèrent et ravagèrent tout ce qui tomba sous leurs mains. Douze villes et villages des colons furent attaqués par les sauvages et détruits en partie, quelques uns même de fond en comble : et la plus grande partie de leurs habitans périrent cruellement massacrés.

Au printemps de l'année 1676, le capitaine Piercy se trouvant à la tête de cinquante Anglais et de vingt Indiens à leur service, se laissa surprendre par ses ennemis; tous les cinquante Anglais et la plus grande partie des Indiens furent tués; quelques uns des derniers parvinrent seuls à prendre la fuite. Au mois d'avril de la même année le capitaine Wadsworth marchant à la tête de cinquante hommes, se vit tout-à-coup environné par les Indiens. Tous ses soldats furent tués avec lui sur la place, ou pris

pour périr ensuite à petit feu , après un horrible martyre.

L'hiver et le printemps furent favorables aux Indiens qui firent souffrir cruellement les colons. Mais l'été suivant mit fin à cette horrible guerre , par la mort du vindicatif roi Philippe. Afin de renforcer ses troupes , cet homme pervers prit un moyen affreux pour exciter contre les Anglais et gagner à sa propre cause une tribu indienne qui n'avait pas bougé jusqu'alors. Il fit périr en secret plusieurs Indiens de cette tribu , et rejeta ces meurtres sur les Anglais. La vérité fut cependant bientôt connue , et il se vit obligé de fuir avec les Indiens qui lui restaient encore attachés.

Dès que les Anglais connurent le lieu de sa retraite , un corps de soldats d'élite marcha vers lui pour mettre fin , s'il était possible , à sa vie et à ses crimes. Philippe était , selon l'usage des guerriers indiens , caché avec les siens dans un marais. Les Anglais arrivèrent au marais durant la nuit , et ne voulurent pas avancer davantage , mais ils l'environnèrent en attendant

le point du jour. Philippe découvrit bientôt le danger qui le menaçait, et sans balancer, courut de toutes ses forces vers un endroit où il ne remarquait personne. Mais un Anglais et un Indien s'y tenaient cachés, et quand il approcha, l'Anglais lâcha le premier la détente : son mousquet rata ; l'Indien fit feu alors, et sa balle alla percer le cœur du roi Philippe.

Quand les sauvages virent leur roi mort, ils prirent tous la fuite. Le commandant de la troupe anglaise donna alors à ses Indiens l'ordre (plus digne du roi Philippe, s'il eût été vainqueur, que d'un officier de troupes régulières) de couper la tête du chef indien et de la partager en quatre. L'Indien qui reçut cet ordre s'avança alors et adressa ce discours au cadavre : « Tu as été un  
« bien grand homme, et tu as fait trem-  
« bler bien du monde devant toi, mais  
« quelque grand que tu aies été, je ne vais  
« pas moins maintenant te couper en mor-  
« ceaux. »

Ainsi périt ce héros indien, doué d'une valeur extraordinaire et des rares qualités

naturelles qui font un grand général. Les avantages d'une éducation militaire bien dirigée et un plus grand théâtre à ses exploits eussent rendu son nom célèbre dans l'univers.

Dans quelques provinces des colons les hostilités des Indiens continuèrent encore ; mais maintenant qu'ils n'avaient plus de chef, et qu'ils comprenaient mieux de jour en jour l'impossibilité de lutter contre des troupes régulières et nombreuses, on les vit arriver de tous les côtés dans les villes et demander la paix qui fut conclue avec eux.

A dater de cette époque, les Indiens de l'Amérique septentrionale ne sont plus, dans l'histoire de leur pays, qu'un peuple sans importance, dont il n'est plus fait mention dans les ouvrages historiques et géographiques que pour parler de la singularité de leurs mœurs et coutumes.

Lorsque dans la suite les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale furent en guerre avec les Français, et plus tard encore avec la Grande-Bretagne leur mère-patrie, les deux partis cherchèrent à

gagner les Indiens pour renforcer leurs troupes. Mais ceux-ci jouèrent un rôle si secondaire dans ces guerres, et marchèrent toujours tellement mêlés avec les troupes régulières, et sous les ordres de leurs officiers, que l'histoire de cette guerre n'en fait jamais mention que pour dire leur nombre. Les circonstances de ces combats n'appartiennent pas à l'histoire des Indiens, mais bien à celle des Anglais et des colonies anglaises de l'Amérique du nord.

Quant aux guerres des Indiens entre eux, ce ne sont point des guerres proprement dites, mais des excursions de meurtres et de brigandages dont l'histoire ne peut pas prendre une connaissance suivie, comme des guerres des nations civilisées; mais tout ce qu'on en sait est renfermé dans le récit de quelques événemens extraordinaires qu'on peut appeler anecdotes historiques, et dont les plus remarquables se trouvent citées dans ce petit ouvrage.

Depuis la mort du roi Philippe, dont le génie guerrier et la puissante éloquence savaient tenir les Indiens réunis, il ne

s'est plus rencontré, dans l'Amérique septentrionale, d'exemple d'une armée permanente.

Voici quelle est leur manière de faire la guerre. Quand une tribu se trouve en hostilité avec l'une des tribus voisines, ce qui vient ordinairement de quelque meurtre ou d'une atteinte portée à leur droit de chasse, les chefs des différens endroits et les hommes de la tribu capables de porter les armes, s'assemblent en un lieu où, après diverses cérémonies et danses guerrières dont il sera parlé dans la suite, ils tiennent une espèce de conseil sur les causes de la division qui s'est élevée, et sur la conduite que les guerriers auront à tenir. Ensuite chacun s'en retourne chez lui, et ce n'est qu'alors que s'assemblent par bandes de dix, quinze ou vingt hommes, ceux qui sont tentés d'aller immoler quelques uns de leurs ennemis. Ils marchent vers le territoire de la tribu hostile, où ils cherchent à surprendre et à tuer des individus isolés, des familles ou quelque petite bande de cette tribu. Dès qu'ils ont

réussi, ils reviennent en toute hâte dans leur pays, pour ne pas s'exposer à être attaqués ou écrasés par une troupe plus nombreuse. Parviennent-ils à faire prisonnier un Indien de la tribu ennemie, ils l'emmenent en triomphe dans leur pays où ils le font périr dans les plus affreux supplices, comme nous le verrons plus tard.

Les diverses tribus de l'Amérique septentrionale jouissent de peu de repos sous ce rapport, et leur pays est alors sans cesse témoin d'atrocités de tout genre.

Cette année même où j'écris ces lignes, les Otchipwés qui demeurent dans l'intérieur du pays, à l'ouest du lac Supérieur, furent attaqués ainsi par leurs voisins, les Indiens de la tribu de Siou. Les hostilités avaient été causées par différens empiétemens des Indiens de Siou, sur les districts de chasse des Otchipwés, empiétemens qui causaient à ceux-ci le plus grand préjudice, relativement aux peaux de castor.

Avant de terminer cette esquisse rapide des Indiens de l'Amérique septentrionale,

je dois faire quelques observations sur la diminution sensible du nombre de ces Indiens.

C'est une vérité étonnante et cependant manifeste que le nombre des Indiens de l'Amérique du nord a diminué dans une proportion marquée depuis l'établissement des colons dans leur pays, et diminue encore tous les ans.

Quand les premières colonies européennes fondèrent Jamestown et Plymouth, on comptait environ deux millions d'Indiens dans l'Amérique septentrionale; et maintenant dans toutes leurs tribus on n'en compte pas plus de trois cent dix-huit mille. Quelques unes de ces tribus sont entièrement éteintes, et quelques unes sont si affaiblies qu'elles comptent à peine encore cinq ou six cents âmes.

Voici une liste des tribus indiennes qui se trouvent encore aujourd'hui dans l'Amérique septentrionale, et le nombre des individus qui les composent, d'après une nouvelle statistique faite avec beaucoup de soin.

**La tribu des indiens Serpens compte 20,000 individus.**

—	Tschoktaw . . .	20,000
—	Crik . . . . .	20,000
—	Tscheroki . . .	15,000
—	Pieds-noirs . .	15,000
—	Otchipwé . . .	15,000
—	Siou . . . . .	15,000
—	Pauni . . . . .	12,000
—	Assiniboy . . .	8,000
—	Winibigo . . .	6,000
—	Sac . . . . .	6,000
—	Potawatami . .	5,000
—	Osages . . . . .	5,000
—	Kriss . . . . .	5,000
—	Krow . . . . .	4,500
—	Manomini . . .	4,200
—	Otawa . . . . .	4,000
—	Arripahas . . .	4,000
—	Séminol . . . .	4,000
—	Tschikasaw . .	3,600
—	Algonkin . . . .	3,000

**36 petites tribus comptent 41,600**

**Les tribus de l'Ouest et du Nord réunies. 80,000**

**Total . . 318,000**

A mesure que la population des côtes de l'Amérique du nord s'accrut par l'arrivée des Européens, les Indiens se virent obligés de s'éloigner et de se retirer dans l'intérieur du pays; et quoique les Européens ne les y forçassent pas directement, ils ne se trouvaient pas moins dans la nécessité

de se retirer dans les forêts, parce qu'ils étaient habitués à ne vivre que de la chasse, et que c'était là le seul genre de vie qu'ils aimassent.

Dans beaucoup de contrées de l'Amérique septentrionale, qui à l'arrivée des premiers colons comptaient une riche population, on ne rencontre plus aujourd'hui un seul Indien. Il en est ainsi de la plupart des côtes orientales de l'Amérique du nord. Le gouvernement des États-Unis travaille déjà depuis long-temps à éloigner les Indiens de tout le cercle de ses états.

Ce n'est pas seulement dans les temps déjà passés que le nombre des Indiens de l'Amérique septentrionale a considérablement diminué, c'est un fait établi qu'il diminue encore tous les ans d'une manière bien marquée. Selon toutes les probabilités, dans quelques siècles, l'histoire de ces Indiens sera celle d'un peuple qui n'existera plus que dans les livres.

Voici quelles sont, à mon avis, les causes de la rapide diminution de la population indienne.

D'abord il existe une grande différence entre le pays qu'ils habitaient, avant l'arrivée des Européens, et celui qu'ils habitent aujourd'hui. Autrefois la plus grande partie des Indiens vivaient dans les contrées situées au midi et à l'orient de l'Amérique septentrionale, et un très petit nombre d'entre eux était dispersé sur les côtes arides du nord et de l'ouest. Les contrées du sud et du levant sont extraordinairement fertiles et sous un climat sain et agréable. Cela y attirait naturellement les Indiens et les y faisait prospérer. En outre, malgré leur extrême paresse, ils ne manquaient jamais complètement de nourriture dans ces contrées. La terre portait sans culture toutes sortes de plantes tuberculeuses qui pouvaient se manger. Les forêts et les buissons étaient couverts de fruits savoureux, et sur les bords des rivières, on trouvait en abondance des raisins qui, quoique à l'état sauvage, parvenaient à une entière maturité, comme on le voit encore aujourd'hui.

Le gibier était si nombreux dans ces

contrées naturellement fertiles et couvertes d'immenses forêts, que l'Indien pouvait sans aucune peine se procurer ses provisions de viande ; quand il voulait changer, il trouvait encore dans ses nombreuses rivières les poissons les plus délicats.

Quand on compare maintenant la misérable position des Indiens de nos jours avec le bien-être dont jouissaient leurs ancêtres, il est facile de comprendre pourquoi leur nombre a tant diminué, et diminue encore tous les jours. Les pauvres Indiens, les anciens maîtres du pays, sont repoussés maintenant dans les contrées les plus inhospitalières du nord, où, tant à cause de leur paresse et de leur indolence naturelles, que par suite de la mauvaise qualité de la terre et de la rigueur du climat, ils se livrent à une culture misérable, à peine suffisante pour soutenir leur vie pendant quelques mois de l'année. La tribu des Ottawa est la seule qui se livre à une culture d'une certaine importance, dont les produits suffisent pour la faire vivre ; car ces Indiens se trouvent naturellement dans une posi-

tion plus favorable, et sont les plus civilisés de l'Amérique septentrionale. Mais la culture de la terre est une bien faible ressource chez tous les Indiens du nord et de l'ouest.

En outre, les contrées septentrionales ne produisent presque pas de fruits sauvages, et la chasse y est beaucoup plus plus pénible, quoique beaucoup moins abondante, que dans les parties de l'Est et du Sud. Je suis souvent témoin de la vie misérable des Indiens du Nord. Ce n'est point chose rare parmi eux de rester trois, quatre ou même dix jours sans nourriture, quand ils ne peuvent tuer aucune pièce de gibier. Dans ces cas d'extrême famine, ils se mangent quelquefois les uns les autres, et se nourrissent d'une foule de choses souvent contraires à la santé. Il y a aussi beaucoup d'Indiens vers le Nord qui, à la lettre, meurent de faim, comme cela m'est attesté par des témoins oculaires. On ne peut donc douter que la misérable position dans laquelle se trouvent les Indiens ne soit une des principales causes de leur

continue décroissance. Une autre grande cause de cette diminution de la population est, j'en suis bien convaincu, la quantité incroyable d'eau-de-vie que les coupables marchands de pelleteries leur apportent et que ceux-ci aiment à la passion. Cette passion est répandue chez les Indiens sans exception, car, partout où il y en a, les marchands de peaux viennent échanger leur eau-de-vie contre de précieuses fourrures. Avant l'arrivée des Européens dans ce pays, ce poison leur était entièrement inconnu; mais il y est malheureusement si répandu aujourd'hui, qu'il y a des contrées où les Indiens sont dans une perpétuelle ivresse. Lorsqu'ils sont dans cet état, ils commettent une foule de meurtres, et ordinairement un meurtre chez les sauvages en entraîne beaucoup après lui; car c'est une barbare coutume chez eux que les proches de la victime poursuivent le meurtrier, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à le frapper; et alors les parens de celui-ci cherchent à leur tour à venger sa mort, et ainsi de suite. Une foule innombrable

d'Indiens perdent la vie dans l'ivresse, soit en tombant dans l'eau ou dans le feu, soit par tout autre accident. Et lors même qu'ils ne périssent pas ainsi dans l'état d'ivresse, un abus si excessif de cette pernicieuse boisson ne manque pas d'abrégger leurs jours ; car les sauvages ne ressemblent pas aux ivrognes des peuples civilisés, qui ne se plongent dans l'ivresse que de temps en temps et pour quelques heures ; mais ils continuent à boire de l'eau-de-vie, sans désespérer, tant qu'ils en ont. Et comme souvent ils achètent des marchands de pelleteries des tonneaux entiers, ils boivent alors quatre à cinq semaines jour et nuit, jusqu'à ce que le tonneau soit vide. Il est aisé de concevoir que de tels excès ruinent la constitution la plus forte ; aussi ne rencontre-t-on que bien peu de vieillards parmi eux.

Les Indiens qui se convertissent à la religion chrétienne renoncent entièrement à l'ivrognerie et observent une tempérance d'autant plus admirable, que tous les Indiens, presque sans exception, même la plu-

part des femmes, avaient, avant leur conversion, un penchant extraordinaire pour ce vice. Ces Indiens convertis devraient faire rougir les ivrognes des peuples civilisés qui n'ont pas honte de s'excuser quelquefois, en disant qu'il est impossible de renoncer entièrement à cette habitude. Combien d'Indiens païens n'ai-je pas vus périr dans leurs meilleures années, victimes de leur malheureuse passion pour l'ivrognerie! Toutes les guerres que les sauvages se faisaient entre eux, avant l'arrivée des Européens, ne pouvait pas certainement en détruire autant que cet horrible poison.

La troisième cause de leur diminution est, sans aucun doute, le grand nombre d'épidémies qui depuis l'arrivée des Européens font d'affreux ravages parmi eux. La petite vérole maligne a surtout dépeuplé un grand nombre de contrées. Les Indiens n'ont pas l'habitude de prendre beaucoup de précautions et de se soigner, quand ils sont malades; ils s'exposent à l'humidité ou à un refroidissement, et changent souvent

en une maladie mortelle une indisposition qui ne présenterait aucun danger pour un homme civilisé qui saurait se soigner.

J'ai entendu raconter à Arbrecroche et dans le pays où je me trouve, à différens Indiens témoins des événemens qu'ils me rapportaient, qu'il y a un grand nombre d'années, la petite vérole fit de si affreux ravages parmi les Indiens, qu'elle enleva, dans l'espace de quelques mois, la moitié de la population. Ils assurent qu'à cette époque on trouvait des villages entiers où pas un seul habitant n'avait échappé à la mort. Cette maladie, comme une foule d'autres, était entièrement inconnue chez les Indiens, avant l'arrivée des Européens.

Ce sont là évidemment les causes de la décroissance de la population indienne; et comme ces causes existent encore aujourd'hui, on ne peut douter que cette décroissance ne continue.

e3

en une maladie mortelle une indisposition  
qui ne présentait aucun danger pour un  
homme civilisé qui saurait se soigner.

**MOEURS ET COUTUMES**  
**DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE**  
**SEPTENTRIONALE.**

---

dans le pays de la Nouvelle-France  
il y a des Indiens de différents  
noms, mais le plus grand nombre  
d'années, la durée de la vie de ces  
peuples parmi les Indiens, qu'elle est  
dans l'espace de deux ou trois  
ans, la mort, la mort.

**CHAPITRE I.**

de la population de la Nouvelle-France  
époque de la découverte des terres  
qui ont été habitées avant l'établissement  
de la Nouvelle-France.

**Nature et Caractère des Indiens.**

Les Indiens de l'Amérique du nord sont en général bien faits et d'une taille moyenne. Comme en Europe, les habitans des contrées moins éloignées du pôle sont plus petits. Il est très rare de rencontrer parmi eux des hommes d'une obésité remarquable; pendant tout le temps que j'ai passé dans ce pays je ne me rappelle avoir aperçu que deux femmes un peu corpulentes.

La couleur des Indiens est en général cuivrée, surtout chez les hommes parvenus à un âge mûr; celle des jeunes gens est

d'une teinte beaucoup moins foncée, et les enfans y naissent même en général aussi blancs qu'en France et en Allemagne; mais l'on conçoit sans peine que l'habitude qu'ils ont de rester nu-tête exposés à un soleil ardent les brunisse rapidement; surtout si l'on y ajoute l'usage répandu parmi eux de se barbouiller la figure avec de la graisse, et de passer ensuite des journées entières dans leurs cabanes autour de leur feu, et au milieu de la plus épaisse fumée.

Ils ont tous la chevelure noire, et je n'ai vu qu'un exemple d'un jeune Indien aux cheveux blonds. C'est à tort que les récits des premiers voyageurs qui pénétrèrent dans l'Amérique septentrionale nous peignent les Indiens comme un peuple naturellement imberbe; il est vrai qu'on ne leur voit point de barbe, mais c'est parce que les jeunes gens mettent le plus grand soin à s'arracher ou à se brûler le premier duvet qui couvre leur menton. Ils en agissent ainsi afin de pouvoir mieux peindre leur figure tout entière.

Les Indiens ne se contentent pas de s'arracher la barbe, on en voit un grand nombre s'arracher peu à peu les cheveux afin de se donner plutôt les apparences de la vieillesse; il n'est pas rare de rencontrer des jeunes gens presque entièrement chauves. Les vieillards qui n'ont plus de cheveux sont beaucoup plus considérés que les autres, et il faut avouer que cette circonstance donne en effet aux assemblées de leurs anciens quelque chose de plus majestueux.

La marche des Indiens offre un caractère tout-à-fait singulier; leurs pieds se posent toujours directement l'un devant l'autre, de sorte que la trace d'un Indien imprimée sur la neige ne présente qu'une seule ligne droite; aussi est-il presque impossible à un Européen de marcher dans quelques uns de leurs sentiers.

Leurs sens sont d'une finesse dont rien n'approche. Leur vue perçante surtout semble ne point connaître de bornes; dans mes voyages sur les lacs, je les ai entendus souvent me nommer des individus

qu'ils reconnaissent sur le rivage, tandis que moi, à l'aide d'une lunette d'approche, je n'aurais pas même pu affirmer qu'il y eût quelqu'un. Mais ils ne distinguent pas seulement d'une manière étonnante les objets éloignés, de près aussi rien n'échappe à leur prodigieuse pénétration.

Un Européen déroba un jour dans la cabane d'un Indien un morceau de chevreuil que celui-ci y avait suspendu. En rentrant chez lui, un coup d'œil a suffi à l'Indien pour lui faire reconnaître le larcin et son auteur; il sort avec précipitation et se met à la poursuite du voleur. En route il rencontre quelques marchands auxquels il demande s'ils n'ont point vu passer un *Européen petit, vieux*, et suivi d'un *petit chien* ayant une *petite queue*; ceux-ci lui répondent affirmativement et le prient de leur dire comment il a eu connaissance de tous ces détails : le voleur est *petit*, répliqua-t-il, car il a été obligé de monter sur un bloc de bois pour atteindre à la hauteur du morceau qu'il m'a dérobé; il est *euro-péen*, ses traces imprimées sur le sable ne

permettent pas d'en douter; il est *vieux*, la petitesse de ses pas, les nombreuses haltes auxquelles il a déjà été obligé, en sont la preuve. Il est suivi d'un *petit* chien ayant une *petite* queue, car il est facile de s'en convaincre aux endroits où il s'est arrêté, et où ses formes se distinguent encore sur le sable. En achevant ces mots, l'Indien continua sa poursuite, et eut bientôt rejoint son voleur.

Les Indiens sont d'une indolence et d'une paresse au dessus de toute expression; ils restent souvent des semaines entières assis auprès de leur feu, et fumant leur pipe, jusqu'à ce que la faim les force à aller chercher leur nourriture; mais une fois dehors, comme nous le verrons plus tard en parlant de leurs chasses, ils sont infatigables. Cependant ils sont en général beaucoup plus lestes que robustes. Leur rapidité à la course est prodigieuse, il en est qui parcourent de quatre-vingts à cent milles en un jour, et cela plusieurs jours de suite; durant la guerre des Anglais contre les Français, un Indien chargé

d'une mission importante et fort pressée franchit dans l'espace de deux jours et demi, marchant nuit et jour, une distance de deux cent quatre-vingts milles, c'est-à-dire, près de cent lieues.

Les Indiens ont surtout un talent admirable pour s'orienter durant leurs longues courses à travers les forêts; quand le soleil est caché, l'inclinaison des cimes et du feuillage de certains arbres leur indique toujours le nord; dans la nuit même la plus obscure, leur main leur suffit pour tirer la même indication de la mousse qui s'attache à l'un des côtés du tronc et des racines de certains arbres et de certaines plantes.

Les Indiens de l'Amérique septentrionale sont d'une patience extraordinaire pour supporter les injures; insensibles en apparence à tous les outrages, ils n'en méditent que mieux et plus sûrement les moyens d'assouvir les fureurs de leur caractère vindicatif. Malheur à celui qui les a blessés! des mois, des années entières n'affaibliront pas le souvenir de son injure;

il pourra recevoir de son ennemi les plus grandes marques d'affection, et quand le jour de la vengeance sera venu, il tombera impitoyablement sous ses coups.

Les Indiens sont très hospitaliers; un hôte est quelque chose de sacré pour eux, et l'exercice de cette vertu établit souvent entre des familles des rapports qui se perpétuent de génération en génération.

Dans une longue course, un Indien, épuisé de fatigue, de faim et de soif, vint un jour à passer près de la cabane d'un Canadien; il pria celui-ci, qui était assis devant la porte, de lui accorder un peu de nourriture, et surtout un peu d'eau pour étancher sa soif. Le Canadien lui répondit brusquement qu'il ne s'était point donné la peine d'amasser ses provisions pour des barbares. L'Indien s'éloigna sans répliquer et parvint avec bien de la peine à rentrer chez lui. Quelque temps après le Canadien, étant allé à la chasse, s'égara dans la forêt. Le jour était déjà sur son déclin, lorsqu'il aperçut heureusement une cabane. C'était celle de l'Indien qu'il

avait naguère repoussé si durement. Il vint frapper à sa porte et le pria de lui indiquer le chemin de sa maison. Celui-ci, dont l'œil perçant avait aussitôt reconnu le Canadien qui ignorait au contraire à qui il s'adressait, l'assura qu'il en était encore bien loin, qu'il lui serait impossible de rentrer avant la nuit, et qu'il ne manquait pas de s'égarer encore dans la forêt. Il lui promit en même temps de l'accompagner le lendemain jusqu'à sa maison. Le Canadien consentit à rester, et son hôte le servit aussi bien qu'il lui fut possible. Le lendemain il l'accompagna jusqu'à sa maison. Ils étaient déjà sur le point d'y arriver, lorsque l'Indien s'arrêta et se fit reconnaître par son compagnon. Le Canadien qui connaissait le caractère vindicatif des Indiens ne fut pas peu épouvanté; mais l'Indien, dont la disposition à l'hospitalité l'avait emporté sur la propension à la vengeance, lui dit tranquillement : Bannis toute crainte, camarade, je ne te ferai rien; va en paix, et que les sauvages t'apprennent au moins l'hospitalité.

La valeur des Indiens a bien dégénéré dans les derniers temps. Les Osages et ceux de la tribu de Siou sont aujourd'hui les plus guerriers et les plus courageux. Il est quelques tribus des moins guerrières qui se font remarquer par la bonté et la douceur de leur caractère; les meilleures sont les Manominis, les Otawas et les Algonkins.

## CHAPITRE II.

### Costume des Indiens.

Avant l'arrivée des Européens dans l'Amérique septentrionale , et long-temps encore après leur établissement , tout l'habillement des Indiens consistait en peaux de bêtes. Dès que les Anglais arrivèrent dans le pays, ils s'aperçurent aussitôt que les femmes se paraient avec beaucoup plus de soin que les hommes. Les Indiens furent long-temps sans vouloir rien changer à leur costume. Quand peu à peu les Européens eurent commencé à les habituer à leur manière de se vêtir, ils trouvaient cet habillement si incommode, que, pour la moindre occupation, ils s'en dépouillaient. Ils en faisaient autant lorsque la

pluie tombait, et aimaient mieux mouiller leur peau que leur habit. Quand ils venaient voir les colons, ils ne manquaient pas de mettre leur habit à l'européenne, mais ils étaient dans l'usage de l'ôter de nouveau, dès qu'ils étaient rentrés dans leur cabane.

Aujourd'hui les Indiens de l'Amérique septentrionale sont couverts d'étoffes sorties des fabriques des blancs, que leur apportent jusque dans les contrées les plus reculées du nord les marchands de pelleteries, qui reçoivent en échange les fourrures les plus précieuses. Cependant plus on s'enfonce vers le Nord, plus le costume européen devient rare parmi les Indiens. Là, ils s'habillent presque tous avec des peaux de castor; c'est le vêtement des hommes comme celui des femmes. Ils s'en font aussi des couvertures pour leurs lits en les attachant ensemble avec des nerfs de chevreaux. En été cependant, ils s'habillent avec les étoffes que leur fournissent les marchands de peaux. Mais lors même que les Indiens sont couverts des étoffes des blancs,

ils ne se distinguent pas moins parfaitement de tous les peuples civilisés par la forme de leurs habits. Les femmes indiennes qui confectionnent tous leurs habillemens et ceux de leurs époux, car il n'y a chez les Indiens ni tailleurs, ni cordonniers, sont fort ingénieuses pour inventer toute espèce de petits ornemens puérils qu'elles ajoutent aux habits. Les femmes font aussi les souliers pour toute la famille, et elles font cet ouvrage seules, sans le secours des hommes qui taillent les peaux de buffle et de chevreuil dont elles se servent pour faire leurs chaussures. Il est vrai que les peaux tannées par les Indiens ne sont point si belles et si parfaites que celles qui sont préparées par les tanneurs des pays civilisés; cependant les Européens s'étonnent toujours en voyant pour la première fois une peau tannée par les Indiens dont la différence avec une peau préparée par un ouvrier habile, est souvent imperceptible.

C'est une chose curieuse de voir la toilette d'un jeune Indien élégant, surtout

quand il se rend dans un autre village que le sien. Sa chemise est bigarrée des couleurs les plus vives. Il a par dessus une espèce de guêtre d'écarlate, ornée d'une foule de petits grains de verre et de rubans de toutes couleurs qui lui pendent autour de la jambe ; cette guêtre lui remonte jusqu'au dessus du genou, autour duquel sont attachées une foule de petites clochettes destinées à attirer l'attention de tous ceux auprès desquels le muscadin viendra à passer. Ses souliers sont recouverts de tant de grains de verre, et de tant de rubans qu'on voit à peine le cuir qui se trouve dessous ; quelquefois son habit est d'un drap bleu ou rouge que parent de la manière la plus ridicule des rubans bariolés et de faux galons. Par dessus, il porte une ceinture rouge ; quelquefois, au lieu d'habit, il attache tout simplement à ses épaules un morceau de drap rouge ou bleu. Il n'est pas rare de le voir suspendre à chacune de ses oreilles (1) au moins une demi-

(1) Les Indiens se percent de si grands trous dans les oreilles qu'il serait facile d'y faire entrer un doigt.

douzaine de grosses boucles d'argent, un gros anneau d'argent à son nez, et deux ou trois cercles d'argent à son bras. Il attache à sa tête une peau de loutre, ou une grande draperie de diverses couleurs, dans le genre d'un turban turc. Ajoutez à cela qu'il se barbouille la figure, de la manière la plus horrible, avec des couleurs rouges, vertes et jaunes.

Telle est la toilette d'un petit-maître indien, jouissant de quelque fortune ; mais la vanité est loin d'être aussi commune parmi les Indiens que parmi les blancs. Le portrait que nous venons de faire se rencontre bien rarement parmi eux : en général, les Indiens sont sales et fort négligés dans leur toilette. Souvent, quand ils mettent une chemise neuve, ils ne l'ôtent plus, et la portent jusqu'à ce qu'elle tombe en lambeaux ; et alors ils restent long-temps sans chemise et ne se couvrent qu'avec une couverture de laine (une espèce de housse). En été la chemise est souvent leur seul vêtement, et quand ils vont quelque part, ils se contentent d'at-

tacher leur couverture autour de leurs épaules.

Les Indiens ne portent communément point de coiffure ; seulement ils mettent quelques plumes de diverses couleurs dans leurs cheveux longs et épais. Les mieux habillés portent une espèce de guêtre haute en drap, ou en pièces de vieilles couvertures, mais jamais de pantalons, et un habit fait aussi de vieilles couvertures, qu'ils serrent autour de leurs reins à l'aide d'une ceinture de cuir. Leurs habits sont très malpropres et pleins de vermine, et quand on se trouve près d'eux, on est frappé d'une odeur qui est loin d'être agréable. Ils lavent bien rarement leurs chemises et plus rarement encore leurs mains et leur visage.

Il faut remarquer cependant que tout ce que nous venons de dire ne s'applique qu'aux païens. Devenus chrétiens, on les voit attentifs à soigner la propreté de leurs vêtemens, dont ils éloignent cependant toute espèce de coquetterie, car on la leur défend sévèrement. Dès qu'un Indien

possesseur de boucles d'oreilles d'argent, d'anneaux pour le nez et de bracelets, embrasse la religion chrétienne, il est obligé de les échanger aussitôt contre des vêtemens plus utiles; il ne peut plus ni se peindre la figure, ni attacher des plumes dans ses cheveux.

Les païens et les chrétiens portent toujours un grand sac à tabac, fait de la peau d'un chat sauvage ou domestique, d'une jeune loutre ou de tout autre animal de ce genre; ils l'attachent à leur ceinture, derrière leur dos. Ils portent aussi constamment suspendus à leur ceinture un grand couteau dans une gaine.

Le costume des femmes indiennes n'est pas moins singulier que celui des hommes: elles portent comme ceux-ci des chemises de diverses couleurs et une espèce de vêtement court, qu'elles attachent autour de leur taille, vêtement à peu près semblable à celui des hommes en Europe, quand ils sont à l'ouvrage. Ces vêtemens sont en drap, ou en étoffes de diverses couleurs. Elles portent, comme les hommes,

des guêtres hautes qu'elles ornent souvent de la manière du monde la plus étonnante; il en est de même de leur chaussure. En hiver, elles ont une espèce de manteau en drap ou en vieille couverture; elles ne portent jamais rien sur leur tête, pas même de plumes dans leurs cheveux; je n'ai aussi vu jusqu'aujourd'hui qu'une seule femme indienne qui eût fait peindre son visage; on en rencontre davantage, quoique toujours en petit nombre, vers les côtes septentrionales et occidentales. Quand elles vont quelque part, elles attachent au-dessus de leur tête leur couverture de laine ou leur housse, et cela non-seulement en hiver, mais encore en été, quoiqu'elles étouffent de chaleur. Les femmes coquettes et à leur aise se couvrent, quand elles sortent, d'une grande pièce de drap bleu ou rouge.

J'ai souvent eu occasion de remarquer que le peu de vanité que l'on trouve chez les Indiens est bien plus sensible chez les hommes que chez les femmes. La coquetterie d'une femme indienne consiste à

porter un drap beaucoup plus fin, et à attacher à sa chaussure et à ses guêtres une multitude de rubans et de grains de verre. Les femmes portent aussi beaucoup de boucles d'oreilles et quelquefois des bracelets, mais jamais d'anneaux au nez.

Les couleurs dont les hommes peignent leur visage sont fort diverses, et ils les achètent aux marchands de pelleteries. Sont-ils en deuil ou tourmentés par la faim, ils se peignent tout en noir; sont-ils dans la joie, ils donnent à tout leur visage une teinte de vermillon, en y traçant ça et là des lignes noires ou d'un brun foncé, et en y ajoutant quelquefois des points noirs ou jaunes, ce qui leur donne l'aspect le plus horrible; ils portent toujours sur eux un petit miroir rond pour pouvoir de temps en temps y jeter un coup-d'œil.

Heckewelder, hollandais d'origine, qui a vécu long-temps parmi les Indiens de l'Amérique septentrionale, raconte le trait suivant, arrivé à un chef indien. Etant allé un jour dans la cabane de ce chef pour

lui faire une visite, il le trouva occupé à s'arracher le peu de barbe qui croissait encore çà et là à son menton. L'Indien lui dit qu'il faisait la toilette de son visage, parce qu'il devait se faire peindre de la manière la plus belle possible, pour assister le soir à une grande danse des Indiens à laquelle il était invité. L'Européen ne voulut point le troubler dans cette importante occupation, et s'en retourna chez lui. L'Indien ne tarda pas à se présenter dans l'habitation du Hollandais, pour lui rendre, disait-il, sa visite, mais, en effet, bien plutôt pour se faire admirer par l'Européen. Celui-ci s'étonna en effet de lui voir trois visages différens qu'il avait eu l'habileté de se ménager par la superposition de différentes couleurs. Il avait, entre autres, peint son nez de telle manière que lorsqu'on le regardait en face, on eût dit qu'il avait un nez très-long et très-effilé, terminé par un gros nœud. Un côté de sa figure était peint en rouge, et l'autre en noir, et les sourcils étaient tout différens d'un côté de ce qu'ils étaient de l'autre,

de sorte que lorsqu'on le regardait à droite, c'était un tout autre homme que lorsqu'on le regardait à gauche : c'était, disait-il, un coup de maître, et il en était, on ne peut plus fier. Il avait emporté un petit miroir dans lequel il se regardait sans cesse ; il dit enfin à l'habitant des Pays-Bas : Comment me trouves-tu, mon camarade ? Celui-ci lui répondit : Si tu avais fait ce travail sur l'écorce d'un bouleau, il me plairait infiniment. Il n'est donc point de ton goût, tel qu'il est ? lui demanda l'Indien ; Et pourquoi pas ? C'est, répondit l'Européen que je ne puis pas bien te reconnaître dans ton triple visage. Là-dessus l'Indien s'en retourna mécontent.

Il existe dans ce pays une autre manière de se parer, à laquelle on a donné le nom de tatouage. Cet usage est, à la vérité, devenu beaucoup plus rare que dans les premiers temps, mais on le retrouve toujours encore.

Pour se tatouer, les Indiens préparent, avec l'écorce d'un certain arbre qu'ils font brûler, une poudre noire ; ils attachent en-

suite ensemble plusieurs clous en forme de pinceau , et après s'en être percé la peau jusqu'au sang, ils répandent sur ces piqûres la poudre qu'ils y laissent sécher , et dont la trace devient alors ineffaçable sur la peau. Avant l'arrivée des Européens dans le Nord de l'Amérique, les Indiens se servaient pour le tatouage de pierres aiguës ou de dents de poissons pointues.

Quand ils se tatouaient , ils dessinaient sur leur peau toute espèce d'animaux , d'oiseaux ou de poissons. Il est quelques tribus indiennes qui ont , pour marque commune, la figure d'un animal ; tous alors portent le signe convenu. Il y a parmi les Indiens des maîtres de tatouage qu'on fait venir souvent de bien loin pour tatouer un guerrier ou un chef illustre.

Il y avait, il y a quelque temps, dans le Nord de l'Amérique, un chef indien, guerrier intrépide qui , continuellement en guerre avec les tribus voisines , avait reçu une foule de blessures. Il fit venir un maître tatoueur, et se fit tatouer

de la manière la plus horrible autour de toutes ses cicatrices, pour les rendre encore plus visibles. Il fit, en outre, tatouer tout son corps à un tel point qu'aucun endroit n'en fut excepté; ses hauts faits dans ses combats avec les ennemis étaient dessinés sur sa peau, de sorte qu'elle présentait l'histoire de toute sa vie.

### CHAPITRE III.

#### Habitations et nourriture des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Les cabanes des Indiens ont encore toujours la même forme qu'elles avaient lors de l'arrivée des Européens dans cette contrée. La description que les premiers historiens anglais, qui ont parlé des Indiens de l'Amérique du Nord, en ont faite, est donc encore ponctuellement exacte aujourd'hui. La seule différence qui se fait remarquer, c'est que les Indiens convertis au Christianisme et amenés en même temps à un genre de vie réglé et civilisé, se bâtissent des maisons semblables à celles des hommes civilisés de cette contrée. Mais les Indiens idolâtres se construisent toujours,

à la manière de leurs ancêtres , de petites huttes bien misérables. Ils enfoncent en terre , en forme de cercle , de longues perches flexibles qu'ils recourbent en arc et attachent par le sommet. Ils recouvrent ensuite ce faible édifice de grandes écorces de bouleau ou de nattes faites avec une espèce de roseau , ou bien encore de peaux de buffle qu'ils attachent en rond aux perches. Au sommet , ils laissent une ouverture qui leur sert à la fois de fenêtre et de cheminée. Ils ménagent aussi d'un côté une autre ouverture par laquelle ils entrent et sortent. Au milieu de la cabane brûle constamment un grand feu , autour duquel ils sont assis sur des nattes ou sur des écorces d'arbres , et fument du tabac. La fumée est souvent si épaisse dans ces pauvres cabanes qu'on s'y voit à peine.

Les Indiens ne s'arrêtent jamais longtemps à la même place. Selon les différentes époques de l'année, ils s'établissent en différens lieux où ils espèrent trouver une meilleure chasse et une pêche plus abondante. Quand ils voyagent d'un lieu à un

autre, ils emportent toutes leurs richesses et tout leur avoir, qu'ils emballent dans un canot avec leur maison, et se rendent ainsi vers le lieu où ils comptent trouver moyen de subsister. En hiver, ils chargent le tout sur de petits traîneaux auxquels ils attellent souvent leurs chiens.

Dans une misérable petite cabane habitent souvent trois ou quatre familles, sans compter un certain nombre de chiens que les Indiens élèvent tant pour la chasse que pour leur nourriture.

Quand les Indiens ont dans leur voisinage une tribu ennemie, ils se tiennent réunis en grand nombre et construisent leurs huttes proches les unes des autres. Quelquefois ils entourent le village de deux ou trois rangs de palissades hautes de dix à douze pieds, ce qui fait une assez bonne forteresse. Au milieu d'une place forte de ce genre, se trouve toujours une grande place où l'on allume un grand feu, autour duquel ils exécutent leurs danses guerrières et religieuses.

L'ameublement des Indiens est on ne

peut plus misérable. Ils n'ont ni chaises, ni table dans leur cabane; ils s'assoient et mangent par terre. Un Indien peut rester un jour entier assis par terre, ce qui serait un grand supplice pour un Européen habitué à se servir de chaises. Ils n'ont ni bois de lit, ni même de lit, mais ils se couchent toujours sur la terre nue ou sur des nattes, et ne mettent sur eux, même pendant le plus fort de l'hiver, qu'une seule couverture souvent bien usée. En revanche, ils entretiennent toute la nuit un grand feu dans leurs cabanes, et celui qui se réveille le premier, doit y remettre du bois.

Sous le rapport de l'ameublement on trouve une grande différence entre les chrétiens et les idolâtres. Les cabanes et les maisons des chrétiens sont presque sur le même pied que les maisons des habitans civilisés. On y voit des tables, des chaises et des lits. Il n'est pas rare cependant de voir de vieux Indiens quitter une chaise commode pour aller s'asseoir par terre, parce que la longue habitude de leur

enfance leur fait préférer cette position. Ils en font souvent autant quand ils se trouvent dans les maisons des hommes civilisés. Quand on leur offre une chaise, ils l'acceptent et s'assoient dessus, mais bientôt après ils la quittent pour se remettre par terre. La vaisselle des Indiens est très simple : leurs plats, surtout dans le Nord, sont communément en écorces de bouleau qu'ils cousent ensemble à l'aide des racines délicates de certaines plantes, et qu'ils enduisent de poix pour les rendre imperméables à l'eau. Ils se font aussi des plats et des cuillers de bois, genre de travail dans lequel quelques Indiens excellent. Toute leur batterie de cuisine consiste en deux marmites de fer blanc ou de fonte. Avant l'arrivée des Européens, leur vaisselle de cuisine était en terre, comme on le voit encore par les pièces que l'on retrouve çà et là dans le sein de la terre. Les Indiens du Nord ont encore aujourd'hui pour cuire, des marmites en écorces d'arbres. Pour cela, ils font rougir des pierres et les mettent dans la marmite, et quand

les pierres sont un peu refroidies, ils les sortent pour les remplacer par d'autres pierres brûlantes, et recommencent ainsi cette opération jusqu'à ce que l'eau soit bouillante, et que le mets qu'ils préparent soit arrivé au degré de coction voulu. Plusieurs témoins oculaires qui sont restés bien des années au service de marchands de pelleteries du Nord m'ont assuré que les Indiens par cette méthode faisaient leur cuisine en très peu de temps.

Avant l'arrivée des Européens dans l'Amérique du Nord, les Indiens ne connaissaient point l'usage du fer; ils employaient, pour faire leur vaisselle, des pierres dures, et savaient si bien les aiguiser qu'ils s'en servaient aussi pour faire leurs arcs et leurs traits, et même pour couper leurs cheveux. Aujourd'hui, depuis que les marchands de peaux recherchent partout les Indiens pour leur donner, en échange de leurs précieuses fourrures, les articles les plus nécessaires à la commodité de la vie, tous les Indiens possèdent les instrumens de fer indispensables, tels que la hache, le cou-

teau, les ciseaux, le fusil et autres armes.

La nourriture des Indiens est communément aujourd'hui telle qu'elle était avant l'arrivée des européens. Maintenant encore, la chasse et la pêche sont comme autrefois leurs principaux moyens d'existence. La culture de la terre est encore bien négligée par les Indiens, si on en excepte les chrétiens, et quelques familles un peu civilisées, qui sont souvent possesseurs de champs très étendus. Même avant l'arrivée des Européens, ils cultivaient un peu la terre. L'histoire des colonies anglaises de l'Amérique du Nord rapporte que les colons, à leur arrivée, trouvèrent plus d'une fois du blé de Turquie semé par les Indiens sur leurs petits champs.

Le blé de Turquie, la pomme de terre et la citrouille sont les principaux ou plutôt les uniques objets de leur culture ; car si l'on trouve quelquefois des haricots et des pois sur les champs des Indiens, ce n'est que par exception ; mais on ne rencontre jamais de blé ni de seigle ou autres

céréales de ce genre ; ils ne sont pas encore si avancés.

Tous leurs instrumens d'agriculture consistent en un hoyau, à l'aide duquel ils remuent un peu la terre et font de petits trous dans lesquels ils mettent quelques grains de blé de Turquie ou de petites pommes de terre.

Ils n'ont ni granges ni caves pour resserrer leurs produits ; les femmes indiennes font des sacs avec l'écorce intérieure des tilleuls qu'elles remplissent de leur récolte et qu'elles enfouissent ensuite dans la terre.

Comme ils n'ont point de moulins pour moudre leur blé de Turquie, ils le font écraser dans des troncs d'arbres, à l'aide de pilons de bois. Ces pilons sont encore aujourd'hui de la même sorte que ceux qu'ils avaient lors de l'arrivée des Européens et par conséquent conformes aux descriptions qu'en ont faites les premiers colons ; la manière de les faire est encore aujourd'hui la même. Ils prennent, à cet effet, une pièce de tronc d'arbre, d'un peu plus de deux pieds de long et d'un pied

de diamètre, et brûlent à l'une des extrémités un trou large et profond, à l'aide de charbons qu'ils ont soin de renouveler sans cesse. C'est là leur pilon. Ils ne broient jamais leur blé de Turquie pour plusieurs jours à l'avance; ils ne préparent à la fois que ce qu'il en faut pour un repas; et quand ils vont voyager, ils emportent avec eux leur pilon qu'ils chargent dans leur canot.

Les Indiens n'ont point de repas réglé, et rarement ils mangent tous ensemble. De bon matin, l'on cuit une marmite pleine de blé de Turquie broyé, de poissons, de viande, ou de ce qu'on a, et on met cela dans un endroit de la cabane destiné à cet usage; alors chacun peut en prendre, tant qu'il en veut et autant qu'il lui plaît. Ils mangent tout sans sel. On voit peu d'Indiens qui se soient habitués au sel, après avoir vécu avec les blancs. Peu leur importe aussi si leur nourriture est chaude ou froide. On les voit, dans leurs voyages surtout, avaler leur nourriture brûlante à un tel point qu'un Européen

ne pourrait pas seulement la supporter dans sa bouche ; en revanche on les voit souvent aussi, dans leurs navigations, mettre leur marmite dans le canot, et y puiser leur nourriture dans le courant de la journée, quoique souvent elle soit entièrement couverte de glace, surtout dans les fraîches matinées du printemps ou de la fin d'automne, quand les gelées commencent déjà.

Ce qu'un Indien est en état de manger à la fois paraît une chose fabuleuse ; mais aussi il est étonnant combien de temps il peut, sans se faire grand mal, se passer de toute nourriture. Rester cinq, six et même dix jours sans rien prendre n'est pas une chose rare.

Je connais un jeune Indien qui se perdit il y a quelques années dans la forêt en voyageant avec son père. Celui-ci se donna pendant plusieurs jours toutes les peines du monde pour le retrouver, mais ce fut en vain. Enfin il continua sa route et revint chez lui. Il raconta le malheur qui lui était arrivé, et plusieurs jeunes Indiens, de ses parens, résolurent de se mettre à la

recherche de l'infortuné. Toutes les peines qu'ils se donnèrent pendant plusieurs jours furent également inutiles. Quelques jours après, le père du jeune homme alla à la chasse et parcourut le pays bien au loin à la ronde. Il vint un jour du côté où il avait perdu son fils, et il souhaitait de trouver au moins sa dépouille pour lui donner la sépulture, mais au lieu de dépouille, il trouva le jeune homme lui-même encore en vie. Il était assis sur un tronc d'arbre et son regard fixe était attaché vers la terre. Ils comptèrent les jours depuis le moment où il s'était égaré, et ils trouvèrent qu'il avait passé dans la forêt vingt journées entières sans presque aucune nourriture.

Les Indiens se nourrissent de beaucoup de choses qui répugnent au goût des peuples civilisés. Ils mangent non-seulement les chiens et les chats, mais encore les loups et les charognes. Quand ils voient flotter sur l'eau ou jeter sur le rivage un poisson mort, ils le mangent sans dégoût ; il en est de même pour tous les animaux morts qu'ils trouvent dans les forêts, quel-

que repoussante que soit déjà l'odeur qui s'en exhale. J'en ai vu mille exemples dans les courses que j'ai faites dans les missions ; mais les Indiens convertis s'abstiennent de tout cela.

Les Indiens ne mangent jamais ni beurre, ni lait, ni fromage ; on en voit peu qui consentent même à en goûter, lorsqu'on leur en offre.

Une des principales ressources de la nourriture des Indiens est le riz sauvage qu'ils recueillent en automne, en si grande quantité, qu'ils en ont pour tout leur hiver, et même pour le printemps. On en trouve abondamment, surtout sur le bord des rivières qui se jettent dans le lac Supérieur. Il en croît également beaucoup sur les rives des lacs et des fleuves du Nord. Le riz sauvage ressemble beaucoup à l'avoine, avec cette différence qu'il est vert au lieu d'être jaune, lors même qu'il est déjà sec. Ce riz est une nourriture excellente, quoique fort légère. Je trouve qu'il ressemble beaucoup pour le goût à notre orge.

La chasse, comme nous l'avons dit, est

une des principales ressources pour l'entretien des Indiens ; il en est , dans l'intérieur, qui ne vivent que de la chasse ; ils sont fort misérables , et sont exposés à la plus cruelle famine ; il n'est pas rare alors qu'ils se mangent entre eux , ou qu'un grand nombre meurent de faim. Nous parlerons plus tard de la chasse des Indiens.

Les Indiens qui habitent sur les bords des grands lacs de l'Amérique du Nord ne vivent presque que de la pêche. Ces lacs sont prodigieusement poissonneux. Dans le lac Supérieur, il y a des endroits où dans certains temps deux Indiens , sur un canot, pêchent, en deux ou trois heures de la matinée, jusqu'à cinq cents gros poissons ; l'un d'eux dirige le canot , et l'autre se tient sur le devant avec un filet qu'il retire continuellement de l'eau, après l'y avoir plongé. Il sera traité aussi plus au long de la pêche dans la suite de cet ouvrage.

On doit citer aussi, comme une ressource importante pour la nourriture des Indiens, quoique seulement pendant peu de temps, le sucre sauvage qu'ils expriment

de la canne à sucre. Pendant deux mois environ, les Indiens, dans certaines contrées, et surtout les enfans, ne se nourrissent presque que de sucre et de sirop. A mon avis, il serait impossible à un Européen qui ne serait point habitué à ce sucre de ne prendre aucune autre nourriture dans l'espace de deux ou trois semaines; car il suffit d'en prendre une certaine quantité pour ressentir aussitôt dans l'estomac une chaleur insupportable, et dans la bouche une sécheresse et une amertume excessives. Il faut y être habitué dès l'enfance. Cependant, il a dans le café et dans le thé le même goût que l'autre, et il est fort recherché par les blancs. Comme les Indiens en recueillent beaucoup plus qu'ils ne peuvent en consommer durant le temps de la récolte, ils vendent le superflu aux marchands de pelleteries, qui leur donnent en retour d'autres provisions, ou bien des couvertures, des habillemens, des armes à feu et autres objets de ce genre. C'est donc avec raison que le sucre sauvage est compté au nombre des princi-

pales branches de la nourriture des Indiens.

La tribu des Otawas, qui est sans contredit la plus laborieuse, est aussi celle qui récolte le plus de sucre. Il y a à l'Arbre-Croche des familles indiennes qui récoltent, bien des années, près de deux mille livres de sucre. Les Otchipwés se livrent avec assez de soin à la récolte du sucre; mais plus on avance vers le Nord et vers les côtes de l'Ouest, moins on rencontre de sucre chez les Indiens, tant parce que dans quelques contrées la canne à sucre croît avec moins d'abondance, que parce qu'ils ne se donnent pas même la peine de le récolter.

Les Indiens font leur sucre dans les deux mois de mars et d'avril. Dans les contrées méridionales de l'Amérique du Nord, le temps du sucre commence déjà le dix ou le quinze février, mais il cesse aussi plus tôt dans la même proportion. Chaque Indien choisit une place où il veut faire son sucre; c'est ordinairement au milieu d'un endroit où croissent beaucoup de cannes à sucre. Il y construit une cabane d'environ vingt pieds de long sur qua-

torze de large. La partie supérieure reste constamment exposée à l'air d'un bout à l'autre, afin de donner passage à la fumée, car dans presque toute la longueur de la cabane on entretient jour et nuit un grand feu. A chaque extrémité se trouve une porte, et sur l'un des côtés sont réunis leurs couvertures et tout leur avoir, car cette cabane leur sert en même temps d'habitation.

Dès que cette cabane est achevée on fait les autres préparatifs; le bois doit être disposé d'avance, car pour faire le sucre, ils en consomment une quantité énorme. On fait ensuite avec des écorces de bouleau des cuves destinées à recevoir le jus de la canne à sucre; l'on finit par faire des entailles dans la canne, et dans ces entailles l'on fait entrer de petits morceaux de bois de la grandeur d'une large lame de couteau, le long desquels la sève de la canne coule dans les cuves préparées à cet effet. Dans les petites cannes on ne fait qu'une seule entaille, tandis que l'on en fait trois ou quatre dans les grandes. Au printemps, dès que la terre et les arbres commencent à ger-

mer, la sève de la canne à sucre commence à couler ; quelquefois elle ne tombe que goutte à goutte, quelquefois elle se précipite comme une source : ordinairement elle ne coule que le jour et bien rarement la nuit ; elle ne jaillit jamais plus abondante que lorsqu'il a gelé pendant la nuit, et que le soleil se lève le jour suivant. Quand il a fait chaud plusieurs nuits de suite, la liqueur sucrée cesse de couler jusqu'à ce qu'il gèle de nouveau durant la nuit.

Quand les cuveaux placés pour la recevoir sont entièrement pleins, on les vide dans une cuve énorme ou dans une auge que les Indiens font avec d'immenses troncs d'arbres ; on la soumet ensuite à l'action du feu dans de grandes marmites disposées les unes à côté des autres, au nombre de douze, quinze et même vingt, jusqu'à ce que les parties aqueuses se soient évaporées, et qu'il ne reste plus dans les différentes marmites qu'un sirop brun et épais. On verse alors le sirop dans une seule chaudière où on le fait bouillir de nouveau, jusqu'à ce qu'il arrive pres-

que à l'état solide. A l'aide de grandes cuillers de bois, on le met alors dans des vases immenses également en bois; on le remue dans ces vases jusqu'à ce qu'il soit refroidi et qu'il se change en une poudre d'un blanc jaune, c'est là le sucre des Indiens. On l'empaquète alors dans de grandes boîtes faites en écorces de bouleau, contenant depuis cinquante jusqu'à cent livres, et l'on y adapte un couvercle.

La sève de la canne à sucre est claire comme l'eau de source et a un goût infiniment agréable. Mais plus on en boit, plus on a soif.

Cette sève cesse de couler vers le quinze ou vingt avril, et les Indiens abandonnent alors leurs cabanes construites pour la fabrication du sucre.

Quelques auteurs anglais ont avancé que dans l'Amérique du Nord, les Indiens en général et surtout ceux des tribus les plus barbares sont des cannibales; mais loin de l'être, ils ont la plus grande horreur pour la chair humaine. Ce qui a donné sans doute lieu à cette opinion, c'est que

L'on a quelques exemples pour démontrer que les Indiens ont mangé quelquefois de la chair humaine ; mais ce cas ne s'est jamais présenté que dans les plus grandes famines où la vie d'un homme n'était sacrifiée que pour sauver celle de plusieurs autres. On pourrait citer des traits de la même nature chez les peuples civilisés auxquels on n'a jamais imaginé de donner pour cela le nom de cannibales.

Un triste exemple de ce genre s'est présenté il y a déjà bien des années dans l'Amérique du Nord. Une Indienne avait entrepris, au fort d'un hiver rigoureux, un long voyage pour visiter quelques uns de ses parens, la neige était déjà profonde lorsqu'elle se mit en route, mais rien ne put la détourner d'exécuter son projet insensé. Ce qu'elle fit de plus imprudent encore, ce fut d'emmener avec elle tous ses enfans au nombre de trois. Ils eurent beaucoup à souffrir dans leur marche à travers les neiges profondes, et vécurent bien misérablement, car ils n'avaient emporté avec eux que très peu de provisions. Ils avaient déjà

fait plusieurs journées de marche lorsque la neige tomba en si grande abondance qu'il leur fut impossible de continuer. La femme fit alors une cabane avec des branches d'arbres, alluma au milieu un bon feu et résolut d'y attendre un temps plus favorable, ou du moins que la neige fût gelée, et qu'ils pussent par conséquent continuer leur voyage. Ils eurent beau économiser autant que possible leurs petites provisions, elles finirent par s'épuiser entièrement. Elle se vit donc obligée de cuire de la mousse, des racines, des herbes et des écorces d'arbres pour s'entretenir elle et ses enfans.

Quelque misérable que fût cette nourriture, elle avait suffi cependant pour soutenir leur vie jusqu'au printemps; mais la neige recommença à tomber avec tant d'abondance et si long-temps qu'elle s'élevait à la hauteur de six pieds. Il devenait impossible de se procurer aucun moyen de subsistance, il lui fallait d'ailleurs tout son temps et toute sa force pour rassembler le bois nécessaire à l'entretien de leur feu.

Ajoutez à cela que des loups affamés rôdaient nuit et jour autour de leur cabane, et que leurs cris terribles les tenaient toujours, elle et ses enfans, dans la crainte de se voir déchirés par eux.

Dans cette affreuse position, après avoir déjà passé, avec ses enfans, plusieurs jours sans prendre aucune espèce de nourriture, et se trouvant en danger manifeste de mourir de faim avec eux, elle prit le parti de tuer un de ses enfans pour sauver sa vie et celle des deux autres. Après une longue et horrible délibération, elle se décida enfin pour le plus petit, et lui donna avec un cri de désespoir le coup de la mort. Elle avait maintenant, il est vrai, un moyen d'entretien et pouvait lutter encore long-temps contre les rigueurs de la faim, dans l'espérance d'être sauvée par un changement de température, ou par quelque chasseur indien qui viendrait à passer auprès d'eux. Mais cela ne fit qu'accroître le danger dans lequel elle se trouvait d'être dévorée par les loups. Ceux-ci, que l'odeur de la chair humaine rôtie atti-

rait encore en plus grand nombre, se précipitaient avec tant de rage sur la petite cabane que les tisons qu'on leur lançait sans cesse purent seuls les empêcher d'y pénétrer.

L'horrible moyen auquel elle s'était déterminée pour soutenir son existence finit lui-même par s'épuiser, et elle se trouva de nouveau dans l'affreuse position que la rage toujours croissante des loups ne faisait que rendre plus épouvantable encore. Elle nourrissait déjà la pensée d'immoler son second fils, et déjà elle allait l'exécuter lorsque tout-à-coup une voix humaine retentit à ses oreilles. C'étaient deux Indiens qui sur des raquettes se dirigeaient précisément vers la cabane. La joie avec laquelle elle reçut ses sauveurs est impossible à décrire. Ils se hâtèrent de lui faire aussi une paire de raquettes, prirent dans leurs bras les deux enfans qui étaient dans l'épuisement le plus absolu, et arrivèrent en peu de jours à la demeure des parens de la femme.

On entend citer encore aujourd'hui d'autres exemples de pareilles nécessités

dans lesquels les Indiens se tuent et se mangent entre eux. Mais cela n'empêche point qu'ils n'en aient la plus grande horreur, et la faim la plus horrible peut seule les y pousser.

Des voyageurs qui viennent des contrées les plus septentrionales, après y avoir vécu plusieurs années parmi les Indiens, attestent unanimement que même chez les peuplades barbares du Nord, ils regardent comme une grande tache dans un de leurs camarades qu'il ait mangé de la chair humaine. Ils attestent aussi qu'un Indien qui en a mangé une fois, est regardé par les autres comme un homme dangereux dont il faut se défier, parce que la même envie pourrait lui reprendre. Il leur est même arrivé de mettre à mort ceux qui passent pour avoir commis ce crime.

Un savant voyageur rapporte un événement horrible de ce genre qu'il dit s'être passé sur la côte septentrionale du lac Supérieur, où il assure positivement s'être arrêté pendant quelque temps à la pêche du poisson, durant le voyage qu'il fit dans

l'Amérique du nord. La société des pêcheurs se composait de Canadiens et d'Indiens. Un jour un jeune Indien sorti seul de la forêt vint se joindre à eux. Il leur rapporta que la famille dont il faisait partie était restée en arrière dans la forêt, parce que la faim les rendait si faibles qu'elle se trouvait dans l'impossibilité de continuer sa route. L'aspect du jeune Indien était effrayant, et son haleine si repoussante qu'on ne pouvait rester auprès de lui. Les Indiens commencèrent bientôt à le soupçonner vivement d'avoir mangé de la chair humaine, et de s'être nourri de sa famille qu'il disait avoir laissée dans la forêt. La plus grande agitation se manifesta dans toute la réunion; ils commencèrent à presser de questions le nouveau venu et lui demandèrent s'il n'avait pas mangé de chair humaine. Il le nia à la vérité, mais de telle manière que les soupçons des pêcheurs ne firent que s'accroître. Les Indiens résolurent de s'en assurer et suivirent ses traces jusqu'au lendemain. Ils arrivèrent avant lui à l'endroit où il avait

passé la nuit. Ils y trouvèrent une main d'homme encore toute fraîche et un crâne. Ils n'avaient pas besoin d'autres preuves, ils revinrent sur leurs pas, lui montrèrent les malheureux restes de son barbare repas, et il se vit obligé d'avouer les horreurs dont il s'était rendu coupable.

Il dit alors que la famille à laquelle il appartenait se composait de son oncle, de sa tante et de leurs quatre enfans. Un de ces quatre était un garçon de quinze ans. Il raconta ensuite comment son oncle, après avoir tiré sur plusieurs animaux et les avoir tous manqués, avait fini par perdre tellement courage qu'il avait supplié sa femme de lui donner la mort. Elle s'y refusa cependant, mais le fils et le neveu de l'infortuné ne pouvant plus résister à la faim qui les dévorait, résolurent de l'immoler. Ils le firent en effet, et son corps servit pendant quelque temps à leur nourriture. Après avoir mangé leur père et oncle, ils tuèrent l'un après l'autre tous les enfans de ce malheureux.

Enfin voyant qu'ils ne rencontraient au-

cune bête sauvage, ils prirent le parti d'emporter ce qui leur restait encore de chair humaine pour se rendre au lac Supérieur où ils comptaient se livrer à la pêche. Ils abandonnèrent donc à son horrible sort la malheureuse femme, leur mère et tante, qui dans son épuisement se trouvait hors d'état de les suivre, et ils se mirent en marche. La route fut longue; leurs provisions furent bientôt épuisées, et la faim les pressa de nouveau. Le barbare Indien tua alors l'enfant de seize ans, son unique compagnon, et la main et le crâne qu'on avait trouvés étaient les derniers restes de son corps.

Les Indiens frémirent au récit de ce malheureux qui cherchait à se disculper par l'affreuse nécessité à laquelle il s'était trouvé réduit; mais ils n'en éprouvaient pas moins pour lui la plus profonde horreur. Ils résolurent de le mettre à mort; et un Indien, après s'être glissé en cachette derrière lui dans la cabane où il s'était assis, lui fendit la tête d'un coup de hache.

101

CHAPITRE IV.

Arts des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Avant que les Européens eussent paru dans ce pays, l'usage du fer était inconnu aux Indiens, tous leurs instrumens et même leurs armes étaient faites avec des pierres dures ou avec des os d'animaux.

Leur hache consistait en une pierre longue, aiguisée d'un côté, attachée fortement de l'autre entre deux morceaux de bois. Ils aiguisaient ces armes avec des pierres à repasser qu'on trouve en grand nombre dans l'Amérique septentrionale. Ces haches étaient à la vérité insuffisantes pour couper des arbres, mais à leur aide ils parvenaient très bien à fendre les troncs secs des arbres renversés. Les Indiens

situés le plus au nord, qui sont rarement visités par les blancs, ont encore des haches de cette espèce.

Leurs couteaux étaient aussi en pierre, aussi bien que leurs flèches et leurs lances.

La science des arts était bien simple et bien peu avancée chez les anciens Indiens. On s'étonne cependant, en voyant les résultats auxquels ils sont parvenus, quand on considère les ustensiles dont ils se servaient. Avec leurs instrumens de pierre ils faisaient toute espèce de petits meubles, des arcs, des flèches, des raquettes, des traîneaux et même des canots.

Ces canots des anciens Indiens consistaient en un grand tronc d'arbre creusé, et avaient environ de vingt à trente pieds de long sur trois de large. Ce n'était assurément pas chose facile de confectionner de pareils canots avec des instrumens si imparfaits. Lorsqu'ils ne parvenaient point à couper un grand arbre avec une hache de pierre; ils faisaient un petit feu (1) autour

(1) Les anciens Indiens qui ne connaissaient point l'usage du fer, ni par conséquent celui de l'acier, se

du tronc de l'arbre, en ayant soin d'empêcher que l'arbre tout entier ne s'enflamât. A l'aide de ce feu et de la hache de pierre, ils parvenaient après un travail pénible à renverser l'arbre; ils le brûlaient alors de nouveau aux deux extrémités qui devaient marquer la longueur qu'ils voulaient donner au canot. Puis ils soulevaient un peu le bloc sous lequel ils posaient des morceaux de bois et commençaient à le creuser. Cette opération se faisait encore à l'aide d'un petit feu et de la hache de pierre. Qu'un canot fait ainsi fût une chose bien grossière, c'est ce qu'il est facile d'imaginer; mais il n'en atteignait pas moins parfaitement son but. Les Indiens entreprenaient de fort longs voyages sur ces canots; ils s'en servaient également pour la pêche, seulement ceux-ci étaient plus petits et plus légers.

servaient pour faire du feu d'un morceau de bois tendre et d'un morceau de bois dur. Les Indiens du nord le font encore aujourd'hui, et des témoins oculaires affirment que c'est pour eux l'affaire d'un instant,

Les Indiens modernes, ceux surtout qui habitent sur les bords du grand lac, et qui sont en possession maintenant de tous les instrumens de fer dont ils ont besoin, font une espèce de canots qui excite l'étonnement de l'étranger, lorsqu'il les voit pour la première fois. Ils sont faits en grandes et fortes écorces de bouleau, cousues ensemble avec les fortes racines d'un arbuste; les coutures sont enduites d'une poix qui les rend impénétrables à l'eau; sur la partie supérieure du canot s'élèvent deux fortes perches de bois léger, auxquelles sont attachées solidement les écorces de bouleau. L'intérieur est doublé de larges copeaux de l'épaisseur d'une lame de couteau, qui sont assurés par de larges demi-cercles en bois léger, de manière que les écorces de bouleau ne se brisent point quand on entre dans le canot.

Ces canots remplissent parfaitement tout leur but. Car d'abord on ne peut éviter, quand on voyage en canot dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, de passer de

temps en temps des *portages*, pour se rendre d'une rivière à une autre quand elle cesse d'être navigable, et trouver ainsi le moyen de continuer son voyage sur eau. On peut de cette manière, dans toute l'Amérique septentrionale, faire plusieurs centaines de lieues de suite, sur eau, à l'exception des portages qui sont en général fort courts, et souvent pas même d'un quart de lieue. Quand les Indiens ou les marchands du pays rencontrent dans leurs voyages un de ces portages, ils transportent non pas seulement leur charge, mais leur canot lui-même. Ces canots sont si légers que deux Indiens peuvent facilement en porter un de trente pieds de long sur cinq de large. Un seul homme n'a pas de peine à porter un canot de grandeur moyenne, c'est-à-dire de douze pieds de long environ sur trois de large. En outre ces canots sont en état de porter de plus grandes charges que les lourds canots de bois des anciens Indiens. Un grand canot en écorce de bouleau peut supporter un poids de quarante à cinquante quintaux,

l'équipage compris. Quand les Indiens veulent charger fortement un canot, ils couchent dans le fond quinze à vingt longues perches pour que leur poids se répande plus également sur tous les points.

Les Indiens peuvent enfin voyager avec beaucoup plus de rapidité sur ces canots légers que sur les lourdes masses qu'avaient à remuer leurs ancêtres. Sur les plus grands s'élève un petit mât et une voile de quinze pieds de haut environ sur douze de large, à l'aide de laquelle ils font, quand le vent est favorable, de cinquante à soixante milles par jour. Ces canots sont aussi beaucoup plus sûrs que les canots de bois, quand une tempête s'élève sur ces grands lacs. Quoique ces tempêtes soient de la plus grande violence sur le grand lac du Michigan, et plus terribles encore sur le lac Supérieur, il n'y a aucun danger de périr dans un canot d'écorce, lorsqu'on sait bien le diriger, et les Indiens excellent dans cet art.

Quand ils approchent du rivage, il faut la plus grande prudence pour éviter que

le frêle navire ne heurte une pierre. Aussi, quand le rivage est rocailleux, ils s'arrêtent à une certaine distance, sautent dans l'eau et déchargent le canot, sans l'approcher du bord. Lorsqu'ils ont dans leur canot des Européens pour passagers, ils les portent sur leurs épaules jusqu'au rivage. Quand le déchargement est achevé, ils transportent dans leurs mains le canot qu'ils posent ensuite par terre avec la plus grande précaution.

Si par suite de leur imprévoyance, le canot vient à toucher une pierre, l'écorce se brise, et l'eau commence à y pénétrer. Ils sont forcés alors de se diriger en toute hâte vers la rive pour opérer le déchargement. Puis ils allument du feu pour sécher la partie endommagée du canot, recousent dessus un nouveau morceau d'écorce de bouleau (de la même manière qu'on remet une pièce à un habit), recouvrent les coutures de poix, et se remettent en route. Aussi les Indiens n'entreprennent jamais un voyage de quelque étendue sans emporter de la poix et des écorces de bouleau.

Les Indiens de la tribu de Siou, et en général tous ceux qui habitent les contrées où l'on rencontre un grand nombre de buffles, se servent des peaux de ces animaux pour faire leurs canots. La forme en est à peu près la même que celle des canots d'écorces. Les canots en peaux de buffle ont l'avantage de n'être pas aussi fragiles que ceux en écorce.

Une autre invention très ingénieuse et très importante des Indiens de l'Amérique septentrionale est celle des raquettes, sans lesquelles, surtout dans le nord, où les neiges s'élèvent souvent jusqu'à six et huit pieds de haut, il leur serait impossible de soutenir leur vie, car la chasse leur serait entièrement fermée. Au lieu de cela, ils parviennent, à l'aide de leurs raquettes, à parcourir les distances aussi facilement et aussi vite, lorsque la neige a huit pieds de haut, que lorsqu'elle n'a qu'un demi pied. Quand la neige est seulement un peu ras-sise, les pas ne s'enfoncent pas plus de deux pouces; et lors même qu'elle vient de tomber fraîchement et que par consé-

quent on ne manquerait pas d'enfoncer jusqu'à terre, les raquettes ne pénètrent pas à plus de trois pouces de profondeur.

Les Indiens voyagent très rapidement sur ces raquettes; j'en ai vu qui parcouraient cinquante milles en un jour. Pour s'en servir, il faut cependant y avoir été habitué dès l'enfance. Un Européen qui n'en a point l'habitude ne fait que se fatiguer extrêmement. La raquette, dont se sert un homme, a environ quatre pieds de long sur un pied de large au milieu. Elle consiste en un fort cercle de bois dur, dans l'intérieur duquel se trouvent deux fortes barres fixées dans les côtés du cercle, et unies ensemble par des entre-lacs de nerfs de chevreuil. Une raquette de ce genre ne peut qu'être fort légère et en même temps la neige qui peut tomber dessus, passe facilement à travers, et ne charge point par conséquent la raquette. Des bandes de cuir servent à attacher le pied à la raquette, de manière cependant que les talons ne soient pas gênés, et que la pointe du pied seule agisse sur la raquette.

Une autre invention, fort utile quoique moins ingénieuse, est ce qu'on appelle des traîneaux à chiens. Ces traîneaux consistent en une légère et large planche de sept pieds de long sur un pied de large. Cette planche a une forme courbe, et sur chaque côté sont enfoncés de petits bâtons destinés à maintenir sur le traîneau la charge qu'il porte. Ces traîneaux étroits sont fort utiles dans un pays où il faut voyager sans cesse à travers des forêts dans lesquelles aucun chemin n'est encore frayé.

Les Indiens y attèlent souvent des chiens. (Souvent aussi ils les traînent eux-mêmes). On ne pourrait croire quelle charge ces petits animaux parviennent à transporter sur ces traîneaux. Il n'est pas rare de voir deux individus grands et forts traînés avec la plus grande rapidité par deux chiens seulement.

Les Canadiens qui viennent faire le commerce des pelleteries, se servent, encore bien plus que les Indiens, de ces traîneaux à chiens. Une paire de chiens forts et dressés fait parcourir à un homme,

ayant un bagage assez considérable, de quarante-cinq à cinquante milles en un jour. Ils peuvent même parcourir cette distance six ou sept jours de suite, ce dont j'ai pu me convaincre cet hiver, lorsque je reçus un courrier qui, dans l'espace de quatre jours, avait franchi cent quatre-vingt milles sur un traîneau attelé de deux chiens; et ces chiens paraissaient si peu fatigués qu'il eût pu voyager encore quelques jours avec eux. Il s'en retourna en effet après un seul jour de repos.

On rencontre ici dans, l'Amérique du Nord, un grand nombre de rennes, surtout à mesure que l'on avance davantage vers le pôle. Les Indiens ne se sont cependant jamais servis, pour le même usage que les Lapons, de cet animal si utile aux habitans du Nord de notre hémisphère. Il ne faut en attribuer la cause qu'à leur paresse et à leur indolence; car les blancs les y ont souvent engagés, et ils savent très bien tout le parti qu'en tirent les autres peuples septentrionaux.

## CHAPITRE V.

### Chasse des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Comme la chasse est l'occupation principale et même dans certaines tribus l'occupation unique des Indiens, ils s'y exercent dès leur enfance. Les anciens Indiens ne se servaient en général que de l'arc et des flèches pour poursuivre le gibier. Comme ils ne connaissaient point l'usage du fer, ils attachaient à leurs flèches des pierres pointues et tranchantes; et comme on rencontre dans l'Amérique du Nord beaucoup de mines de cuivre, et que l'on trouve même dans les forêts une foule de morceaux de cuivre vierge (1), aussi bien

(1) Environ à deux journées de marche de la mission de Saint-Joseph, sur les bords du lac Supérieur, se trouve depuis fort long-temps, dans une

que sur les bords des lacs et des rivières, les anciens Indiens armaient aussi leurs flèches de pointes de ce métal. Aujourd'hui presque tous les Indiens se servent d'armes à feu. Il y a cependant toujours encore quelques Indiens, et même tout-à-fait au Nord, des peuplades entières qui continuent à employer l'arc et les flèches, avec le secours desquelles ils tuent autant et même plus de gibier que les Indiens du midi avec leurs fusils. Car rien n'est si

petite rivière qui se jette dans le lac, un énorme morceau du plus beau cuivre vierge qu'il soit possible de trouver. Ce morceau est en forme de lentille; il a environ six pieds de diamètre, et sa hauteur dans le milieu est à peu près de trois pieds. Comment cette masse énorme est-elle arrivée là? c'est ce que personne ne peut dire avec certitude. Il faut sans doute qu'une explosion volcanique l'ait vomie du sein de la terre. Le gouverneur du Détroit y envoya en 1826 deux grands bateaux marchands avec quarante hommes pour enlever ce morceau de cuivre; ils firent durant un jour entier des efforts inutiles pour remuer cette masse, et se virent obligés de l'abandonner à l'étonnement de la postérité.

prodigieux que la vigueur avec laquelle les Indiens décochent une flèche, et avec quelle assurance ils frappent leur but.

C'est aussi une chose fort simple, car les Indiens s'exercent continuellement à tirer de l'arc. A peine l'enfant sait-il se tenir sur ses jambes, que son père lui fait un petit arc et plusieurs petites flèches que l'enfant s'essaye toujours à lancer; à mesure qu'il grandit, on lui donne un arc plus grand, il finit par faire lui-même son arc, et il est fier d'en posséder un bien beau et bien fort, avec lequel il poursuit toute la journée dans les forêts les oiseaux: il en fait tomber souvent un assez grand nombre pour servir de nourriture à ses parens et à ses frères et soeurs.

Il y a bien des années qu'un missionnaire français amena avec lui en Europe un Indien de l'Amérique septentrionale, Durant son voyage en France, il vint un jour dans la campagne d'un riche propriétaire. Celui-ci fut enchanté de voir un Indien avec son arc et ses flèches à la main.

Il avait un certain nombre de paons qui se trouvaient à une distance énorme de son habitation. Il pria le missionnaire de demander à l'Indien s'il pourrait bien atteindre avec sa flèche l'un de ces paons. L'Indien ne répondit que par un léger sourire; il s'étonnait sans doute de ce que l'on pût lui demander si peu de chose. Le propriétaire lui dit alors de tirer un de ces paons. L'Indien tendit son arc, et l'oiseau tomba percé par la flèche. Le propriétaire fit remarquer que ce pouvait n'être là que l'effet du hasard, et que le tireur ne serait peut-être pas toujours aussi heureux. Il le pria donc de décocher encore un de ses traits sur un autre paon. L'Indien répondit que ce serait dommage de tuer inutilement ces beaux oiseaux. Tire toujours, dit le Français; peut-être que tu ne l'atteindras point. L'Indien fit partir son trait, et le second paon tomba. Le propriétaire toujours incrédule attribuait encore ce second coup au hasard, et il fallut que l'Indien en tirât un troisième qui ne fut par moins heureux, pour

que l'Européen fût pleinement convaincu de son adresse.

Les Indiens sont en général paresseux ; mais quand ils sont à la chasse, il est étonnant et presque incroyable pour un Européen avec quel zèle infatigable et quelle rapidité ils poursuivent un animal sauvage. Mais ce qui est bien plus étonnant encore, c'est l'habileté avec laquelle ils découvrent ses traces. Non seulement ils les reconnaissent là où un œil moins exercé ne les soupçonnerait pas même, mais ils les suivent encore des jours entiers sans les perdre. Dans la nuit, même la plus profonde, lorsque par exemple un animal sauvage vient à passer près de leur cabane, ils distinguent aussitôt sans le voir de quelle espèce il est. Ils ont une telle habitude pour découvrir les traces et reconnaître la marche d'un animal, que cela leur paraît une chose toute simple, et qu'ils trouvent notre inexpérience en ce point aussi ridicule que leur habileté nous paraît étonnante.

Il arriva ici, il y a quelques années,

que durant une nuit obscure, un Européen fit feu sur un chien indien, et le blessa mortellement, croyant que c'était un loup. Le chien se traîna près de la cabane de son maître qui apprit bientôt que l'Européen avait tiré sur son chien. Il fut persuadé que l'étranger l'avait fait exprès, et qu'il avait insulté par là les Indiens. Ils le firent venir le lendemain matin, s'assemblèrent en grand nombre autour de lui, et lui demandèrent des explications sur l'outrage qu'il leur avait fait.

L'Européen se justifia en disant que s'il avait tiré sur le chien, c'était parce qu'il l'avait pris pour un loup; car la nuit avait été si sombre qu'il lui avait été impossible de bien distinguer l'objet qu'il avait devant lui. Les Indiens lui demandèrent si l'obscurité de la nuit l'avait empêché de remarquer la différence qui existe entre le pas d'un chien et celui d'un loup. L'Européen répondit qu'il n'avait rien remarqué, et ajouta en même temps qu'il ne croyait pas qu'il y eût dans le monde un seul homme capable de saisir cette diffé-

rence. A ces mots un rire général éclata parmi les Indiens. Ils parlèrent avec le plus profond mépris de l'inexpérience des blancs, et laissèrent aller en liberté ce pauvre malheureux (comme ils l'appelaient).

Les Indiens sont courageux et intrépides, mais en même temps fort prudens à la chasse. Ils se voient à la vérité souvent sur le point d'être mis en pièces par les grands ours de l'Amérique du Nord, qui sont d'une férocité extraordinaire; mais il est rare cependant qu'un chasseur indien périsse de cette manière; car il a toujours suspendu à sa ceinture un grand couteau avec lequel il se défend, lorsque l'ours blessé vient se jeter sur lui.

Les Indiens préparent aussi toute espèce de pièges et de lacs pour prendre les ours, les chevreuils, les castors, les loutres et autres animaux. Les anciens Indiens faisaient eux-mêmes tous leurs pièges; ceux d'aujourd'hui se servent beaucoup de pièges de fer qu'ils achètent aux blancs.

Les Indiens sont très superstitieux: il y

en a, par exemple , qui croient que les animaux sauvages les comprennent quand ils leur adressent la parole. Heckewelder, que nous avons déjà cité dans le cours de cet ouvrage, raconte un trait assez singulier d'un chasseur indien. Celui-ci avait tiré sur un ours d'une grandeur prodigieuse et l'avait blessé mortellement. L'ours fit entendre un gémissement plaintif et se roula par terre. L'Indien s'avança vers lui tranquillement et lui adressa ce discours :

« Ecoute, mon ami l'ours, tu es un pol-  
 « tron sans cœur, et non point un héros  
 « comme vous autres ours avez coutume  
 « d'être. Si tu étais un héros, tu mon-  
 « trerais maintenant un courage héroïque  
 « au lieu de te plaindre et de gémir comme  
 « une vieille femme. Tu sais bien que ta  
 « tribu est en guerre perpétuelle avec  
 « toutes les tribus indiennes, et que nous  
 « devons tous nous attendre au sort de  
 « la guerre. Si tu m'avais blessé, j'au-  
 « rais souffert avec fermeté et courage,  
 « et je serais mort en guerrier intrépide;  
 « mais toi, tu restes là couché et gémis-

« sant sans penser que ta lâche conduite  
« fait honte à ta tribu. »

Heckewelder entendit lui-même ce discours singulier ; et après que l'Indien eut donné à l'ours le coup de la mort , il s'avança vers lui et lui demanda s'il croyait que l'animal l'eût compris. Sans doute qu'il m'a compris, répondit l'Indien. N'as-tu donc pas remarqué avec quel étonnement il me regardait, quand je lui reprochais sa lâcheté ?

Dans les forêts vierges de l'Amérique septentrionale on trouve des arbres d'une circonférence extraordinaire ; ils se creusent ordinairement quand ils sont vieux , et les ours en font alors leur retraite pendant l'hiver. Quand les Indiens remarquent qu'un ours se trouve dans un arbre creux , ils se réunissent en certain nombre , et coupent l'arbre tout autour ; mais comme souvent ils n'ont que des haches bien légères , ce n'est pas chose facile pour eux de faire tomber un arbre immense , car ces arbres creux vers le haut , sont sains près de la racine.

Un Anglais qui a vécu plusieurs années chez les Indiens de l'Amérique septentrionale raconte l'anecdote suivante. Il avait habité long-temps au milieu de la tribu et dans les cabanes des Otawas. Durant l'hiver il se rendit un jour dans la forêt et aperçut un arbre énorme qui attira son attention ; il s'en approcha et remarqua que l'écorce de l'arbre était entièrement grattée ; on apercevait aussi à une certaine hauteur de terre une ouverture. Il en conclut qu'un ours passait l'hiver dans cet arbre. Il revint donc vers la cabane dans laquelle il demeurait, fit part de sa découverte à la famille indienne, et proposa d'aller couper l'arbre pour tuer l'ours. D'abord on ne parut pas trop disposé à se mettre à l'ouvrage, car d'après le récit de l'Anglais, l'arbre avait environ vingt pieds de circonférence, par conséquent plus de six pieds de diamètre, et les haches des Indiens étaient petites, du poids environ d'une livre et demie. Cependant l'espoir de trouver dans l'arbre un grand ours bien gras les détermina.

Toute la famille s'y rendit le lendemain matin, et peu s'en fallut qu'ils ne renoncassent à leur entreprise, en voyant de près le tronc monstrueux. Ils finirent cependant par se mettre à l'œuvre; ils travaillèrent avec ardeur, en aussi grand nombre qu'ils le pouvaient à la fois, et quand ils étaient fatigués, les autres les remplaçaient. Vers le soir du second jour l'arbre tomba enfin.

Ils étaient tous dans l'attente la plus profonde. L'Anglais se plaça avec son fusil près de l'ouverture de l'arbre, et à leur grande joie, on en vit sortir un ours d'une grandeur extraordinaire. L'Anglais, du premier coup, l'étendit à ses pieds. Quand l'ours fut mort, la vieille mère de cette famille indienne s'avança vers lui, l'embrassa cent fois avec toutes sortes de grimaces et lui demanda mille pardons de ce qu'on était venu le troubler et même lui arracher la vie dans ses quartiers d'hiver.

L'ours était si grand qu'il pesait cinq

cents livres', et si gras qu'en bien des endroits, sa graisse avait six pouces d'épaisseur.

## CHAPITRE VI.

## De la Chasse. (Suite.)

Outre les ours dont il se trouve une multitude incroyable dans les immenses forêts de l'Amérique septentrionale, voici quels sont encore les animaux à la chasse desquels se livrent les Indiens : le castor, la loutre, le porc-épic, le chat sauvage, le loup, le chevreuil, le cerf, le petit élan, le renne, le grand élan d'Amérique, ou original, le buffle et le taureau sauvage; sans parler d'une foule de petits animaux que les Indiens prennent plutôt qu'ils ne les chassent au fusil.

Le castor est, à cause de sa précieuse fourrure, un des principaux objets de la chasse indienne; on en rencontre en très

grande quantité dans les contrées les plus septentrionales. Il est déjà devenu plus rare dans les pays du centre de l'Amérique septentrionale ; les Indiens en tuent cependant tous les ans encore une quantité assez considérable ; mais on n'en voit plus vers le midi et du côté de l'Orient.

Le castor a les sens extraordinairement délicats, et les Indiens sont obligés de prendre les plus grandes précautions pour le prendre ou pour le tirer. Tout le monde sait que cet animal se bâtit une maison dans laquelle il demeure ; il établit cette habitation contre le bord d'une rivière ou d'un petit lac et il n'y laisse qu'une seule ouverture du côté de l'eau. Dès qu'il entend le moindre bruit dans le voisinage, il se jette à l'eau, plonge jusqu'au fond, et nage vers la rive opposée ou vers tout autre endroit éloigné où il se tient caché jusqu'à ce que le danger soit passé. Quand un castor prend la fuite, il fait un grand bruit, qui donne l'éveil et le signal de la fuite à tous ses voisins.

Aussi les Indiens cherchent-ils bien plus

à prendre le castor qu'à le tirer. Les Indiens d'aujourd'hui ont presque tous des pièges de fer, dans lesquels ils mettent des appâts, et qu'ils arrosent d'eau de Cologne ou de tout autre eau odoriférante, ce qui attire le castor de bien loin.

Quand les rivières et les lacs sur les bords desquels demeurent les castors sont gelés, ils creusent un trou dans la glace, par lequel ils se réfugient dans l'eau, en cas de danger. Les Indiens pratiquent alors plusieurs trous dans la même glace, à une certaine distance des habitations des castors. Ils s'éloignent ensuite, et après leur avoir donné le temps de rentrer dans leurs maisons, ils reviennent sur leurs pas; les castors se réfugient de nouveau sous la glace, tandis que les Indiens se tiennent avec des massues auprès des ouvertures. Comme le castor ne peut pas rester long-temps de suite sous l'eau, il ne tarde pas à chercher un peu d'air; mais dès qu'il se présente pour respirer, un coup asséné par l'Indien le tue à l'instant même.

Après le castor vient la loutre dont la

fourrure est aussi très recherchée. Les Indiens en font une très grande chasse. On ne saurait croire à quel point est dure la vie de ces animaux. Les Indiens prétendent que l'homme le plus fort ne viendrait pas à bout sans armes de tuer une loutre. Un blanc qui a vécu long-temps parmi les Indiens l'entendit dire un jour, et voulut s'en convaincre par sa propre expérience. Il parvint à prendre une loutre vivante, et chercha à la tuer uniquement avec ses mains; il fut assez cruel pour étouffer et étrangler le pauvre animal pendant une heure entière; mais ses efforts furent inutiles, et il fut obligé de reconnaître qu'il fallait des armes pour tuer cet animal.

Le porc-épic d'Amérique est de la grandeur d'un chien de moyenne taille; seulement il a les jambes très courtes. Ses aiguillons sont blancs et d'une longueur de trois ou quatre pouces. Les Indiens en prennent un assez grand nombre, et même sans pièges, car cet animal est si extraordinairement paresseux et borné qu'il ne cherche pas même à fuir quand il voit venir son

ennemi. Il reste à la même place deux et trois semaines entières, et après avoir rongé l'herbe ou les petites plantes qui se trouvaient près de lui, il passe souvent plusieurs jours sans aucune nourriture, avant de se déterminer à la chercher plus loin. Quelquefois il grimpe jusqu'à la branche la plus basse d'un arbre et la ronge jusqu'à ce qu'elle tombe avec lui par terre. Les Indiens qui le rapportent en ont été témoins oculaires; aussi la paresse et l'imbécillité de cet animal ont-elles passé en proverbe chez eux. La chair du porc-épic est très savoureuse; les Indiens remarquent cependant que ceux qui en mangent souvent ressentent un grand abattement dans leurs membres et une grande propension au sommeil.

Les Indiennes teignent de diverses couleurs ses aiguillons qu'elles font servir aux ornemens de leurs chaussures ou de différentes autres choses.

Un chien indien ne s'approche jamais qu'une fois du porc-épic; car, dès que celui-ci voit un chien à sa portée, il dresse ses

aiguillons et lui met le museau et même les yeux dans le plus triste état.

Le chat sauvage est aussi un des objets de la chasse des Indiens. Il est en général excessivement gras. Les Indiens, aussi bien que les Blancs qui vivent parmi eux, regardent sa chair comme un morceau fin, et en effet, elle a un goût très délicat.

Les Indiens chassent souvent le loup, et sont fort contents quand ils en ont tué un, car ces animaux carnassiers leur font bien du tort en empiétant sur leur droit de chasse. Il a déjà été dit que les Indiens mangent la chair de loup, non seulement quand la famine les presse, mais toutes les fois qu'ils peuvent en avoir.

On rencontre ici une foule innombrable de bêtes fauves. Les chevreuils surtout sont en si grand nombre dans tout le continent de l'Amérique septentrionale que dans certaines contrées, les Indiens ne vivent presque pas d'autre chose, et qu'ils en tuent souvent six ou huit dans un jour. Parmi les Indiens du nord et de l'ouest, qui sont encore très barbares, il en est

beaucoup qui sont dans l'usage de boire le sang chaud qui découle de la plaie mortelle du chevreuil.

Les Indiens font aussi la chasse du chevreuil durant la nuit ; en bien des endroits ils en tuent même beaucoup plus pendant la nuit que pendant le jour, et plus la nuit est obscure, mieux cela vaut. Voici comment ils s'y prennent. Après avoir préparé des flambeaux qui brûlent lentement en jetant toutefois une lumière claire, ils se mettent deux dans un petit canot, sur le devant duquel ils attachent leur flambeau ; des branches épaisses disposées derrière le flambeau servent à cacher l'un d'eux armé de son fusil ; l'autre se met à la partie opposée du canot qu'il dirige avec la plus grande précaution, et dans le plus profond silence. Les chevreuils ont, sur les bords des rivières, certaines places auxquelles ils viennent la nuit se rafraîchir et chercher un abondant pâturage. Les Indiens épient de loin ces endroits, et quand ils aperçoivent un chevreuil, ils s'en approchent en silence. L'animal est ravi

de voir la lumière, et comme dans son éblouissement il ne voit autre chose que le flambeau, il reste immobile dans sa délicate contemplation jusqu'à ce que l'Indien arrivé plus près, lui fait payer bien chèrement son plaisir.

Le cerf est rare dans l'Amérique septentrionale, il n'y en a pas du tout vers le nord; on en rencontre quelques uns sur le territoire de Michigan.

L'élan est bien plus nombreux, surtout sur les côtes occidentales de ce continent. On rencontre des troupes entières de ces beaux et superbes animaux. Le bois de l'élan est plus long et a des jets plus nombreux et plus grands que celui du cerf. Cet animal devient dangereux quand il est blessé. Les chasseurs indiens en éprouvent les accidens les plus graves. Sa course est d'une vélocité prodigieuse, mais ne dure pas long-temps; aussi des voyageurs anciens et modernes avancent-ils que les Indiens forcent l'élan à la course, non qu'ils l'égalent en vélocité, mais parcequ'ils peuvent courir beaucoup plus long-temps,

et qu'en s'attachant à ses traces ils parviennent enfin à l'atteindre. Quand un élan aperçoit un Indien, il s'enfuit avec une telle rapidité qu'en un clin d'œil le chasseur l'a perdu de vue et est resté en arrière de plusieurs milles; et un Européen qui n'en a pas été témoin oculaire ne pourrait croire qu'il fût possible à un homme d'arriver sur les traces de cet animal si léger. Mais l'Indien le poursuit d'une course égale jusqu'à ce qu'il le découvre de nouveau, seulement quelques heures après. L'élan reprend sa course, l'Indien double la sienne, et l'atteint de nouveau plus promptement que la première fois. La chasse se poursuit ainsi durant tout le jour, jusqu'à ce qu'enfin la malheureuse bête ne puisse plus courir aussi vite que l'Indien qui arrive près d'elle et la frappe.

Il n'en est pas de même pour la chasse aux rennes, car cet animal court beaucoup plus long-temps. Il habite dans les contrées septentrionales. En Amérique on n'en trouve pas au dessous du lac Supérieur, mais plus on avance vers le nord, plus

nombreux sont les troupeaux de rennes qu'on rencontre. Il n'est pas rare d'en voir plus de mille à la fois. Les Indiens de l'Amérique septentrionale n'ont jamais voulu faire des rennes le même usage qu'en font les Lapons ; ils ne laissent pas d'être un des objets les plus importans de leur chasse, et dans les contrées tout-à-fait septentrionales, la chair des rennes est la nourriture la plus ordinaire des habitans, de même, que leur peau leur sert de vêtement.

Les Indiens des pays où l'on rencontre les rennes en grand nombre connaissent par une longue expérience les habitudes de ces animaux. Ils savent qu'en été ils remontent davantage vers le nord, et souvent jusque sur les bords de la mer Glaciale ; en automne on les voit redescendre dans les forêts plus méridionales. Les Indiens ont remarqué que les rennes font régulièrement tous les ans par grands troupeaux cette double migration. Ils ont remarqué aussi que dans leur trajet ces animaux ne manquent pas de passer régulièrement à

de certaines places. Les Indiens se réunissent alors en bandes nombreuses et attendent ces animaux de passage dont ils font souvent un horrible carnage.

Les Indiens ont inventé toutes sortes de moyens pour tuer à la fois un grand nombre de rennes. Quand ils ont découvert par exemple un endroit où ces animaux sont dans l'habitude de passer, ils préparent une forte et haute clôture en palissades et en branches d'arbres, au milieu de laquelle le chemin passe. Ces clôtures sont très étendues et ont souvent deux ou trois milles de tour. Au passage du chemin, les Indiens ont soin de laisser une ouverture. Des deux côtés du chemin qui mène à cette ouverture, les Indiens disposent des branches d'arbres sous la forme d'une allée qui s'élargit à mesure qu'elle s'éloigne de la dite ouverture. Dans l'intérieur de la clôture ils font de nouveau de petites haies et des allées dans lesquelles ils tendent de forts lacets. Quand tout est achevé, ils établissent à une certaine distance leur cabane et y attendent leur proie. Dès qu'ils

aperçoivent quelques rennes suivre leur route ordinaire et entrer dans l'allée qui mène à la porte de la clôture, ils s'avancent lentement et commencent à se montrer. Les rennes fuient alors rapidement dans le chemin qui leur est ouvert et se jettent précipitamment dans la clôture où ils espèrent trouver une retraite. Les Indiens y entrent avec rapidité en referment l'entrée et donnent la chasse dans l'intérieur de la clôture aux rennes qui tombent en foule, atteints par les balles des chasseurs, ou restent pris dans les lacets. On parvient ainsi à tuer en une seule fois des troupes nombreuses de ces animaux. Une clôture de ce genre sert pour plusieurs chasses.

La plus grande de toutes les bêtes fauves de cette partie du monde est sans contredit le grand élan d'Amérique, ou orignal, dont la taille s'élève au dessus de celle du cheval le plus grand. Son bois seul pèse plus de cinquante livres. C'est aussi l'animal le plus timide, le plus rapide dans sa course, et le plus difficile à atteindre.

J'ai souvent entendu les Indiens eux-mêmes avouer qu'il y a parmi eux peu de chasseurs assez habiles pour tuer un de ces élans. Sa vue, son ouïe et son odorat sont également prodigieux et plus exercés que ceux de tout autre animal de cette contrée. Quand le moindre vent souffle du côté où se trouve le chasseur, il sent son ennemi, bien avant que celui-ci ait pu le voir et l'entendre, et s'enfuit avec la rapidité de l'éclair. Aussi les Indiens tâchent-ils, lorsqu'ils ont découvert les traces d'un grand élan, de s'en approcher du côté opposé au vent.

La vélocité de l'original a quelque chose d'incroyable. Quoique le plus rapide de tous les animaux de cette contrée, il ne galoppe jamais et trotte toujours. Les chasseurs parviennent à le tuer surtout dans les endroits où cet animal est dans l'usage de venir se désaltérer tous les jours. Quand un Indien a découvert un de ces endroits, il se cache quelque part, et tire sur l'original lorsqu'il vient vers l'eau; mais

souvent celui-ci sent déjà de bien loin son ennemi et prend la fuite.

Vers l'ouest et le nord de ce continent, les buffles sont le principal objet de la chasse des Indiens. Il y a dans ces contrées, de si grandes plaines, que quand on se trouve au milieu, on n'aperçoit tout autour de soi que la verdure et le ciel. L'œil le plus perçant ne peut découvrir dans tout l'horizon, ni collines, ni même aucun arbre. Dans ces plaines sont répandus des troupeaux innombrables de buffles qui s'élèvent souvent à plus de dix mille. Les Indiens de ces contrées se tiennent dans la forêt, sur le bord de la plaine, et font la chasse de ces animaux dont ils vivent exclusivement.

Il y a aussi dans ces contrées des plaines plus petites et des pâturages où s'arrêtent des troupeaux moins nombreux.

Les Indiens des côtes de l'ouest ont des chevaux qu'ils montent communément sans selle. Ils s'en servent très avantageusement dans la chasse du buffle ; car cet

animal, qui est très lourd, quoi qu'il coure encore assez rapidement, n'a cependant pas une vélocité égale à celle des chevaux indiens, dressés exprès pour cette chasse.

Les buffles émigrent souvent en troupeaux énormes, d'une plaine à une autre, pour chercher de meilleurs pâturages, et les Indiens les suivent. Quand ces animaux rencontrent dans leur marche une rivière, tout le troupeau la passe à la nage et continue sa route. Durant l'hiver, ils se tiennent ordinairement dans les forêts pour être moins exposés aux vents que dans la plaine, et parce qu'ils y trouvent aussi une nourriture plus abondante. Quand ils voyagent durant l'hiver, et qu'ils viennent à rencontrer une rivière, ils veulent tous traverser la glace, en quelque grand nombre qu'ils se trouvent; mais, quelque fortement gelées que soient en hiver les rivières de l'Amérique septentrionale, la glace la plus forte ne parvient pas à supporter le poids d'un de ces troupeaux, quand il est bien nombreux; aussi se brise-

t-elle ordinairement, et la plus grande partie de ces animaux périt alors.

Il est facile de comprendre quedans une pareille marche où des troupeaux entiers de ces lourds animaux s'avancent en colonnes serrées, les premiers se trouvent obligés de marcher bon gré mal gré, surtout quand le troupeau est poursuivi.

Cette circonstance est souvent mise à profit par les Indiens, quand ils poursuivent un troupeau de buffles, près d'un lieu où se trouve un précipice formé par les rochers. Ils choisissent alors le meilleur coureur d'entre eux ; celui-ci s'enveloppe d'une peau de buffle ayant encore ses cornes et ses oreilles, et se glisse ainsi déguisé devant la troupe du côté où se trouve le précipice. Les autres Indiens entourent de loin le troupeau, excepté du côté duquel se trouve l'homme déguisé sous la peau de buffle, et s'approchent peu à peu. Quand les buffles commencent à apercevoir les Indiens, ils deviennent inquiets et se préparent à la fuite. L'Indien déguisé court alors en toute hâte vers le pré-

cipice, et les autres jettent un cri terrible qui épouvante tellement les buffles, que tout le troupeau fuit avec précipitation, en prenant toujours la direction du masque qui les précède et qu'ils prennent pour un des leurs. Quand l'Indien est arrivé au précipice, il se cache dans une fente de rocher qu'il avait destinée d'avance à le recevoir. Les premiers buffles arrivent au précipice, devant lequel ils reculent, à la vérité effrayés; mais il n'y a plus moyen de s'arrêter. La grande masse qui les presse par derrière ne manque jamais de faire tomber les premiers dans le précipice où ils trouvent une mort certaine. Les barbares sauvages détruisent ainsi souvent à plaisir des troupeaux entiers; car ils n'en consomment pas la centième partie, et ne tardent pas à s'en éloigner pour avoir toujours de la viande fraîche.

Les Indiens de l'ouest, comme nous venons déjà de le dire, chassent communément le buffle montés sur leurs chevaux. Ils se servent alors de l'arc et des flèches, parce qu'ils trouvent incommode de char-

ger un fusil à cheval. Viennent-ils à rencontrer un troupeau dans la forêt, ils le poussent lentement devant eux jusque dans la plaine. Ils se précipitent alors au milieu du troupeau, le dispersent, et choisissent les plus gros pour les percer de leurs flèches. Ils continuent leurs poursuites jusqu'à ce que leurs traits soient épuisés. Il y a encore aujourd'hui, dans le nord et dans l'ouest de l'Amérique, des tireurs d'arc assez forts pour percer un bœuf d'outre en outre avec une de leurs flèches.

Quand les Indiens sont à la recherche d'un troupeau de buffles, ils se couchent souvent par terre pour écouter; et quand un grand troupeau est dans le pays, ils reconnaissent ses mouvemens à une distance de quinze à vingt milles. Un Anglais qui a vécu trente ans parmi les Indiens, raconte qu'étant allé une fois avec eux à la chasse aux buffles, ils avaient, durant la nuit, distingué la marche d'un troupeau qui se trouvait à une distance de dix-huit milles. Le lendemain, ils diri-

gèrent leurs chevaux juste vers le lieu du côté duquel ils avaient entendu le bruit, et arrivèrent dans une plaine immense, dont l'aspect ressemblait à la mer. Ils étaient encore éloignés de dix milles du troupeau qu'ils l'apercevaient déjà, mais seulement comme une longue ligne noire à l'horizon. Les intrépides Indiens, quoique peu nombreux, marchèrent droit vers le troupeau, qu'ils eurent bientôt atteint sur leurs coursiers rapides : ils en tuèrent alors un nombre fort considérable, et même tout-à-fait à plaisir, car ils les laissèrent couchés et ne cherchèrent plus qu'à tuer quelques vaches, dont les Indiens préfèrent la chair, en certaines saisons, à celle du buffle.

On peut dire, sans exagération, que les Indiens tuent autant de buffles par plaisir qu'ils en consomment pour leur nourriture.

Outre les buffles, on trouve aussi, dans les forêts vierges de l'Amérique du nord, des taureaux sauvages, mais ils sont très rares. Quand un Indien a découvert la

trace d'un de ces animaux, il prend toujours quelques compagnons avec lui, car un seul homme ne serait pas en état de tuer cette bête monstrueuse. Un Indien d'Arbre-Croche, qui a passé quinze années de sa vie parmi les sauvages barbares du nord, m'a raconté que les Indiens parmi lesquels il vivait, tuèrent un jour un taureau sauvage, dont la peau était si grande, qu'elle couvrait toute la terre de la cabane qu'ils habitaient. J'en conclus que, le col compris, elle pouvait avoir douze pieds de long et huit de large.

## CHAPITRE VII.

## Pêche des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Après la chasse, la pêche est une des principales et des plus abondantes ressources de la vie des Indiens. L'Amérique septentrionale compte des lacs nombreux et immenses, remplis des poissons les plus beaux et les plus délicats. Les Indiens qui demeurent sur les bords de ces lacs, ne se nourrissent en quelque sorte que de poissons. Les instrumens dont ils se servent pour la pêche sont des lances, ou espèces de petits harpons, des hameçons ou des filets. Les anciens Indiens, qui ne connaissaient point le fer, faisaient leurs hameçons avec des os d'animaux ou des arêtes de poissons. Ils préparaient leurs

filets avec les filamens délicats de l'écorce intérieure des tilleuls dont ils faisaient des tresses. Les Indiens de l'ouest et du nord font souvent encore aujourd'hui leurs filets de cette manière.

Les Indiens d'aujourd'hui se servent de lances et de hameçons en fer qu'ils obtiennent des blancs dans leurs échanges, et leurs filets sont en fil fabriqué.

Les Indiens qui habitent sur les bords des lacs vivent de poissons, hiver comme été. Lorsque les lacs sont gelés, ils font dans la glace des trous d'environ un pied de diamètre, se couchent sur les bords de l'ouverture en tenant leur lance en arrêt, et quand un poisson vient à passer, ils le percent. Ces lacs sont si poissonneux qu'un Indien prend communément ainsi douze ou quinze gros poissons par jour. Il lui arrive quelquefois d'en prendre trente, cinquante et même cent. Je connais un Indien dans cette île, qui, il y a quelques années, perça trois cents poissons en un jour. Ces poissons sont fort grands et de l'espèce des brochets; les plus petits pé-

sent de dix à douze livres ; les grands de vingt à trente.

Pour mieux attirer ces poissons de proie, les Indiens font des petits poissons de bois de six à huit pouces de long qu'ils creusent, et dans lesquels ils mettent du plomb. Ils attachent ensuite ces petits poissons à une forte ficelle, et les plongent dans l'eau, par l'ouverture qu'ils ont pratiquée dans la glace ; ils ont soin de tirer de temps en temps la ficelle pour tenir l'appât dans un mouvement continuel. Quand un brochet vient à passer près de là, il ne manque pas de se précipiter sur le prétendu poisson ; mais l'adroit Indien le perce avant même qu'il ait eu le temps de se convaincre de son erreur.

Ils tendent aussi leurs filets sous la glace et prennent ainsi une grande quantité de poissons. Ces filets ont en général trois cent soixante pieds de long sur cinq de large. Ce n'est pas chose facile de tendre cet énorme filet sous la glace. Je n'ai pu bien le comprendre qu'après en avoir été témoin moi-même. Ils pratiquent d'abord

dans la glace une large ouverture, et font ensuite, dans une ligne droite de trois cent soixante pieds, plusieurs trous plus petits, environ à une distance de douze pieds l'un de l'autre. Ces trous servent à faire passer, à l'aide d'une perche, une longue ficelle sous la glace jusqu'à la dernière ouverture. Là, on retire la perche à laquelle est attachée la ficelle. A l'autre extrémité la ficelle est attachée à l'un des bouts du filet, dont l'autre bout est également retenu par une autre ficelle qui se trouve entre les mains d'un Indien placé près de la première ouverture. On laisse alors glisser avec précaution dans l'eau le filet que l'Indien, qui se tient près de la dernière ouverture, tire peu à peu, à l'aide de la ficelle, jusqu'à ce que le filet tout entier se trouve sous la glace.

Comme les poissons ne nagent pas en général sur la surface de l'eau, on tend le filet à une profondeur de dix à quinze pieds. Pour y parvenir, les Indiens attachent à l'extrémité inférieure du filet, à une certaine distance l'une de l'autre, des pe-

tites pierres dont le poids fait descendre le filet, et à l'extrémité supérieure, en face de chacune de ces pierres, ils fixent des morceaux de bois sec léger qui doivent faire remonter le filet et par conséquent le tendre. Les deux ficelles sont fixées à des perches placées aux ouvertures des deux extrémités. Les mailles du filet sont telles qu'un poisson de moyenne grandeur puisse y entrer sa tête jusqu'aux branchies, sans pouvoir toutefois la retirer. Ils tendent leur filet vers le soir, et le retirent le lendemain matin; ils ne manquent jamais d'y trouver dix, vingt, et jusqu'à cinquante poissons.

Les Indiens de l'Ouest connaissent une certaine racine qu'ils broient après l'avoir fait sécher, et qu'ils font ensuite dissoudre dans l'eau. Ils répandent alors cette eau dans un endroit fort poissonneux d'un lac ou d'une rivière, et en peu d'instans, les poissons sont tellement étourdis qu'ils remontent comme morts à la surface de l'eau. Les Indiens les prennent alors avec leurs mains, et les jettent dans leurs canots jus-

qu'à ce qu'ils en aient assez ; ils laissent les autres dans leur étourdissement qui ne tarde pas à cesser.

Quelques petites tribus des Indiens de l'Ouest, qui demeurent sur les rivages de l'Océan pacifique, prennent des baleines, à l'aide de grands harpons, retenus par de longues cordes. A ces cordes, les Indiens attachent, de distance en distance, vingt à trente peaux de chiens de mer, gonflées comme des vessies, et destinées à empêcher la baleine blessée de fuir avec rapidité, et de plonger au fond de l'eau.

Un voyageur donne des détails sur l'impétuosité des Indiens des côtes occidentales dans la prise d'un grand poisson de proie. Ce poisson vit dans la mer et est très grand et très dangereux. Durant l'été, il se tient près des côtes, entre les rochers, derrière lesquels il épie sa proie. Quand un Indien est à la recherche d'un de ces poissons, il prend un morceau de drap rouge et nage sous l'eau, jusqu'à ce qu'il en aperçoive un. Il tient alors son drap

rouge devant le poisson qui ouvre sa large gueule pour saisir la proie qu'il croit voir. Mais en même temps l'Indien lui enfonce son bras dans la gueule, le saisit, et après un combat acharné, le traîne entre les rochers jusqu'au rivage.

Quelques Indiens se servent aussi à certaines époques de l'année de petits filets ronds qui ont environ cinq pieds de diamètre et trois pieds de profondeur. A l'aide de ces filets ils prennent souvent en certains lieux et à certaines époques plusieurs centaines de poissons de cinq à huit livres, dans l'espace de quelques heures.

rouge devant le poisson qui ouvre sa large  
gueule pour saisir la proie qu'il croit voir.  
Mais en même temps l'Indien lui enfonce  
son bras dans la gueule, le saisir et après  
un combat acharné, le ramène dans les  
rochers jusqu'au rivage.

**CHAPITRE VIII.**

**Mariage et éducation des enfans chez les Indiens  
de l'Amérique Septentrionale.**

Les usages des Indiens quant au ma-  
riage, diffèrent selon les diverses tribus. La  
plupart du temps, toute l'affaire est traitée  
par les parens des deux côtés, et souvent  
le jeune couple est uni, sans que l'un des  
deux époux éprouve le moindre pen-  
chant pour l'autre. Les Indiens les plus  
sages consultent cependant l'inclination  
de leurs enfans, avant de négocier leur  
union.

La mère du jeune homme fait ordinaire-  
ment les premières démarches. Elle se  
rend à la cabane où demeure la mère de  
là jeune fille qu'elle a choisie pour la fian-

cée de son fils, emporte avec elle un petit présent, ordinairement un gigot de chevreuil ou un morceau d'ours, qu'elle donne à la mère en ayant soin de faire remarquer expressément que c'est son fils qui a tué l'animal. La mère de la jeune fille comprend aussitôt ce que cela veut dire; et quand le jeune homme lui plaît elle prépare un mets des produits de ses champs (car comme nous l'avons déjà dit, la culture est abandonnée aux femmes et aux filles) et l'apporte à la mère du jeune homme, en lui faisant remarquer que c'est sa fille qui l'a récolté dans son champ. Tout cela veut dire que d'un côté le jeune homme est un bon chasseur et fournira toujours à sa femme les provisions suffisantes en gibier, que de l'autre côté la jeune fille entend l'agriculture, et ne laissera jamais manquer son mari de quelques produits de la terre.

Ainsi se passe tout le contrat de mariage, sans qu'une seule parole de mariage soit prononcée; car chez les Indiens où cet usage se pratique, le seul fait de l'accep-

tation et du retour d'un présent, emporte un consentement formel. Dans le cas d'un refus, la mère de la jeune fille accepte, il est vrai, le présent, mais elle n'en rend point, ce qui rompt toute négociation.

Lorsque le jeune homme n'a plus de mère, elle est remplacée par son père ou par un de ses parens les plus proches. On se fait alors mutuellement encore d'autres petits présens, et le mariage est conclu sans aucune espèce de cérémonie. Le fiancé emmène sa fiancée dans sa cabane ou va demeurer dans la sienne.

Dans quelques tribus il n'arrive jamais qu'un jeune homme choisisse ou demande par lui-même une jeune fille en mariage; il dépend entièrement pour cela de ses parens, de ses proches et de ceux de sa fiancée. Dans d'autres au contraire il arrive de temps en temps, toutefois par exception, que le jeune homme se cherche lui-même une femme. Dans ce cas, le jeune indien déclare, en termes laconiques, ses intentions à la jeune fille. Quand elle y donne son consentement, et qu'il

n'y a aucune opposition de la part des parens des deux côtés, elle se rend aussitôt dans sa cabane et devient sa femme, sans autre forme de procès. Mais si elle refuse, il arrivera bien rarement que l'Indien essaie une seconde démarche.

Dans quelques autres tribus, c'est l'usage que le jeune Indien, après s'être choisi une fiancée, aille dans sa tente et s'asseoie par terre, tout à côté d'elle. La jeune fille sait aussitôt ce que cela veut dire. Si elle accepte, elle reste tranquillement assise; le jeune homme sait que se demande est agréée, et le mariage est conclu. Mais si elle ne veut point épouser le jeune homme, elle se lève tranquillement, va s'asseoir à une autre place, ou sort de la cabane. Le jeune Indien comprend très bien ce langage et ne revient plus s'asseoir à ses côtés.

Tous les Indiens de l'Amérique septentrionale sont dans l'usage de se faire mutuellement des petits présens, après avoir conclu le mariage. En cas de rupture, les présens sont rendus, et quand on les a

déjà usés, il faut les remplacer par d'autres objets semblables.

Il est des tribus où les Indiens sont dans l'usage de demander l'agrément du chef de la tribu, sans le consentement duquel le mariage est nul.

Chez quelques peuplades du nord, le jeune Indien va toujours dans la maison de la fiancée et vit avec ses parens et ses proches qui continuent cependant à le traiter tout-à-fait en étranger, jusqu'à ce que leur fille mette son premier enfant au monde. Il est admis seulement alors dans la famille et reconnu comme un de ses membres.

Le mariage, chez les Indiens de l'Amérique septentrionale, n'est pas autre chose que l'union volontaire et temporaire de l'homme et de la femme. Dès que ce genre de vie déplaît à l'un d'eux, il s'en va, retourne chez ses parens ou chez ses proches et demeure avec eux, ou va de nouveau se marier ailleurs. On considère à la vérité comme une honte, dans certaines tribus, qu'un homme abandonne sa femme, ou

qu'une femme s'éloigne de son mari ; mais on n'accorde cependant ni à l'un ni à l'autre le droit de forcer son époux à revenir continuer la vie commune. Lorsqu'un Indien se marie, il ne s'engage jamais à rester toute sa vie auprès de sa femme, lors même qu'il prend l'engagement de la regarder toute sa vie comme telle.

Les Indiens de toutes les tribus, quelque différence que l'on trouve entre eux pour la langue et pour leurs autres usages, sont tous d'accord sur ce point, et tiennent fermement à cette coutume, quelques représentations que les blancs aient pu leur faire à cet égard.

Un Anglais qui a passé une grande partie de sa vie parmi les Indiens, leur fit un jour quelques observations sur la trop grande liberté qui régnait chez eux dans le mariage. Un vieil Indien lui répondit alors : Vous autres blancs, vous êtes dans l'habitude de fréquenter pendant une année ou même plusieurs, une jeune fille, avant de l'obtenir en mariage, et quand une fois vous l'avez, vous vous apercevez

seulement que c'est une femme méchante qui gronde et vous tourmente depuis le matin jusqu'au soir; vous n'êtes pas moins obligés de la garder toujours chez vous; vous avez des livres qui vous défendent de chasser de votre maison votre femme, quelque méchante qu'elle soit, et d'en chercher une meilleure. L'Indien est mieux avisé, mon camarade; quand il voit une jeune fille qui lui paraît bonne, il va lui demander, ou lui fait demander par d'autres si elle veut être sa femme. Accepte-t-elle, il la prend; refuse-t-elle, il va en chercher une autre et l'épouse. Il est sûr d'en avoir une bonne, car elle sait trop bien que si elle était méchante, son mari ne tarderait pas à la renvoyer. Elle aime à manger un bon morceau de gibier; elle sait que l'Indien est un bon chasseur qui lui en fournira toujours, et alors elle ne peut manquer de faire tout son possible pour vivre en bonne harmonie avec lui.

Ainsi raisonne le sauvage qui ne connaît ni la loi de Dieu, ni aucune loi humaine. Il arrive plus rarement que la femme

quitte le mari que celui-ci ne quitte sa femme ; car la femme indienne est très dépendante de son mari, surtout dans les tribus qui ne vivent que de la chasse ou de la pêche.

Quand ils ont déjà des enfans l'un de l'autre, ils se séparent plus rarement encore. Quand cela arrive cependant, le père garde avec lui autant d'enfans qu'il le veut et abandonne les autres à la mère. Souvent il ne lui en laisse aucun et la chasse seule loin d'eux.

Outre cette liberté illimitée accordée aux deux époux, de se séparer selon leur caprice, et de se remarier ailleurs, la polygamie est en usage dans toutes les tribus indiennes sans exception. Tout Indien peut épouser autant de femmes qu'il le veut. On en trouve peu cependant qui aient plusieurs femmes, parce qu'ils auraient trop de peine à en nourrir et à en habiller plusieurs.

D'après ce que nous avons déjà dit, on voit que ces passions romanesques qui viennent si souvent former ou briser les nœuds du mariage chez les peuples civilisés, sont

inconnues aux froids habitans de l'Amérique septentrionale. On ne cite qu'un exemple de ce genre qui mérite d'être rapporté parce qu'il est le seul.

Il y a bien des années, vivait sur les bords du grand lac Supérieur un célèbre chef indien, nommé Wawanosch, dont la réputation, comme guerrier et comme chasseur, s'étendait bien au loin parmi les tribus indiennes. La dignité souveraine s'était conservée de temps immémorial dans sa famille, et il était très fier de son origine. Il joignait aux avantages de sa naissance des avantages personnels qui lui donnaient la plus grande considération aux yeux des membres de sa tribu. Il était grand de taille, et son port majestueux commandait le respect. Rien n'égalait sa force et son courage. Son arc puissant était redouté et reconnu partout; Wawanosch seul pouvait le bander. Il était en outre très réfléchi, prudent et sage, et toutes les tribus voisines admiraient sa sagesse, autant qu'elles redoutaient sa valeur. Cet homme remarquable avait une fille unique

qui par les belles vertus de son sexe, était presque aussi renommée que son père. Quand elle eut atteint l'âge de dix-huit ans, un grand nombre de jeunes gens les plus distingués de la tribu se présentèrent pour demander sa main, et furent repoussés par le chef orgueilleux qui les croyait tous au dessous d'un tel honneur. Un nouveau prétendant, l'un des plus beaux et des plus nobles jeunes gens, vint encore demander au père la main de cette fille si brigüée. Il craignait à la vérité d'être aussi repoussé comme les autres; mais comme il avait eu soin d'avance de s'assurer de la sympathie de la fille, il espérait par son intercession obtenir le consentement du père. Il alla donc trouver le vieux chef et le supplia de lui donner sa fille en mariage.

« Ecoute, jeune homme, lui dit Wawanosch, ce que je vais te dire. Tu demandes ma fille; elle est le bijou le plus précieux que je possède sur la terre. Beaucoup de prétendants sont déjà venus m'adresser la même demande : il en est parmi eux qui auraient plus de droit que toi à prétendre à l'hon-

neur de devenir mon gendre, et cependant aucun d'eux ne l'est devenu. As-tu bien pensé, jeune homme, qui tu voulais avoir pour beau-père ? As-tu bien réfléchi aux grandes actions qui m'ont élevé où j'en suis, et qui ont rendu mon nom terrible à tous les ennemis de ma nation ? Quel est le chef des tribus voisines qui ne soit fier d'être l'ami de Wawanosch ? Quel chasseur est en état de courber l'arc de Wawanosch ? Quel guerrier ne brûle point d'atteindre à la gloire de Wawanosch ? Et quels sont tes titres à toi, jeune homme, pour prétendre à l'honneur de devenir mon gendre ? T'es-tu jamais distingué par quelque action d'éclat contre les ennemis de ta tribu ? As-tu jamais rapporté dans ta maison quelque signe de victoire ? As-tu jamais donné dans les supplices, dans la faim, dans les fatigues, quelque preuve de constance héroïque ? Ton nom a-t-il déjà franchi les limites du hameau qui t'a vu naître ? Va donc, jeune homme, fais-toi un nom, et viens demander l'alliance de Wawanosch. »

Le jeune Indien savait maintenant à quelles conditions il pourrait obtenir l'aimable fille du célèbre Wawanosch. Il résolut donc de tenter une action d'éclat qui lui assurât le nom d'un héros, ou qui lui coûtât la vie. Il rassembla ses jeunes amis et ses compagnons, leur fit part du désir qu'il avait de se distinguer par une entreprise guerrière contre les ennemis de sa tribu, et leur parla avec une telle chaleur qu'il les enflamma de la même ardeur. Huit jours après, il se voyait à la tête d'une bande nombreuse de jeunes Indiens qui brûlaient de se mesurer avec l'ennemi, et de faire parler de leurs hauts faits. Ils se pourvurent d'armes et de provisions, se peignirent de la manière du monde la plus horrible, et se rendirent au lieu désigné pour la danse guerrière : c'était une belle place verte; elle aboutissait d'un côté au rivage du lac Supérieur, que recouvrait le sable blanc le plus fin, et de l'autre à une forêt épaisse de chênes et de sapins. Au milieu de la place, s'élevait un vieux sapin autour duquel les Indiens étaient dans

l'habitude de se réunir pour leur danse guerrière. Ce fut autour de ce sapin que le jeune chef réunit ses guerriers. Un vieil Indien battait la mesure sur le tambour.

Après la danse qui dura deux jours, ils se mirent en marche vers les possessions d'une tribu voisine, leur ennemie. Le jeune chef dit encore un tendre adieu à la fille de Wawanosch, et ils se jurèrent une fidélité réciproque. Alors il vola au combat. Ils atteignirent bientôt la terre de leurs ennemis, et attaquèrent une de leurs bandes. Le combat fut sanglant, l'intrépide chef se faisait remarquer par sa valeur héroïque, et déjà l'ennemi commençait à plier, lorsqu'une flèche vint frapper mortellement le pauvre jeune homme. Ses compagnons redoublèrent d'efforts et mirent l'ennemi entièrement en fuite.

Quand la fille de Wawanosch apprit la mort du noble jeune homme, elle resta immobile et ne proféra pas une seule parole, car les Indiens se répandent rarement en vaines plaintes. Des soupirs étouffés et quelques larmes furent les seules marques

de sa douleur. Elle mangeait rarement et très peu, et ne proférait plus une parole. Son père lui reprochait souvent sa conduite et cherchait à la distraire, mais c'était en vain. Elle ne pouvoit plus rester dans sa cabane, et passait la plus grande partie du jour dans les bois. Elle maigrit à un tel point qu'elle ne sembloit plus qu'un squelette. Bientôt après mourut cette jeune Indienne si extraordinaire dans son espèce. Son père se repentit, mais trop tard, de la conduite que son orgueil lui avait fait tenir à l'égard du noble jeune homme.

Il n'y a que peu de choses à dire sur l'éducation des Indiens; ils aiment leurs enfans incomparablement plus que ceux-ci n'aiment leurs parens. Mais cet amour n'est que naturel; la raison n'y est pour rien, et les enfans sont abandonnés à tous les caprices de leur propre volonté. Ceux-ci ne tardent pas à s'en apercevoir, et s'emparent bientôt de toute l'autorité, tellement que dans la plupart des familles indiennes, ce sont les enfans qui commandent, et les parens qui obéissent. Les châtimens corpo-

rels sont employés bien rarement. La plupart des Indiens regardent comme une honte de châtier leurs enfans. J'ai vu souvent des femmes indiennes jeter à la tête de leurs enfans une écuelle d'eau froide, et j'appris que c'était une manière employée par les mères pour corriger leurs enfans, et que ceux-ci redoutent plus ce châtiment que les coups.

Quelquefois elles punissent aussi leurs enfans, en les privant de nourriture. Ce n'est pas seulement un simple moyen de correction employé pour faire rentrer dans leur devoir des enfans rebelles, c'est aussi pour les endurcir et les habituer de bonne heure à supporter avec constance la faim, à laquelle leur paresse et leur imprévoyance les exposent si souvent. Les Indiens donnent un nom à leurs enfans peu de temps après leur naissance. C'est ordinairement le nom d'un animal sauvage, d'un oiseau, d'un poisson etc. Mais il en est peu parmi eux qui gardent leur premier nom jusqu'à la fin de leur vie. Souvent ils le changent eux-mêmes quand ils sont par-

venus à un âge mûr; souvent aussi ils en reçoivent un autre de leur compagnons, à l'occasion d'une action d'éclat ou d'une circonstance importante dans laquelle ils se sont trouvés.

Les Indiens ne se donnent pas la peine d'enseigner quoi que ce soit à leurs enfans, qui n'ont d'autres maîtres que leurs yeux et leurs oreilles. Quand les chasseurs et les guerriers font le récit de leurs aventures, les jeunes Indiens écoutent avec beaucoup d'attention, et sont initiés ainsi à la connaissance des occupations qui deviendront un jour les leurs. Quand le père fait un canot d'écorce de bouleau, des raquettes ou toute autre chose, ses enfans le regardent faire, et cherchent ensuite à l'imiter; il en est de même des petites filles, quand elles voient leur mère occupée des travaux de son sexe.

CHAPITRE IX.

Religion des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Tous les voyageurs ont remarqué cette haute vérité, qu'il n'existe aucun peuple sur la terre sans aucune espèce de religion.

Les Indiens de toutes les tribus de l'Amérique septentrionale ont aussi leur religion qui n'est cependant pas la même dans quelques unes d'entre elles. Ils croient tous à l'existence d'un Être Suprême qu'ils nomment le grand esprit ou le seigneur de la vie; mais les autres points de leur croyance et leurs usages et cérémonies religieuses diffèrent beaucoup.

Leurs traditions sur la création de la terre, sur le déluge et sur quelques autres

événemens de l'Ancien Testament varient autant que différait l'imagination de leurs ancêtres qui leur ont transmis ces traditions.

Les Indiens de la tribu de Delaware (tribu fort peu importante aujourd'hui) croient qu'ils vivaient autrefois dans la terre, dont un heureux hasard les avait fait seulement sortir plus tard. Un Indien de leur tribu découvrit un jour une ouverture dans la partie supérieure de la terre. Il grimpa vers cette ouverture, et y grimpa si long-temps qu'il finit par arriver à la surface de la terre. Il fut frappé d'étonnement en voyant ce beau pays qu'il venait de découvrir, et s'étonna bien plus encore en voyant les animaux de toute espèce qui vivaient sur la terre. Il s'avança pour explorer un peu ce beau pays, et fut assez heureux pour trouver un chevreuil, qu'un loup venait de prendre et qui était près de périr. Il accourut, tua le chevreuil et l'emporta avec lui au sein de la terre. Ses voisins se rassemblèrent autour de lui, et il leur fit part des mer-

veilles qu'il avait vues. Ce récit, mais bien plus encore la chair du chevreuil qu'ils avaient trouvée excellente, les détermina à quitter leurs sombres demeures pour grimper jusqu'à la surface de la terre, et aller chasser les animaux qui vivent sur la terre.

Les Indiens d'une autre tribu du pays de Missouri, croient également tirer leur origine du sein de la terre, mais ils ne racontent pas de la même manière le mode de leur délivrance de cette sombre demeure. Ils croient qu'une vigne plantée par leurs ancêtres s'éleva à une hauteur si prodigieuse qu'elle atteignit une grande ouverture qui se trouvait au sommet de leurs demeures souterraines, et que personne n'avait encore pu atteindre. Ce pied de vigne était en même temps très fort, et un jour un jeune homme eut le courage de grimper par là jusqu'à l'ouverture. Il parvint même à s'élever jusqu'au dessus et descendit sur la surface de la terre. Il admira la beauté de la nature et l'éclat du soleil, mais surtout les trou-

peaux de buffles qu'il apercevait autour de lui dans la plaine. Il parvint à tuer un de ces buffles, dont il emporta un morceau avec lui. Il se hâta alors de revenir dans sa demeure et fit à sa tribu un tableau brillant de la beauté et de la fertilité de la terre et de la belle chasse qu'on y rencontrait. Toute la tribu résolut aussitôt de s'échapper de sa sombre demeure, et le projet fut mis en exécution. Malheureusement il se rencontra dans le nombre une femme très forte qui voulut aussi arriver dans la terre promise; elle saisit le pied de vigne et se mit à grimper; mais son poids extraordinaire brisa le cep qui fut renversé. Les Indiens qui n'étaient pas encore sortis, se virent donc privés de leur unique moyen de salut et furent obligés de rester dans la terre où ils vivent encore aujourd'hui.

La tradition du déluge s'est conservée généralement parmi les Indiens, mais si défigurée et sous tant de formes qu'on a de la peine à la reconnaître.

Quelques tribus croient qu'après trois

génération de la première famille, une inondation universelle engloutit la terre et détruit toute la race humaine; et qu'alors, lorsque les eaux se furent retirés, quelques animaux (sans doute de ceux qui vivent dans l'eau), furent changés en hommes, pour que la terre fût de nouveau peuplée.

D'autres tribus racontent qu'un Indien distingué fut prévenu en songe par le grand Esprit qu'une grande inondation désolerait la terre. Cet homme plein de sagesse et prévoyance construisit aussitôt un radeau avec des troncs d'arbres, et lorsque l'inondation devint générale, prit avec lui sur le radeau des animaux de toute espèce. Il passa plusieurs mois sur le radeau, jusqu'à ce qu'il commença à perdre courage et que les animaux qu'il avait pris avec lui, animaux qui avaient le don de la parole, se mirent à murmurer tout haut contre lui. Ce grand Esprit créa enfin une nouvelle terre à laquelle l'homme vint aborder avec ces animaux. Ceux-ci persévérèrent dans leur mécontentement à l'é-

gard de l'homme, et étaient déjà sur le point d'exciter une révolte contre lui, sous la conduite de l'ours, lorsqu'ils perdirent tout à coup le don de la parole, et tombèrent dans l'état où ils sont encore aujourd'hui.

Tous les Indiens de l'Amérique septentrionale, à l'exception de quelques individus, croient à l'immortalité de l'âme; mais ils diffèrent bien entre eux, quant au sort qu'ils assignent à l'âme, après la mort de l'homme. Il en est qui croient qu'après la mort de l'homme son âme reste encore long-temps sur la terre, dans la société de ses proches parens qu'elle voit et entend tout, quoique personne ne puisse l'apercevoir, et qu'en cas de danger elle vient au secours de ses proches. Mais tôt ou tard elle est obligée de commencer un long voyage vers le pays des esprits, du côté du soleil couchant. Ce voyage est très pénible et dure plusieurs mois. L'âme est obligée de passer plus d'une fois des fleuves très rapides sur une seule poutre, et se trouve attaquée souvent par des chiens sauvages et d'autres

animaux féroces (1). Comme les Indiens s'imaginent que l'âme, durant ce voyage, éprouve encore tous les besoins de l'homme sur la terre, ils ont soin de pourvoir leurs proches de tout ce qu'ils emportent eux-mêmes dans leurs voyages; aussi mettent-ils dans le tombeau, des provisions de bouche, des armes, un fusil, une pipe et du tabac. Cet usage est général parmi les peuples de l'Amérique du Nord. Quelques Indiens ont l'habitude d'y ajouter une bouteille d'eau-de-vie.

Tous les Indiens, à quelques exceptions individuelles près, croient aussi aux récompenses et aux châtimens de l'autre monde. Mais les opinions diffèrent, tant sur la qualité que sur le mode de ces récompenses et de ces châtimens. Quand un Indien est un habile chasseur et un guerrier intrépide, il est, dans leur opinion, digne des récompenses éternelles. La compassion pour les malheureux, l'hospitalité, comme aussi la constance dans les souff-

(1) Les Indiens croient à une espèce de personification de l'âme dans l'autre monde.

frances assurent également des droits à une récompense. Les Indiens croient aussi que les animaux mêmes revivront pour servir au plaisir de la chasse ; car, tel est le tableau que les Indiens se figurent en général, du bonheur de l'autre monde : on y vivra dans un pays où règne le climat le plus doux. La terre y est toujours couverte d'une verdure éternelle, de fleurs qui ne se flétrissent jamais et des parfums les plus odoriférans ; de superbes forêts remplies de gibier de toute espèce, et des lacs aux ondes limpides, où se nourrissent les meilleurs poissons, coupent tour à tour les vertes plaines de ce pays fortuné. Les élus indiens y pêchent et y chassent éternellement, et tout cela, non avec peine et fatigue comme sur cette terre, mais avec un plaisir toujours renaissant.

Avant d'arriver dans ce pays, l'âme est obligée de passer sur une faible poutre, au dessus d'un précipice incommensurable. Les bons font ce trajet sans peine et sans chanceler, et entrent alors dans la demeure du bonheur. Mais les méchants,

tels que les meurtriers, les voleurs, les lâches, etc., portent avec eux le poids de leurs iniquités : ce poids pèse sur eux et les fait chanceler à un tel point qu'ils finissent par perdre l'équilibre et par tomber dans l'horrible précipice où ils restent engloutis à jamais. C'est là l'idée qu'ils se font de l'enfer. Mais quant aux tourmens que les méchans endurent dans ce précipice, les Indiens n'ont point d'idée arrêtée. Ils disent seulement en général que les méchans y souffrent éternellement.

D'autres croient au contraire que la poutre sur laquelle les âmes doivent passer s'élève au-dessus de l'eau profonde de la mort. Les bons traversent heureusement et arrivent dans le pays de la félicité, où ils éprouvent éternellement des jouissances de toute espèce; les méchans, au contraire, tombent dans l'eau, où ils s'enfoncent jusqu'au cou et où ils restent éternellement dans cette position. Ils voient le pays de la félicité, sont témoins de toutes leurs délices et de toutes leurs jouissances, mais ils ne peuvent parvenir à

sortir de l'eau pour partager leurs plaisirs.

Quelques uns croient encore que l'âme doit traverser sur un tronc creusé, un torrent impétueux. Les bons qu'aucun poids ne retient, s'élancent facilement et rapidement vers l'autre rive et entrent dans le pays de la félicité. Les méchants, au contraire, qu'accable le poids de leurs iniquités, ressemblent à de faibles vieillards; ils s'élèvent péniblement hors du creux de leur arbre qui leur échappe et les laisse tomber dans l'eau; ils sont changés alors pour toujours en crapauds affreux.

Les peuplades du nord qui souffrent extrêmement du froid croient que le pays de la félicité joint aux avantages déjà mentionnés plus haut, l'agrément d'un été éternel, et que le pays des méchants, au contraire, est extraordinairement froid, aride et couvert de neige. Dans ce pays, les méchants ne parviennent qu'au moyen des fatigues les plus pénibles à tuer le gibier nécessaire pour soutenir misérablement leur vie.

Les Indiens de l'Amérique septentrio-

nale ne croient pas seulement à l'existence d'un grand esprit qu'ils appellent aussi le bon Esprit et qu'ils s'imaginent vivre dans l'air ; ils croient encore à un esprit méchant qui demeure dans l'intérieur de la terre et jouit d'une grande puissance. Leurs sacrifices sont offerts, tantôt à l'un tantôt à l'autre. Ils croient aussi à l'existence d'esprits d'un ordre inférieur, chargés de protéger certaines personnes ou certains lieux. Ils offrent du tabac à ces esprits tutélaires, quand ils arrivent dans les lieux qu'ils supposent être sous leur protection.

J'ai eu occasion de voir une foule de ces endroits honorés ainsi, dans mes voyages sur le lac supérieur. Ainsi l'on rencontre, sur le rivage de ce lac, des murailles majestueuses et des masses énormes de rochers qui, de loin, présentent les formes les plus variées et l'aspect le plus imposant. Ces masses prodigieuses de rochers sont l'objet d'un culte spécial. Quand un Indien vient à en approcher, il allume sa pipe, jette un morceau de

tabac dans l'eau, et continue sa route dans un silence solennel. Il arrive souvent aussi que l'Indien aborde, et, prenant un long détour, parvient à grimper jusques sur le sommet des rochers, où il dépose, comme offrande, un morceau de tabac; plein de confiance alors dans la protection de l'esprit tutélaire de cette contrée, il remonte dans son bateau, quelque orage qui le menace, et continue tranquillement sa route.

Les Indiens d'une tribu, qui vit au delà du Mississipi, font encore aujourd'hui, une fois tous les ans, certaines horribles cérémonies qui ressemblent aux usages religieux de quelques peuples des Indes orientales. Un voyageur anglais qui a passé chez les Indiens l'été de 1832, raconte ce qui suit :

Au milieu du village qu'il habitait, se trouve une place ronde de cent cinquante pieds de diamètre environ; à l'extrémité s'élève une grande cabane pour les sacrifices, ayant soixante-et-dix à quatre-vingts pieds de diamètre. Le matin du jour qui

précède les cérémonies, paraît dans le lointain, un Indien qui représente le premier homme. Cet Indien est peint en rouge; ses vêtemens consistent en quatre peaux blanches de loups. Les plumes de deux corbeaux forment sa coiffure, et il tient dans sa main droite une pipe d'une grandeur extraordinaire; il s'approche lentement du village dans lequel il finit par entrer après une foule de cérémonies. Il marche ensuite de cabane en cabane, où il demande partout un couteau ou un autre instrument tranchant, en remarquant que ces instrumens doivent servir à former le grand radeau (l'arche). A la fin de la cérémonie, ces couteaux sont jetés comme offrande dans l'eau.

Le lendemain matin, ils se rendent dans la cabane des sacrifices dont l'enceinte circulaire est ornée de crânes d'hommes et de buffles. Une foule de jeunes Indiens le suivent pour s'y faire torturer. Ils sont presque entièrement nus et peints d'une manière horrible. Ils se couchent sur les côtés de la cabane et attendent le maître

des cérémonies qui ne tarde pas à paraître. Son corps est peint en jaune; il porte une ceinture jaune et une coiffure blanche. Le *premier homme* lui offre alors sa grande pipe, et s'en va pour ne reparaître qu'à la première fête annuelle.

Le maître des cérémonies reste dans la cabane quatre jours et quatre nuits sans boire ni manger, et durant tout ce temps fait entendre les cris et les gémissemens les plus affreux. Les jeunes Indiens qui se trouvent avec lui dans la cabane restent aussi quatre jours et autant de nuits sans aucune nourriture et sans aucune boisson.

Durant les trois premiers jours, les Indiens qui se trouvent en dehors de la cabane, mais non ceux qui y sont renfermés, exécutent différentes danses. Ces danseurs portent un costume étrange, et sont peints d'une manière horrible. Le soir du troisième jour, paraît de nouveau dans le lointain un homme qui court çà et là en s'approchant toujours du village. Dès que les Indiens l'aperçoivent, ils paraissent frappés d'une grande crainte et plongés

dans une profonde stupeur. Il entre enfin dans le village, et court avec fureur d'une cabane à l'autre. Il est entièrement nu et peint en noir; sa main droite est armée d'un bâton blanc. Cet homme représente l'esprit méchant. Le maître des cérémonies s'avance alors vers lui avec sa grande pipe dont celui-ci a une telle crainte qu'il fuit rapidement dès qu'il la voit tournée vers lui. Les habitans du village se réfugient auprès du maître des cérémonies qui, avec sa pipe, les défend contre les attaques de l'esprit méchant. On finit par arracher des mains de cet esprit son bâton blanc, et il prend aussitôt la fuite.

Le quatrième jour commencent les pénitences qui font frissonner d'horreur. Un des jeunes Indiens, épuisé par la faim et par la soif, s'avance au milieu de la cabane, se met à genou, courbe sa tête et attend ses bourreaux. Ceux-ci viennent, et avec leurs ongles lui arrachent la peau, au haut du dos, sur les deux épaules, à une distance d'environ un pouce et demi, et lui enfoncent sous la peau un fer émoussé

d'une ouverture à l'autre. Au moyen de ce fer on fait entrer un bâton de bois, de l'épaisseur d'un pouce, de manière à ce que les extrémités du bâton paraissent de chaque côté. Une corde est attachée à chacune de ces extrémités, et le malheureux patient est élevé en l'air par les cordes attachées au bois qui traverse ses épaules.

Ce n'est pas tout encore ; on lui enfonce encore de la même manière, sous la peau, des morceaux de bois tant au dessus qu'au dessous du coude, comme aussi dans ses jambes au dessus et au dessous du genou. Et à ces bâtons on attache ses flèches, son arc, son bouclier, sa lance, et même des cornes et des crânes de buffles. Alors on élève encore les cordes jusqu'à ce que ce malheureux Indien se trouve élevé à une hauteur de six à sept pieds au dessus de terre. Il reste ainsi long-temps suspendu, baigné dans son sang, et supplie d'un ton lamentable le grand esprit de lui accorder une longue vie et une chasse constamment bonne. Tous les autres jeunes Indiens qui sont entrés dans la cabane du sacrifice se

font torturer de la même manière, et chacun d'eux reste dans cet horrible état, jusqu'à ce qu'on commence à craindre pour ses jours. On le détache alors, et ordinairement il tombe sans connaissance par terre. On les descend ainsi l'un après l'autre; mais ils ne sont pas encore à la fin de leur supplice. Dès qu'ils reprennent quelque force, on les conduit de la cabane du sacrifice sur la place ronde, où ils traînent après eux tout ce qu'on avait suspendu au bâton. Sur cette place se trouvent plus de cent jeunes gens qui se tiennent par la main, et courent en rond de toutes leurs jambes. Hors de ce cercle se trouvent les victimes sanglantes de la superstition. Les bâtons sont toujours encore dans leurs épaules, dans leurs bras et dans leurs jambes, avec tout ce qui s'y trouve suspendu. Chacun d'eux a à côté de lui deux forts Indiens qui l'entraînent après eux, en le tenant par la ceinture de cuir qu'il porte autour des reins, et qui courent avec lui en rond, jusqu'à ce que la douleur et la perte de son sang l'affaiblissent à un tel

point qu'il tombe sans connaissance. Ses deux compagnons n'en continuent pas moins leur course, et le traînent par terre, jusqu'à ce qu'il ne donne plus aucun signe de vie. Ils le détachent alors et le laissent couché. Quand il vit encore et qu'il revient à lui, il se traîne lui-même sans secours vers sa cabane.

Un Indien, qui a passé sans périr par ces horribles cérémonies, ou plutôt par ces atrocités, est toujours considéré comme un des premiers de la tribu.

Quelques tribus indiennes du nord, et même les Olchipwés, offraient, même dans les derniers temps, des sacrifices humains. Un vieux Canadien qui vit déjà depuis cinquante ans dans cette contrée, m'a raconté souvent avoir connu l'Indienne dont le fils devint la dernière victime de cette espèce. Les Indiens s'étaient rassemblés dans la forêt, et avaient tenu conseil pour trouver une victime. Ils prirent enfin le parti d'immoler l'époux de l'Indienne en question. Ils firent chercher d'abord sa femme, et lui déclarèrent qu'ils avaient choisi son

mari pour l'offrir en sacrifice. La femme n'osa point faire d'opposition, car elle craignait la vengeance des Indiens, mais elle les supplia d'immoler plutôt son fils que son mari, dont la vie était indispensable à sa subsistance. Les Indiens y consentirent et firent chercher le jeune homme. Celui ci vint sans savoir pourquoi on le demandait. Quand il se présenta, on lui fit connaître son sort, et on l'engagea à s'y soumettre avec courage; puis il fut immolé et offert en sacrifice. Après les chants et les autres cérémonies d'usage, on fit le repas du sacrifice et la victime fut consommée.

Les Indiens paraissent aujourd'hui bien loin de ce degré de barbarie, depuis les rapports continuels qu'ils ont avec les blancs. Les coutumes religieuses des Otchipwés et celles de la plupart des tribus du nord consistent maintenant en certains chants et en certaines danses qui se répètent de temps en temps. Tous ceux qui veulent y prendre part se rassemblent le soir dans une cabane autour d'un feu et

chantent l'un après l'autre à pleine gorge. Après le chant ils parlent long-temps d'un ton monotone, si rapidement qu'ils serait impossible de les comprendre si l'on ne savait d'avance ce qu'ils veulent dire. Durant le chant, ils frappent sans cesse sur un grand tambour que dans le calme de la nuit l'on peut entendre à une distance de deux à trois milles. Ils font ainsi retentir leurs chants et leurs cris jusqu'à minuit; ils les renouvellent trois soirées l'une après l'autre, et le quatrième jour ils se réunissent pour la danse. Ils construisent à cet effet une cabane étroite et très longue faite avec des branches d'arbres ou des écorces de bouleaux. Ils sautent comme des furieux durant le jour entier dans toute la longueur de cette cabane. Quand les premiers sont fatigués, d'autres prennent leur place. Ils sont accompagnés par le son de plusieurs tambours, et ceux qui ne dansent point sont assis sur les côtés de la cabane, où ils chantent et crient à un tel point que leurs voix pénètrent presque aussi loin que le son de leurs tambours.

Après la danse, commence le festin du sacrifice ; et quand ils n'ont pas d'autre ressource, ce qui leur arrive souvent, ils tuent pour ce repas quelques uns de leurs chiens.

Quelques tribus ont encore une espèce d'autre danse religieuse. Ils se réunissent le soir dans une grande cabane, construite exprès. Une femme et une jeune fille ouvrent la danse. Vient ensuite un homme d'un âge moyen, portant un bonnet et un manteau en peau de bêtes ; cet homme fait des sauts prodigieux en parcourant de haut en bas la cabane et en poussant des cris. Ensuite se présente à la cabane, un jeune homme qui se précipite sur le premier, et lutte avec lui, comme s'il voulait le terrasser. L'homme plus âgé saisit alors un claquet avec lequel il fait un bruit épouvantable ; le jeune homme suit son exemple et tous deux se mettent à courir dans la cabane, en criant de toutes leurs forces. Après avoir fait long-temps ce manège il se reposent, et un autre se lève et commence un discours en adressant la parole

à l'esprit méchant qu'il cherche à apaiser et qu'il supplie d'avoir pitié d'eux, en évitant de leur nuire. L'Indien qui tient ce discours parle si haut et s'agite tellement que la sueur découle souvent par torrent sur son visage. Il fait ensuite avec un de ses compagnons le tour de la cabane, tandis que les tambours battent avec force. Les autres Indiens restent assis sur les côtés de la cabane et fument continuellement.

Ces folies durent toute la nuit. Le lendemain matin toute la société est invitée au festin du sacrifice, et se repaît de chiens bouillis. On apporte ensuite aux autres le bouillon dans des petites coquilles d'écorce de bouleau.

Les Indiens de l'Amérique Septentrionale ont aussi des idoles de toute espèce, grandes et petites; les grandes sont placées dans leurs villages, ou devant les cabanes particulières, et consistent en un grand poteau surmonté par une forme de visage humain. A ces poteaux ils attachent des lambeaux, des rubans et des

plumes de couleurs. Ils ont leurs petites idoles dans leurs cabanes, ou les portent souvent avec eux. Ce sont de petites statues de trois à quatre pouces qui représentent d'une manière informe un être humain. Ils n'ont cependant point de temples d'idoles, et n'offrent aucun sacrifice à leurs idoles qu'ils ne regardent que comme la figure de leurs esprits protecteurs.

- Les Indiens sacrifient plus souvent à l'esprit méchant qu'au bon, car ils croient que le méchant esprit, indépendant du bon esprit peut leur nuire; ils cherchent par conséquent à l'apaiser par de nombreux sacrifices et à se concilier sa faveur.

- Les Indiens professent encore un culte particulier pour certains animaux et même pour certains serpens. Ils ne tuent jamais ces animaux. Ils honorent par exemple le serpent à sonnettes, lui adressent souvent la parole et l'appellent leur grand-père. Un voyageur rapporte le trait suivant des Indiens qui vivent dans la partie méridionale du pays de Michighan. Un jour, dit-il, que j'allais avec un Indien

dans la forêt, j'aperçus tout-à-coup sur mon chemin un serpent à sonnettes. Je me mettais en devoir de le tuer lorsque l'Indien m'en empêcha en me disant que le serpent à sonnettes était le grand-père de tous les Indiens, et qu'il les préservait contre leur malheur, en les avertissant toujours par le bruit qu'il fait, de regarder autour d'eux et de se tenir sur leurs gardes. Si nous tuions un de ces serpens, me dit-il, les autres ne manqueraient pas de l'apprendre bientôt, se leveraient contre nous et nous anéantiraient. Je lui dis à cela que les blancs tuaient tous les serpens à sonnettes qu'ils rencontraient, il me demanda alors si les blancs avaient jamais été mordus par ces serpens, ce à quoi je lui répondis affirmativement. Rien d'étonnant, en cela, répondit le sauvage; vous leur avez déclaré la guerre, et ils sont devenus vos ennemis à toujours. Ne faites pas la même chose ici dans notre pays; nous sommes bons amis avec eux, et nous ne nous faisons jamais de mal les uns aux autres.

La même superstition se retrouve chez les Indiens du nord. Un blanc qui voyageait avec ces Indiens, voulut un jour décharger son fusil sur un serpent à sonnettes qu'il rencontra sur son chemin; mais les Indiens le supplièrent avec instance de n'en rien faire, et pour ne pas les désobliger il laissa vivre le serpent. Les Indiens firent alors, toutefois à une certaine distance, un cercle autour du serpent; ils lui adressèrent la parole, l'un après l'autre, en lui donnant toujours le titre de grand-père. Ils allumèrent en même temps leurs pipes, et en dirigèrent la fumée vers le serpent. Ces cérémonies durèrent environ une demie-heure et se seraient prolongées plus long-temps encore, si le serpent, ennuyé de ces honneurs, ne s'était éloigné. Les Indiens le suivirent avec respect et le conjurèrent de continuer à les protéger, eux et leurs familles restées dans leurs maisons. L'un de ces Indiens le pria, entre autres, de ne pas se formaliser du peu de respect que l'étranger avait montré pour lui, et d'oublier que cet insensé l'aurait tué, si

les Indiens n'avaient intercédé pour sa vie.

Les songes sont aussi l'objet de la superstition de tous les Indiens de l'Amérique Septentrionale. Ils se livrent avec passion à l'explication des songes, et souvent toute leur vie et leurs actions sont réglées d'après ces songes. Quand ils sont restés quelque temps sans rêve important, ils jeûnent pendant plusieurs jours pour en obtenir un nouveau.

Outre cette espèce de jeûne, les Indiens ont encore ce qu'ils appellent le jeûne de la destinée, par lequel ils obtiennent des songes qui leur font connaître, à ce qu'ils croient, leur avenir. Ce jeûne est très dur. Dès qu'un petit garçon indien ou une petite fille a atteint sa dixième ou sa douzième année, ses parens ou ses autres proches l'avertissent de se soumettre à ce jeûne. Cet usage est cependant moins général pour les filles que pour les garçons. Le jeune indien se dirige alors vers la forêt et se construit avec des branches une petite cabane dans laquelle il reste sans

boire ni manger, aussi long-temps qu'il peut le supporter. Il en est qui jeûnent ainsi pendant six ou sept jours sans la moindre nourriture. Ce jeûne est fait dans le but d'obtenir des songes singuliers et importans. On peut bien se figurer que par un moyen si violent, les Indiens ne peuvent manquer d'avoir des songes extraordinaire. D'après ces songes, les jeunes Indiens bâtissent dans leur imagination, ou à l'aide de leurs proches une certaine destinée qui doit être celle de leur vie, et croient fermement que ce qu'ils ont rêvé, leur arrivera ponctuellement.

On cite par exemple une jeune fille Indienne qui entreprit à l'âge de douze ans ce jeûne de destinée, et le prolongea dix jours entiers. Durant ce temps elle rêva qu'un homme se présentait devant elle et lui remettait deux béquilles en lui disant : Je te donne ces deux béquilles afin que tu puisses marcher, et je rendrai tes cheveux blancs comme la neige. Elle expliqua son rêve d'une manière favorable et eut en lui une telle confiance, que lorsqu'elle se trou-

va dans le danger le plus imminent, elle resta toujours à l'abri de toute crainte, persuadée qu'elle était, qu'elle parviendrait à un âge avancé puisqu'elle devait marcher avec des béquilles, et que ses cheveux devaient blanchir.

Un Indien Oschipwé demeurant à *Fond du Lac*, rêva dans son jeûne de destinée qu'il lui arriverait de tuer cinq personnes dans le cours de sa vie. Il crut si fermement à la nécessité de l'accomplissement de son rêve que quand il fut devenu homme, il chercha l'occasion de ne pas manquer à sa destinée. Il avait déjà, à diverses époques, tué trois indiens, et cherchait encore une autre occasion qu'il ne tarda pas à trouver. Un marchand de peaux l'offensa; le malheureux sauvage prit aussitôt un grand couteau et tua, de sang froid, le Canadien. Les autres Canadiens s'étant emparés du meurtrier, l'interrogèrent. Celui-ci avoua aussi ses meurtres précédens, et leur fit part de son rêve, en ajoutant qu'il devait nécessairement en agir ainsi parce que s'était sa destinée, et que pour

la remplir entièrement, il avait encore un meurtre à accomplir. Quand les Canadiens entendirent les paroles de ce sauvage; ils le mirent à mort pour le punir de ses forfaits, et lui éviter au moins le dernier meurtre auquel il se croyait obligé.

## CHAPITRE X.

### De la Religion. (Suite)

Les Indiens sont, comme tous les peuples sauvages, pleins de superstition. Cette disposition naturelle est exploitée habilement par quelques uns d'entre eux qui trouvent le moyen d'en profiter pour vivre agréablement.

On rencontre dans toutes les tribus indiennes quantité de jongleurs et de charlatans qui se font passer pour des gens illuminés ou donnés au diable, et emploient toute espèce de prestiges pour persuader aux autres Indiens qu'ils possèdent une science et une vertu surnaturelles, et qu'ils exercent une certaine puissance sur les esprits méchants.

Ces charlatans vivent très confortablement, car ils ont soin de faire payer bien cher leurs jongleries à leurs compatriotes simples et superstitieux. Ainsi par exemple, lorsque durant l'été, la pluie cesse, pendant quelque temps, de tomber, les Indiens qui se livrent à la culture de la terre, vont trouver un de leurs magiciens, en le priant de leur obtenir de la pluie. Il se montre aussitôt disposé à exaucer leur prière, à la condition expresse qu'ils le paieront d'avance. Les femmes (car comme nous l'avons dit, ce sont elles qui forment la classe des cultivateurs), font aussitôt une quête dans tout le village. Cette quête se compose de tabac, de morceaux de verre, de boucles d'oreilles d'argent, d'anneaux pour le nez et pour les doigts, de vêtemens, de provisions de bouche, etc. Le produit de cette collecte, qui est souvent très considérable, est remis entre les mains de l'imposteur qui commence immédiatement ses opérations. Quelquefois il se rencontre que la pluie tombe peu de temps après ces jongleries, et le jon-

gleur est considéré alors comme un des hommes les plus distingués de la tribu.

Mais il arrive souvent aussi qu'en dépit de tous ses efforts la sécheresse continue. Dans ce cas, il a toujours une excuse et une porte de derrière toutes prêtes. Il n'a pas honte de dire souvent qu'une des principales causes de la non-réussite de ses opérations, est qu'il n'a pas été fortifié suffisamment pour repousser les vents qui éloignent la pluie ; cela veut dire qu'il n'a pas été payé assez richement ; et les Indiens sont assez simples pour recommencer une seconde collecte plus abondante que la première, afin de mieux fortifier leur magicien.

Un voyageur raconte l'anecdote suivante d'un vieux jongleur indien, fort célèbre pour la connaissance qu'il avait du temps. En 1799, la sécheresse était si excessive dans certaines contrées de l'Amérique Septentrionale, que tous les fruits de la terre étaient menacés de périr entièrement. Dans cette extrémité les femmes allèrent trouver le vieux jongleur, et

le prièrent avec instance de leur procurer de la pluie. Elles le payèrent très bien, et il commença ses opérations ; mais après bien des efforts inutiles, il fut obligé de renoncer à toute espérance de succès. Les femmes firent une nouvelle collecte plus forte que la première, et le magicien commença une seconde tentative. Il se fit une petite cabane en écorces de bouleau, y pratiqua une petite ouverture vers le nord et une autre vers le midi ; puis il se tourna vers le nord et murmura par cette ouverture quelques paroles inintelligibles ; il ferma ensuite cette ouverture, et se tournant vers celle du midi, murmura de nouveau quelques paroles, après quoi il la ferma de même. Quelque temps après on l'entendit s'écrier : Allons, la pluie ne tardera plus long-temps !

Quelques Indiens vinrent à passer près de là dans un canot de pêcheur. Le jongleur ayant entendu dans sa cabane le bruit des rames des pêcheurs, demanda ce que c'était. On lui répondit que c'étaient des hommes allant à la pêche. Dites-

leur, cria le jongleur de sa cabane, qu'ils s'en retournent chez eux; on ne prend pas de poissons en temps de pluie. Les pêcheurs n'en continuèrent pas moins leur expédition, et crièrent au jongleur: Père, donne-nous de la pluie, nous ne demandons pas mieux que d'être mouillés et de nous en retourner à vide chez nous.

Le voyageur qui rapporte ce fait le vit de ses propres yeux et l'entendit de ses propres oreilles. Il s'éloigna alors et se rendit dans un village voisin, où il raconta au chef de ce village ce qu'il avait vu et entendu. Il ajouta en même temps, qu'il était bien certain que le jongleur, avec tout son art, ne parviendrait pas à amener une seule goutte de pluie, car le temps était trop beau. Le chef lui répondit qu'il connaissait cet homme depuis fort longtemps, et qu'il avait la conviction, lui, que le temps ne manquait jamais d'être conforme à sa prédiction. Ce fut en effet ce qui arriva cette fois. Quoique l'atmosphère fut restée pure tout le jour, quelques nuages grossirent avec rapidité, et ne tar-

dèrent pas à tomber en une pluie abondante de plusieurs heures.

Ces jongleurs indiens rendent aussi des oracles et prétendent connaître l'avenir aussi bien que les événemens qui se passent à une grande distance d'eux. Nous allons en citer deux exemples, l'un des temps anciens, et l'autre d'une époque récente. En 1764, un an après la guerre que les Anglais firent aux Français dans le Canada, et durant laquelle les deux puissances avaient rivalisé d'efforts pour gagner les Indiens, le général anglais Johson envoya aux Indiens sur les bords du lac supérieur, la nouvelle de la paix signée entre l'Angleterre et la France, et les engagea aussi à entrer dans l'alliance. A cette nouvelle, les Indiens s'assemblèrent, et firent venir un de leurs plus célèbres magiciens pour consulter l'oracle sur ce qu'ils avaient à faire. Le jongleur vint, et on lui prépara aussitôt une cabane en peaux de bêtes. Il choisit la nuit pour ses jongleries. Les Indiens allumèrent plusieurs feux autour de sa cabane. Mais à

peine y fut-il entré qu'il commença à chanceler et à pencher de tous côtés, et l'on distingua toutes sortes de voix différentes dans cette cabane où le jongleur se trouvait seul. Tout à coup ces voix cessèrent de se faire entendre et furent suivies d'un silence parfait qui ne dura que peu d'instans. On ne tarda pas à distinguer de nouveau des voix diverses qui se faisaient entendre tour à tour et de temps en temps; mais les Indiens qui étaient en dehors ne paraissaient pas très contents, et disaient que ces voix étaient celles des esprits de mensonge. Enfin l'on entendit une petite voix faible, et à peine parvint-elle aux oreilles des Indiens qu'un cri de joie générale retentit; car, disaient-ils, le chef des Esprits, celui qui dit toujours la vérité, est arrivé dans la cabane du magicien. Ils commencèrent alors des chants joyeux qui durèrent une demi-heure. Quand les chants eurent cessé, on distingua la voix du jongleur qui cria aux Indiens que le maître Esprit était dans sa cabane,

et disposé à répondre à toutes les demandes qui lui seraient adressées.

Le chef de l'endroit fut invité à présenter ses demandes. Il prit alors une grande quantité de tabac et l'offrit à l'Esprit, en la faisant passer dans la cabane par une petite ouverture qui se trouvait près de la terre. Il demanda ensuite à l'oracle si les Anglais étaient disposés à faire la guerre aux Indiens, et si leur garnison était nombreuse dans la forteresse du Niagara. Aussitôt la cabane de l'adroit imposteur fut tellement ébranlée, que les Anglais, témoins de cette scène, crurent que la cabane ne manquerait pas de tomber. Au dire du jongleur, c'était un signe que l'esprit avait quitté la cabane pour voler vers le Niagara (à une distance de plus de trois cents lieues), pour se mettre en état de donner une réponse précise à la question. Un silence général s'en suivit, et le jongleur donna à son esprit environ un quart d'heure pour aller et revenir. Après un quart d'heure d'attente, on entendit

donc une voix extraordinaire et tout-à-fait inintelligible. C'était, à en croire les Indiens, l'esprit de l'oracle qui racontait au jongleur ce qu'il avait vu au Niagara. L'imposteur éleva alors la voix et dit aux Indiens que le maître esprit lui disait avoir vu fort peu de soldats Anglais à Niagara, mais qu'entre Niagara et Montréal (capitale du Canada), il avait aperçu sur le fleuve de Saint-Laurent une multitude innombrable de bateaux chargés de troupes anglaises qui remontaient le fleuve et étaient disposées à faire la guerre aux Indiens. Le chef lui adressa encore plusieurs autres questions; il lui demanda entre autres, si le général anglais, qui avait demandé leur alliance, les recevrait avec bienveillance, dans le cas où ils iraient à sa rencontre dans leurs canots. Le jongleur répondit aussitôt, sans balancer, au nom de l'esprit de l'oracle, que le général remplirait tous les canots des Indiens qui viendraient au devant de lui, de couvertures de laine, de chaudières, de fusils, de poudre, de plomb et de ton-

neaux d'eau-de-vie. Les Indiens, en entendant ces paroles, se mirent tous à crier : J'irai, j'irai !

Après ces questions relatives à l'intérêt général il fut aussi permis à quelques individus d'en adresser concernant leur propre personne ; et l'adroit imposteur avait toujours le talent d'arranger les réponses, de manière à se tirer d'affaire, quoi qu'il arrivât.

On a été témoin en 1826, à Fond du Lac, d'un nouvel exemple d'oracles rendus par un jongleur Indien, au moyen d'un esprit qu'il prétendait avoir fait venir dans sa cabane. Ladite année (comme on le dira plus au long dans la suite) plusieurs fonctionnaires distingués de cette république, vinrent à Fond du Lac pour négocier avec les Indiens. Ces envoyés furent engagés un jour par les Indiens, à venir être témoins de la fête de leur oracle. Ils se rendirent au lieu indiqué, et trouvèrent une petite cabane qui n'avait d'ouverture qu'au sommet et qui du reste paraissait fermée très solidement. Tous les Indiens étaient

assis par terre, lorsqu'un d'eux se leva, monta au sommet de la cabane, s'assit et commença à murmurer d'un ton bas quelques paroles inintelligibles. Il éleva peu à peu la voix, jusqu'à ce qu'il finît par crier de toutes ses forces; et alors sa voix baissa de nouveau par degré jusqu'au ton le plus bas et se perdit même entièrement. C'était une invocation au grand esprit qu'il priaît de lui envoyer quelques diables et de les soumettre à sa puissance. Puis il commença à chanter et pénétra par l'ouverture dans la cabane, prononçant encore quelques paroles; la cabane trembla violemment et le son d'une chute se fit entendre. Les Indiens qui étaient autour, dirent que c'était le signal de l'arrivée d'un esprit. Ce tremblement et cette chute se répétèrent successivement quinze fois. Le pauvre jongleur se trouva ainsi entouré de quinze diables dans sa cabane. Il parut en avoir assez; car il annonça hautement qu'il était prêt maintenant à répondre à toutes les questions qu'on lui adresserait.

Les envoyés lui demandèrent ce que

le président des Etats-Unis faisait en ce moment. La cabane chancela aussitôt, et les Indiens apprirent aux étrangers que le magicien avait envoyé un diable dans la demeure du président pour voir ce qu'il faisait. Cet événement fut suivi d'un silence général. Mais bientôt un tremblement violent agita de nouveau la cabane. Le diable revenait de Washington et annonçait que le président ne faisait rien, mais qu'il était assis tranquillement l'esprit occupé des négociations qui se faisaient à Fond du Lac; qu'il avait autour de lui plusieurs personnes toutes occupées à des paperasses. Cette niaiserie suffit aux envoyés, et ils rentrèrent dans leur tente.

L'anecdote suivante d'un marchand de pelleterie peut servir à prouver combien est enracinée la croyance des Indiens dans la vertu surnaturelle de leurs jongleurs. Il s'appellait Anderson, il était connu parmi les Indiens pour son honnêteté et aimé généralement. Ce brave homme essayait souvent de convaincre les Indiens des supercheries, à l'aide desquelles leurs

malins jongleurs vivaient agréablement aux dépens de leur crédulité; mais tous ses efforts restèrent inutiles et les Indiens ne furent pas ébranlés le moins du monde dans leur croyance.

Enfin l'honnête homme prit la résolution de leur prouver par un essai fait sur sa propre personne que ces imposteurs, avec tout leur art, n'avaient aucune puissance. Il proposa donc aux Indiens de faire venir à deux jours différens, deux de leurs plus célèbres jongleurs et de leur accorder plein pouvoir de lui faire par leurs artifices tout le mal qu'ils pourraient, pourvu que ce fût publiquement, en présence de tous les habitans de l'endroit.

Les Indiens qui aimaient l'honnête marchand, tremblèrent pour ses jours et firent tous leurs efforts pour le détourner de son projet, mais celui-ci y persévéra, dans l'espérance que les Indiens acquerraient ainsi la preuve de toute l'imposture de leurs jongleurs.

Le jour fut fixé; tous les Indiens s'assemblèrent autour du marchand de peaux, et

un des magiciens les plus distingués fut amené. Il s'avança près du marchand et lui dit de l'air le plus assuré qu'il se trouvait parfaitement en mesure pour une épreuve de ce genre, puisqu'il possédait son art au plus haut degré, mais qu'il ne voudrait jamais l'exercer pour lui faire du mal. Anderson le somma d'en faire l'expérience sur sa personne, mais l'adroit imposteur lui répondit qu'il l'aimait trop, à cause de sa bonté et de son honnêteté pour que son cœur lui permît de le faire périr; qu'il n'avait jamais exercé son art que contre des hommes méchans qui ne méritaient pas de vivre sur la terre, et que le grand esprit lui défendait de nuire à un si brave homme.

Les Indiens furent très satisfaits de cette réponse de l'imposteur et n'eurent que plus de considération pour lui, car outre qu'ils croyaient plus que jamais à sa puissance surnaturelle, ils venaient de recevoir une preuve éclatante de sa droiture et de sa conscience.

Le lendemain le marchand fit encore

venir un autre de ces imposteurs. Celui-ci était le plus renommé de sa tribu. Sa réputation s'étendait au loin parmi les Indiens, et il était fort redouté non seulement à cause de la puissance surnaturelle qu'on lui supposait, mais aussi à cause de sa méchanceté.

Les Indiens firent de nouveaux efforts pour détourner l'honnête homme du danger évident et inévitable auquel il exposait, à ce qu'ils croyaient, sa vie, en mettant au défi la puissance magique de cet homme. Mais le marchand resta inébranlable, parce qu'il était bien convaincu de l'imposture ; il se contenta de faire quelques conditions, comme par exemple que le magicien se tiendrait à une distance de quelques pas et qu'il n'aurait aucune arme sur lui. L'imposteur accepta sans difficulté ces conditions et assura avec dédain, que quand il se trouverait à distance de cent milles, il ne pourrait échapper à sa puissance.

La récompense promise au jongleur fut apportée et placée non loin de lui. Il commença alors ses opérations. Il s'était habillé

et peint d'une manière si horrible que sa vue seule aurait pu mettre hors de lui un homme timide ou superstitieux. Anderson se tenait sans crainte et à une certaine distance. Le magicien épuisa tous ses artifices et toutes ses conjurations, mais toujours sans effet. Le marchand de peaux lui criait de temps en temps de ne pas l'épargner et de l'accabler de toute sa puissance magique. Le magicien commença alors à faire les gestes les plus effrayans pour jeter l'effroi dans l'âme du marchand, et tous les yeux des assistans étaient fixés sur lui, pour être témoins de la vertu magique d'un homme si redouté. Mais Anderson restait toujours tranquille.

L'imposteur vit alors que tous ses artifices ne faisaient pas la moindre impression sur l'honnête marchand, et il chercha une excuse qui, tout en mettant au grand jour l'impuissance de ses artifices et de ses imprécations, le justifiait cependant entièrement aux yeux des sauvages superstitieux, et sauvait sa réputation. Il dit que la grande quantité de sel que cet homme

consommait dans ses repas , neutralisait les effets de la puissance invincible qu'il avait dirigée contre lui, que les Indiens ne mangent que peu de sel , ou même pas du tout, ce qui fait que sa puissance invincible ne manque jamais son effet quand il la dirige contre eux ; mais que cet Anglais mangeait tant de viande salée et mettait tant de sel dans ses autres mets, que la magie était sans force contre lui.

Cette excuse ridicule , quoique adroite , fut accueillie si favorablement par les Indiens , qu'en dépit de l'inutilité de tous ses efforts , ils continuèrent à croire aussi fermement qu'auparavant à sa puissance surnaturelle.

## CHAPITRE XI.

### Guerre des Indiens de l'Amérique septentrionale.

Les Indiens modernes sont loin d'être aussi belliqueux que leurs pères. Les anciens Indiens élevaient leurs enfans pour la guerre, dès l'âge le plus tendre, et les accoutumaient à regarder une victoire sur l'ennemi, ou la conquête d'un trophée, comme le suprême degré de la gloire, et comme la plus belle destinée de leur existence. Mais aujourd'hui il n'y a plus que bien peu de tribus belliqueuses; celles qui ont des rapports bien fréquens avec les blancs ne font plus jamais la guerre.

Les armes des anciens Indiens, avant l'arrivée des Européens dans leur pays,

consistaient en un arc grand et fort, ayant des flèches à l'extrémité desquelles ils attachaient des pierres tranchantes, des os pointus, ou des morceaux de cuivre qu'on trouve abondamment dans l'Amérique Septentrionale. Ils ont des carquois et des boucliers en peaux de buffles, des javelots qu'ils lancent contre l'ennemi avec la plus grande dextérité, et de longues lances confectionnées de la même manière que les flèches. Ils ont en outre une hache faite avec une pierre tranchante ou un morceau de cuivre, et ils portent à leur ceinture une courte massue dont ils se servent pour briser la tête à leurs ennemis blessés. Quelques Indiens du Nord, qui ont peu de rapport avec les blancs, continuent à se servir encore aujourd'hui de ces armes de guerre, et ne font que bien rarement usage des armes à feu. Mais les autres tribus portent toutes aujourd'hui des fusils et achètent leurs javelots, leurs lances et leurs haches des marchands de pelleteries, qui les tirent des ateliers des hommes civilisés. Ils ont aussi des poignards, ou



du moins de grands couteaux attachés à leur ceinture. Ils ne portent le sabre et l'épée que lorsqu'ils servent d'auxiliaires dans les troupes des blancs. De toutes leurs anciennes armes, ils n'ont conservé que la massue qui leur sert toujours pour le même but.

Nous avons déjà dit qu'on ne voit plus aujourd'hui d'armées en permanence chez les Indiens ; mais après avoir tenu leur conseil de guerre et exécuté leurs danses , ils ne font plus que par petites bandes quelque descente meurtrière et dévastatrice dans le territoire de leur ennemi et se retirent aussitôt.

Les danses des Indiens font une partie essentielle de leurs guerres. Les guerriers s'assemblent , avant de marcher contre l'ennemi, sur une place unie, et dansent au son du tambour , autour d'un arbre ou d'un poteau qu'ils ont élevé. Dans les intervalles de ces danses, les vieux guerriers racontent leurs faits d'armes pour enflammer les jeunes guerriers et les faire soupirer après la même gloire. Dans ces récits



glorieux, les Indiens ont soin cependant de ne point exciter la jalousie d'un rival. Ainsi il arriva un jour qu'à une danse guerrière, un Indien parla avec trop d'emphase de ses hauts faits d'armes, ce qui anima tellement contre lui un autre Indien qui sans doute se trouvait humilié, qu'il s'avança vers lui et lui proposa un combat qui mit aussitôt fin à ses forfanteries et à sa vie.

Les danses guerrières des Indiens de l'Amérique Septentrionale ont différens noms. La première est la danse de recrutement. Cette danse se fait autour d'un poteau peint en rouge. Elle est ouverte par les vieux guerriers qui invitent les jeunes Indiens à s'unir à eux. Quiconque s'avance alors dans leur cercle et danse avec eux, est considéré comme recrue et prend l'engagement de marcher avec eux contre l'ennemi. La seconde est la danse guerrière proprement dite, qui n'est autre chose que le récit des actions d'un grand guerrier indien, et qui n'est jamais exécutée que par un seul guerrier vieilli dans

les armes. Le danseur s'avance d'abord en sautant très légèrement et s'arrête au milieu de la place de danse. Il fait alors différens sauts et mouvemens qui figurent la marche contre l'ennemi. Il se glisse alors tout doucement çà et là, s'arrête de temps en temps, puis s'élançe tout-à-coup vers un certain endroit, fait tous les gestes d'un homme qui se bat et qui tue son ennemi, saisit un des assistans, comme s'il voulait le faire prisonnier, etc. Après cette représentation, il se tient debout au milieu de la place et fait le récit de ses exploits.

Une autre espèce de danse guerrière se fait autour de plusieurs poteaux disposés en cercle et présentant tous à leur extrémité la forme d'une figure humaine. Les danseurs sont presque entièrement nus, tenant d'une main une citrouille remplie de petites pierres, et de l'autre une branche d'arbre; ils sautent en faisant les gestes les plus étranges et le tapage le plus effroyable autour de ces poteaux, jusqu'à ce que leurs forces soient entièrement épuisées.

Dès qu'une horde de guerriers indiens rentre dans ses foyers, après une expédition heureuse, ils exécutent une danse d'actions de grâces, à laquelle les femmes viennent mêler leurs chants, en reconnaissance du retour de leurs maris.

Après la danse, les guerriers indiens commencent la marche qui est toujours ouverte par un chant de guerre. Ce chant contient un adieu des guerriers à leurs femmes, à leurs enfans et à leurs proches qu'ils laissent dans leurs foyers et qu'ils plaignent par conséquent d'être privés du bonheur et de l'honneur de marcher avec eux contre l'ennemi.

Dans leur marche, ils observent une foule de cérémonies qui sont surtout pénibles pour les jeunes guerriers. Les trois premières fois qu'un jeune homme fait partie d'une horde marchant contre l'ennemi, il doit avoir le visage peint en noir, et marcher toujours derrière un vieux guerrier dont il est tenu de suivre exactement les traces. Durant toute la marche, il lui est défendu de se gratter la tête, ce

qui ne doit pas être une petite privation pour les Indiens qui sont loin d'être propres.

Les guerriers indiens jeûnent, dans leur marche, pour s'endurcir, à un tel point que lorsqu'ils arrivent dans un pays ennemi, ils sont bien plus épuisés par le jeûne que par le voyage. Durant toute la marche, ils ne se reposent jamais à l'ombre, quelque brûlant que soit le soleil.

Les Indiens deviennent d'une prudence extraordinaire quand ils commencent à approcher du territoire ennemi. Pour rendre la poursuite plus difficile à l'ennemi, en cas de retraite, ils font toute espèce de détours, de marches et de contre-marches afin de le tromper sur leurs traces. Souvent ils attachent à leurs pieds les griffes d'un buffle ou les pattes d'un ours, afin de faire prendre leurs traces pour celles d'un buffle ou d'un ours.

Quand ils entrent dans le pays ennemi, et qu'ils découvrent une troupe de leurs adversaires, le chef donne un signal, et le combat commence. Les Indiens se dis-

persent alors en un instant, se mettent derrière des arbres, et d'arbre en arbre poursuivent leur ennemi qui fait de même. Ils poussent en même temps les cris et les gémissemens les plus horribles. Le plus leste remporte la victoire sur son adversaire. Dès qu'un homme tombe mort ou blessé, son ennemi se précipite sur lui, et lui enlève la peau du crâne; car ces peaux sont le signe le plus glorieux de la victoire, et le butin le plus précieux qu'un guerrier indien puisse conquérir. Ils se poursuivent ainsi çà et là au milieu du retentissement continuel de leurs horribles cris de guerre, jusqu'à ce que l'un des deux partis soit entièrement écrasé ou mis en déroute. La fuite les sauve cependant rarement; car les vainqueurs ne manquent jamais de les poursuivre, et les coureurs les plus légers et les plus infatigables parviennent seuls à échapper à la mort.

L'usage d'enlever aux ennemis vaincus la peau du crâne est si répandu parmi les Indiens de l'Amérique septentrionale,

qu'on ne pourrait pas citer une seule tribu qui ne le fasse. Ce sont là leurs trophées, et celui qui peut étaler le plus grand nombre de ces peaux est regardé comme le guerrier le plus illustre. Aussi dans un combat ne songent-ils à autre chose qu'à la conquête de ces trophées, et s'exposent-ils à bien plus de dangers pour s'en emparer que pour tuer leur ennemi. Ils ont à cet effet des couteaux très tranchans. Dès qu'un Indien tombe, son vainqueur se jette sur lui, lui met un pied sur la gorge, saisit d'une main la chevelure de son ennemi et la tire de manière à tendre la peau autant que possible; de l'autre il prend son couteau avec lequel il trace un cercle sur le crâne, et enlève la peau. Quelquefois l'ennemi tombé n'est que blessé, et a encore toute sa connaissance lorsque son adversaire vient lui faire subir cette opération barbare. Quand il l'a terminée, celui-ci brise encore avec sa massue la tête de son ennemi, si toutefois il en a le temps. Si le danger est trop imminent, il laisse là son

ennemi et va se réfugier derrière un arbre. Il n'est pas rare qu'un Indien mutilé de la sorte se rétablisse et vive long-temps encore. Il en est plusieurs dans cette contrée qui ont perdu, il y a déjà bien des années, la peau de leur crâne.

Les guerriers rentrés dans leurs foyers font sécher ces peaux, les peignent avec diverses couleurs, et les conservent comme leur trésor le plus précieux. Quelquefois ils les suspendent à de longues perches, et les portent partout en triomphe.

Quelquefois de jeunes guerriers avides de gloire, se rendent seuls ou deux ensemble dans le pays ennemi pour tuer des hommes isolés et leur enlever la peau du crâne.

Ainsi deux jeunes Indiens s'en allèrent il y a quelques années dans le territoire d'une tribu ennemie. Arrivés dans le voisinage d'un de leurs villages, ils surent si bien se cacher que, durant quatre mois, ils furent à l'affût de leurs ennemis, en tuèrent plus de vingt à différentes époques, et leur enlevèrent la peau du crâne, sans

jamais être pris ou découverts, avec quelque acharnement qu'on se mît sur leurs traces. Un jour qu'une horde considérable était à leur poursuite, les deux jeunes téméraires se réfugièrent dans les montagnes les plus voisines, en firent le tour et revinrent prendre en queue ceux qui les poursuivaient, tuèrent un nombre considérable de ceux qui étaient restés le plus en arrière et échappèrent heureusement. Ils continuèrent encore long-temps à harceler leurs ennemis, jusqu'à ce qu'ils eussent remporté un nombre considérable des plus précieux trophées de victoire.

Ils résolurent alors de revenir dans leur patrie; mais pour couronner leur entreprise, ils voulurent emmener un prisonnier avec eux pour procurer à leurs compatriotes le spectacle du supplice d'un ennemi. Cette tentative ne leur réussit pas cependant et leur coûta la vie; car comme ils s'approchaient d'un village, ils furent découverts, malgré toutes leurs précautions. Les Indiens du village se glissèrent de tous côtés, derrière leurs téméraires

ennemis, se formèrent ensuite en demi-cercle et s'avancèrent ainsi vers le village, de manière que pour fuir, les deux guerriers eussent été obligés de passer au milieu d'eux ou par le village. D'autres Indiens sortis du village, s'avancèrent aussi peu à peu; ils ne tardèrent pas à se joindre, et les deux imprudens Indiens se trouvaient maintenant au milieu de leur cercle qui s'épaississait de plus en plus. Ils étaient cachés sous les branches d'un arbre renversé. Quand ils se virent entourés, ils s'élançèrent en poussant le cri de guerre, et se précipitèrent sur leurs ennemis; mais ils succombèrent sous le grand nombre, furent chargés de liens et conduits au supplice.

Les tortures que les Indiens faisaient subir et qu'ils font encore quelquefois subir aujourd'hui à leurs prisonniers, sont très cruelles et de la plus atroce barbarie. Dans chaque endroit se trouve un lieu destiné au supplice des prisonniers. Ici, sur cette île, se trouvait sur une petite hauteur, à quelques centaines de pas de

l'endroit où s'élève maintenant l'église de la mission, la place destinée au supplice chez les anciens Indiens. Ces places sont devenues beaucoup plus rares aujourd'hui. On y aperçoit un grand poteau, auprès duquel on amène le malheureux prisonnier. On le dépouille de tout vêtement ; de fortes cordes attachent ses mains derrière son dos, et autour de son col est tordu un fort cep de vigne sauvage, dont l'extrémité est fixée au sommet du poteau. Il n'est pas attaché tout-à-fait contre ce poteau ; la vigne a au contraire huit à dix pieds de long, et le prisonnier peut parcourir encore un certain espace. Les ennemis, hommes et femmes, tiennent prêts des torches et de petits fagots de branches sèches de sapin ; ils les allument et les appliquent de tous côtés au corps de la malheureuse victime de leur cruauté.

C'est alors que se montre la constance héroïque d'un guerrier indien. Loin de se désespérer et de se plaindre, il entonne à haute voix un chant de guerre, court comme un animal furieux dans le cercle

qui lui est tracé, et quelquefois il lui arrive d'assouvir encore sa dernière vengeance, en mordant un ennemi qu'il atteint dans sa course. On le poursuit et on le brûle ainsi jusqu'à ce qu'il tombe sans vie : c'est là la manière la plus ordinaire de torturer un prisonnier de distinction. Quelquefois on l'attache tout-à-fait serré contre le poteau, on allume un petit feu autour de lui, et le malheureux prisonnier est rôti à long feu, jusqu'à ce qu'il expire dans les plus horribles tourmens. La constance héroïque des Indiens au milieu de ces supplices, a toujours été l'objet de l'admiration des peuples civilisés. Il y a bien des années qu'un héros indien fut fait prisonnier par ses ennemis dans le pays illinois. Au milieu des plus horribles supplices, il insultait toujours ses ennemis et les accablait de son mépris. Dans la foule des assistans se trouvait aussi un Canadien que le prisonnier connaissait. Quand il le vit, il lui cria : Camarade, je suis charmé de te voir ici ; aide donc aux Illinois à me torturer ! Et pourquoi leur aider ? demanda le

Canadien. C'est, répondit le prisonnier, pour que j'aie du moins la consolation de mourir de la main d'un homme. Mon grand regret est de n'avoir jamais tué un homme. Il n'en est tombé qu'un trop grand nombre sous ton bras, s'écria un des assistans. N'as-tu pas tué cet Illinois et cet autre encore ? Ah ! ah ! des Illinois, s'écria le prisonnier à demi brûlé ; des Illinois ! oh ! j'en ai bien tué, des Illinois, mais je n'ai jamais tué un homme. C'est ainsi qu'il insultait ses ennemis, au milieu de ses tourmens, jusqu'à ce que la mort mît fin à ses discours.

Un autre guerrier indien fit voir plus d'héroïsme encore durant son supplice. Ses ennemis élevèrent un théâtre, afin que tous les assistans pussent mieux le voir. Ils le dépouillèrent et avec des torches lui brûlèrent tout le corps, de manière cependant à ne pas mettre sa vie en danger. Il supporta, sans même sourciller, cet horrible supplice, comme s'il eût eu une nature de fer. Ses ennemis, que sa constance héroïque ne faisait qu'irriter davantage,

exercèrent sur lui toutes sortes d'atrocités auxquelles il parut insensible comme auparavant. L'un d'eux s'avança alors avec un couteau tranchant, et après lui avoir coupé tout autour la peau de la tête, la lui arracha. Le guerrier tomba sans connaissance. Ses ennemis le croyant mort, s'éloignèrent un peu et le laissèrent couché. Il ne tarda cependant pas à recouvrer ses esprits, et ne voyant plus personne autour de lui il se leva, saisit un tison et provoqua ses ennemis étonnés à revenir près de lui. Effrayés par l'aspect horrible du héros, aucun d'eux n'osa s'approcher. Ils finirent cependant par se réunir en une troupe nombreuse et se précipitèrent sur lui avec des tisons et des barres de fer rouge. Il se défendit long-temps contre toute la bande, et les maintint tous à une certaine distance; la lutte aurait duré plus long-temps encore, si en faisant un faux pas, pour éviter un tison dirigé contre lui, il ne fût tombé par terre, et mis aussitôt en pièces.

Je ne puis non plus omettre le trait sui-

vant. Il y a environ soixante ans quelques Indiens , dans un combat livré à une tribu voisine , firent prisonnier un de leurs ennemis renommé par sa cruauté et son amour pour le carnage ; il avait passé trente années de sa vie à faire toute espèce de torts à ses voisins, et une foule d'entre eux étaient tombés sous ses coups. Ils le nommaient le vieux Skrany , et ne désiraient rien tant que de le voir tomber un jour entre leurs mains, pour avoir le plaisir de le torturer. Ils y parvinrent donc enfin , et son arrêt fut aussitôt prononcé ; il devait être brûlé à petit feu. On le conduisit au milieu de cris sauvages de triomphe , au lieu préparé pour le supplice ; on l'attacha à un poteau, et le feu fut allumé près de lui. Il endura long-temps cet horrible martyre sans laisser paraître la moindre émotion, sans faire entendre la moindre plainte. Il commença enfin à insulter ses ennemis, les provoqua à le tourmenter davantage, et leur dit, d'un air plein de mépris, qu'ils n'entendaient rien à faire souffrir un héros et qu'il voulait par compassion pour leur

inexpérience leur montrer comment il fallait s'y prendre, s'ils voulaient seulement le détacher un instant, et lui remettre en main le canon de fusil rouge qui était dans le feu.

La proposition était si étrange qu'elle excita la curiosité de ses bourreaux; ils firent un cercle serré autour de lui, et le détachèrent pour être témoins de la leçon qu'il voulait leur donner. Il leur montra en effet qui il était; car à peine se sentit-il libre qu'il saisit dans ses mains le canon rougi au feu et en frappa avec tant de fureur ceux qui se trouvaient auprès de lui, qu'il se fut bientôt frayé un chemin à travers la foule étonnée. Il courut avec précipitation vers la rivière qui coulait non loin de là, s'élança de ses hautes rives dans les flots, plongea, et arriva entre deux eaux à une île qui se trouvait au milieu du courant; il passa encore à la nage l'autre bras de la rivière, et malgré la foule de ses ennemis qui le poursuivaient, malgré les balles et les traits qui pleuvaient autour de lui, il parvint à un marais dans

lequel il se tint caché jusqu'à ce que le danger fût passé. Il continua ensuite sa fuite et revint heureusement dans sa patrie, blessé à la vérité et brûlé, mais triomphant de ses ennemis pour lesquels il fut bien long-temps encore le terrible vieux Skrany, comme il l'avait déjà été depuis trente ans.

Quand les Indiens, après avoir remporté une victoire, retournent chez eux avec leurs prisonniers, et qu'ils ne parviennent pas à faire perdre leurs traces à leurs ennemis, qui reviennent souvent les poursuivre en grand nombre, ils tuent tous leurs prisonniers et leur enlèvent la peau du crâne, puis ils se dispersent, et chacun cherche son salut dans la fuite.

Ce qui a été dit jusqu'ici a rapport aux guerres ou plutôt aux excursions de brigandage que les Indiens font entre eux. Mais quand les Indiens font la guerre avec les blancs, ce qui arrive lorsque les nations civilisées les appellent à leur secours, leur conduite est différente. Quand ils trouvent une bonne occasion d'attaquer les blancs,

ils le font presque toujours avant le point du jour, heure à laquelle, d'après l'opinion des Indiens, les blancs dorment le plus profondément. Quand ils sont poursuivis, ils se retirent toujours dans des marais, parce qu'ils savent, par expérience, que des troupes régulières ne peuvent pas bien manœuvrer sur un pareil champ de bataille.

Le plus haut degré de l'art de la guerre consiste, chez les Indiens, à tomber habilement sur les ennemis, au moment où ils s'y attendent le moins. Ils excellent admirablement en ce point, et plus d'une fois ils ont fait éprouver ainsi aux blancs des pertes considérables. On peut citer à ce sujet le trait suivant. Dans une guerre des Français contre les Anglais, le général Anglais Bradock, en traversant une forêt, se vit tout-à-coup assailli par les Indiens qui combattaient pour les Français. Les Indiens étaient si bien cachés, que les Anglais savaient à peine de quel côté partait l'attaque et quels étaient leurs ennemis. L'armée anglaise se composait de deux

mille hommes courageux et bien armés ; mais avant même qu'ils pussent voir la puissance ennemie qui les anéantissait, et avant d'être en mesure de répondre à une attaque si terrible, ils furent si maltraités que le petit nombre d'entre eux que la mort avait encore épargnés, n'eurent que le temps de chercher leur salut dans une prompte fuite. Les Indiens n'eurent que trois hommes blessés.

Quand les Indiens font des prisonniers dans un combat avec les blancs, ils les torturent aussi de toutes manières, surtout quand ce sont des guerriers de distinction. Le genre de supplice qu'ils adoptent le plus ordinairement est de les brûler à petit feu, ce à quoi s'occupent surtout les femmes pour plaire à leurs maris. Un autre genre de supplice qu'ils font subir à leurs prisonniers, est celui des baguettes, supplice qui a souvent aussi la mort pour résultat. Quand ils ont amené le prisonnier dans leur village, ils enfouissent à une certaine distance un poteau dans la terre, se mettent, hommes, femmes

et enfans sur deux lignes parallèles, armés tous de bâtons, et le malheureux prisonnier est obligé de courir vers le poteau, entre les deux rangs des Indiens qui le frappent sans pitié. Quand alors le prisonnier montre un grand courage, et que sans balancer il prend rapidement son élan, il arrive souvent heureusement sans avoir reçu un seul coup asséné avec vigueur, et les Indiens l'épargnent à cause de son courage. Mais malheur au lâche qui hésite et laisse voir de la crainte, avant de commencer sa course; il reçoit des coups effrayans et souvent mortels.

En 1782, Heckevelder fut témoin d'un supplice de ce genre qu'il raconte de la manière suivante. Un jour quatorze guerriers indiens ramenèrent avec eux trois Anglais qu'ils avaient faits prisonniers. Quand ils furent arrivés, les Indiens de l'endroit se mirent sur deux rangs, dans la direction d'un poteau, et l'on dit aux trois prisonniers qu'ils devaient chacun à leur tour franchir la distance. Le plus jeune d'entre eux, homme brave et déterminé,

s'élança aussitôt, et atteignit le poteau, avant que les Indiens ne fussent encore bien prêts à le recevoir, de sorte qu'il ne reçut pas un seul coup; car l'intrépidité et la résolution du jeune homme avaient plu aux barbares.

Le second hésita un instant; il partit cependant en homme déterminé et atteignit le poteau, après avoir reçu bien des coups mais donnés avec quelque ménagement.

Mais le troisième, moins brave, regardait avec anxiété les bâtons levés des Indiens, et il ne pouvait se déterminer à commencer sa course périlleuse. Il commença à les prier de le ménager. Le malheureux ne savait pas qu'il ne faisait par là qu'exaspérer ses ennemis, et qu'il finirait cependant par être obligé de courir. On lui cria de courir, s'il voulait avoir la vie sauve. Il partit donc, mais fut frappé si cruellement qu'il eut bien de la peine à parvenir au terme de sa triste course. S'il était tombé avant d'atteindre le poteau, il n'eût pas manqué d'être assommé sur place.

Quand les Indiens font prisonnier un blanc renommé dans la guerre, et qui leur a fait sentir plus d'une fois son habileté et sa valeur, ils le traitent avec une atroce barbarie. On peut s'en former une idée, d'après les supplices qu'ils firent endurer à un vaillant Anglais, Simon Butler. Cet homme, fort connu chez les Indiens pour son héroïsme, fut pris un jour par ceux-ci dans un voyage qu'il avait entrepris seul à travers une contrée déserte. Ils se réjouirent infiniment d'une telle prise, et le destinèrent aux tourmens les plus horribles. On commença par peindre son visage en noir, et on lui annonça qu'il serait brûlé vif. Mais ce n'était pas assez : ils le torturèrent de toutes les manières, pendant tout le voyage qu'ils firent avec lui, en retournant chez eux. Ainsi ils l'attachèrent une fois sur un cheval sauvage indompté qu'aucun cavalier n'avait encore monté ; et après avoir laissé le cheval en liberté, ils poussèrent des cris terribles. L'animal, effrayé par ces cris et par le poids inaccoutumé qu'il sentait sur

ses épaules, courut avec la rapidité du vent, à travers les parties les plus épaisses de la forêt. On peut se figurer tout ce qu'eut à souffrir le malheureux prisonnier dans cette position. Le cheval courut de tous les côtés, jusqu'à ce qu'épuisé, il revînt au lieu où les Indiens étaient campés. Ceux-ci laissèrent le prisonnier sur le cheval jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés chez eux. Ils le descendirent alors, et l'attachèrent à un poteau où ils le laissèrent pendant vingt-quatre heures, toujours dans la même position. Puis ils le détachèrent, se mirent sur deux rangs, au nombre environ de six cents hommes, femmes et enfans, et lui ordonnèrent, tout épuisé qu'il était, de courir entre les deux lignes. Il courut quelques pas, et reçut des coups affreux. Il rompit alors les rangs et prit la fuite; mais un Indien vigoureux courut après lui et le renversa d'un coup de massue. Là, on l'accabla de coups et on l'aurait frappé jusqu'à mort, si on ne l'eût réservé encore pour de plus grands supplices. Dans cette vue on lui laissa la vie.

L'infortuné prisonnier fut alors traîné de village en village pour recevoir partout tous les outrages et tous les mauvais traitemens que ses barbares ennemis pouvaient inventer. Durant cet horrible voyage, il eut à endurer treize fois le supplice des baguettes. Souvent il essaya de prendre la fuite, mais toujours en vain. Une fois il était sur le point d'échapper à ceux qui le poursuivaient, lorsque par malheur il fut rencontré et repris par quelques Indiens qui revenaient dans leur village.

Les barbares prirent enfin le parti de le brûler, comme ils le lui avaient annoncé depuis long-temps. Comme ils le conduisaient au lieu du supplice, ils passèrent près de la cabane d'un Anglais qui depuis un grand nombre d'années vivait au milieu d'eux, et avait adopté toutes leurs coutumes barbares. C'était un ami d'enfance du prisonnier qu'il ne reconnut point, mais dont il fut reconnu aussitôt. Comme il passait donc avec les Indiens près de la cabane de cet Anglais, celui-ci voulut aussi

prendre part à la torture du prisonnier, se précipita sur lui, le terrassa et commença à le frapper avec fureur. Le prisonnier se fit reconnaître et attendrit son cœur féroce. Il le releva et lui promit de le sauver, si la chose était possible. Il se tourna vers les Indiens et leur persuada de lui abandonner le prisonnier. Il l'emmena dans sa cabane, le nourrit et l'habilla; et en peu de temps l'infortuné commença à se refaire. Mais ses cruels ennemis regrettèrent bientôt la perte de leur barbare jouissance; cinq jours après, ils réclamèrent leur prisonnier pour le brûler, et l'emmenèrent dans un village éloigné. Ils avaient déjà fait tous les préparatifs du supplice de l'infortuné, lorsque l'agent indien du Détroit, qui se trouvait justement dans ce village, fut informé du projet inhumain des sauvages. Il eut besoin de toute son influence pour obtenir qu'ils relâchassent de nouveau leur prisonnier. Il y parvint enfin, et l'emmena avec lui au Détroit où il ne tarda pas à se rétablir, et

d'où il revint ensuite chez lui, après un voyage périlleux de trente jours, à travers les forêts.

Les femmes et les enfans des blancs, qui tombent entre les mains des Indiens, sont beaucoup mieux traités; les enfans sont ordinairement adoptés par les Indiens qui ont perdu leurs fils dans le combat.

L'histoire de l'Amérique septentrionale nous a conservé l'exemple admirable d'héroïsme d'une Anglaise que les Indiens avaient faite prisonnière avec son fils âgé de douze ans. Dix sauvages, dans une de leurs excursions, vinrent un jour à l'endroit où cette femme demeurait. Après avoir commis plusieurs meurtres, ils continuèrent leur route, emmenant avec eux l'Anglaise et son fils. L'habitation de ces Indiens était environ à trois mille milles de là. La pauvre femme fut épouvantée d'un voyage si pénible et surtout du triste sort d'être l'esclave de ces barbares. Elle chercha, mais en vain, à se dérober par la fuite. La seconde nuit de sa marche, elle prit une

résolution dont l'exécution eût fait honneur au héros le plus intrépide. Elle sentit que les cordes avec lesquelles les sauvages avaient attaché ses mains derrière son dos, s'étaient relâchées un peu, et elle conçut l'espoir de les détacher. Quand tous les Indiens furent livrés à un sommeil profond, elle parvint en effet avec bien de la peine à débarrasser ses mains de leurs liens. Elle réveilla alors son fils, et lui dit de faire avec exactitude et en silence ce qu'elle lui montrerait. Elle éloigna avec la plus grande précaution toutes les armes que les Indiens avaient auprès d'eux, saisit une hache et en donna une autre à son fils, en lui recommandant de suivre son exemple. Cette héroïne donna alors à chaque Indien l'un après l'autre le coup de la mort, et déjà presque tous avaient péri, lorsque l'enfant tremblant voulut aussi essayer d'en frapper un; mais manquant de force autant que de résolution, il ne fit que l'éveiller par le faible coup qu'il lui porta. La femme s'élança comme un éclair sur lui, et fendit la tête du sauvage, avant

qu'il eût eu le temps de se lever. Elle tua rapidement encore les autres, à l'exception d'une femme qui accompagnait les dix Indiens. Cette femme se réveilla, et voyant ce qui s'était passé, s'enfuit avec rapidité. L'héroïne enleva alors aux ennemis qu'elle avait tués la peau du crâne, suivant l'usage des guerriers indiens, et revint triomphante dans sa maison. Elle raconta ce qui lui était arrivé, mais personne ne voulut la croire jusqu'à ce qu'elle eût montré les trophées qu'elle avait remportés de sa victoire. Ce fait extraordinaire est conservé dans les annales des Indiens de l'Amérique du Nord, et peut servir ici de preuve aux atrocités qui se commettent souvent dans les pays de l'Inde, et que nous déplorons de toute notre âme.

CHAPITRE XII.

**Forme du Gouvernement des Indiens de l'Amérique septentrionale.**

Une grande différence se fait remarquer, quant à la forme du gouvernement des Indiens d'aujourd'hui et ceux d'autrefois. Les Indiens de nos jours ne forment plus qu'un peuple sans importance repoussé dans les contrées les plus sauvages de leur pays, qui vit maintenant sur les bords des lacs, et dispersé dans les immenses forêts de ce continent. Ils n'ont plus ni villes, ni même de grands villages comme autrefois, où ils étaient réunis au nombre de plusieurs mille. Ils ne sont plus seigneurs du pays, mais bien des voisins importuns que les gouvernemens repoussent de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin ils seront tout-à-fait absorbés par les états civilisés.

A l'époque de l'arrivée des premiers Anglais dans l'Amérique septentrionale, les Indiens étaient bien plus nombreux et vivaient moins dispersés. Ils avaient aussi des chefs qui régnaient sur eux avec bien plus d'autorité et les tenaient réunis. Leur forme de gouvernement était alors monarchique, c'est-à-dire que chaque tribu (et les tribus étaient bien plus nombreuses que maintenant) avait un roi ou un chef suprême qui avait sous lui plusieurs autres chefs commandant dans les différens villages. Ces rois gouvernaient en général toute leur vie ; mais leurs fils ne leur succédaient pas toujours, et après la mort de leur chef, les Indiens éleisaient souvent pour leur roi, surtout en temps de guerre, un guerrier plein d'expérience et de valeur, sans tenir compte des descendans du feu roi. Il s'est rencontré quelques chefs suprêmes qui par leurs talens naturels extraordinaires, ont étendu jusqu'à un certain point la suprématie de leur autorité sur un grand nombre de tribus dont ils parvenaient à rendre les rois leurs tributaires.

Powhatan, par exemple, commandait à trente peuplades dont les chefs lui payaient tribut. Il en fut de même d'Opechankanow, son successeur.

Les talens naturels qui élevaient un Indien à la dignité suprême, servaient aussi à l'y soutenir et lui assuraient d'autant plus de puissance et d'autorité, qu'il savait mieux les faire valoir. L'éloquence dans le conseil, la sagesse dans la décision des affaires difficiles, l'intrépidité, le courage, la valeur, la force du corps étaient les qualités qui élevaient un homme au premier rang, aux yeux des Indiens.

Ils n'avaient d'autre loi que quelques coutumes anciennes; les décisions et les ordres de leur souverain sur la sagesse duquel ils se reposaient, étaient leurs lois en temps de paix; de même que son héroïsme connu et son expérience dans la guerre, étaient la seule règle de leur conduite dans leurs entreprises.

Les Indiens d'aujourd'hui ont à la vérité encore des chefs, mais la plupart du temps ces chefs ne commandent que dans un

seul endroit, sont indépendans de tout autre, et ne jouissent même chez eux que de bien peu d'influence. Il n'est maintenant dans l'Amérique septentrionale pas un seul chef indien dont l'autorité soit décisive dans toute sa propre tribu; bien moins trouve-t-on un roi indien qui étende, comme autrefois, sa suprématie sur plusieurs tribus.

Le fond du gouvernement indien repose aujourd'hui, comme autrefois, sur des assemblées qui se réunissent fort souvent. A l'ouverture de ces assemblées, on observait une foule de cérémonies dont un grand nombre est encore en usage aujourd'hui. C'est aux chefs qu'il appartient de convoquer un conseil. Ils envoient leurs jeunes gens dans les différens endroits et invitent tous les hommes à se réunir au jour indiqué. Les Indiens chargés d'inviter au conseil les hommes de leur voisinage emportent ordinairement une grande quantité de tabac qu'ils partagent entre ceux qu'ils invitent. Ils portent en outre au chef de chaque endroit, une foule de

petits coquillages enfilés dans un cordon de soie. Ces coquillages sont de couleurs différentes (rouge, verte, blanche ou noire), selon que l'objet de la délibération doit être une affaire de guerre ou de paix, une circonstance triste ou joyeuse.

Lorsqu'on invite à une assemblée les tribus voisines, les envoyés du chef étranger joignent aux coquillages et au tabac, des pipes auxquelles on donne le nom de pipes de la paix ou calumets (1). Le chef convoque alors son conseil, pour savoir quel parti il doit prendre. Si l'on est d'avis d'accepter et de se rendre à la réunion des voisins, on bourre et on allume le calumet, et tous les hommes distingués et les guerriers en tirent, l'un après l'autre, quelques bouffées de fumée. Le conseil vient-il à prendre le parti contraire, on ne touche pas à la pipe de la paix, et on

(1) Le calumet est une grande pipe d'une pierre rouge ou noire, incrustée ordinairement avec de l'étain; elle est fort habilement travaillée, et terminée par un tuyau long et large, chargé de toute sorte d'ornemens.

la renvoie avec les coquillages, ce qui indique à la tribu voisine qu'on la traite en ennemie.

Quand la cabane du chef est assez spacieuse, tous ceux qui viennent au conseil s'y réunissent. Le plus souvent cependant ils s'assemblent en plein air, quand le temps le leur permet, ou dans une grande cabane construite exprès pour cela. Ils se réunissent toujours autour d'un grand feu; quelquefois ils en allument plusieurs autour desquels ils s'asseoient ou se couchent. Ça et là sont posés de grands monceaux de tabac dont chacun d'eux remplit sa pipe, qu'il fume sans dire un mot.

L'attention et la réflexion sérieuse qu'ils apportent dans leurs conseils, est quelque chose d'étonnant. Ils sont déjà réunis depuis long-temps qu'ils gardent encore le silence. Ce silence est rompu enfin par le chef ou par un orateur de la tribu, qui expose le sujet de la réunion. Il s'agit toujours de l'intérêt de toute la tribu ou du moins d'une partie considérable; tel, par exemple, que de grandes offenses reçues

de la part d'une tribu voisine, de meurtres répétés, d'atteintes au droit de chasse ou à d'autres droits anciens sanctionnés par l'usage. Il leur demande alors quelle est leur détermination, comme, par exemple, s'ils veulent prendre immédiatement les armes, ou envoyer des députés pour demander satisfaction, etc. En terminant son discours, le chef ou l'orateur prie ses auditeurs de délibérer entre eux et de faire connaître ensuite leur opinion.

Après ce discours, on réfléchit sur le parti à prendre, et après une longue réflexion et délibération à voix basse, un nouvel orateur se lève et fait connaître l'opinion des membres du conseil. Plusieurs autres prennent encore la parole après lui, mais ce ne sont jamais que des hommes qui par leur âge et leur expérience, ou par leur courage et leurs hauts faits dans la guerre, jouissent d'une considération méritée. L'attention avec laquelle les Indiens écoutent les orateurs qui prennent la parole dans les assemblées a toujours été un objet d'étonnement pour

les blancs. Pendant toute la durée du discours, pas un seul ne bouge de sa place, et l'on n'entend pas une seule syllabe, si ce n'est de temps en temps la longue et profonde exclamation, oh! oh! qui dans le langage des Indiens est une marque d'approbation.

L'anecdote suivante contient un exemple de l'attention et de l'immobilité des Indiens dans un conseil. Il y a déjà bien des années que le commandant du fort du Détroit convoqua un conseil des Otchipwés, pour assister à l'interrogatoire de deux Indiens de cette tribu qui s'étaient rendus coupables de plusieurs meurtres. Une grande quantité d'Indiens (il s'en trouvait alors bien plus qu'aujourd'hui dans le voisinage du Détroit) parurent au conseil. Les deux meurtriers furent amenés, interrogés et convaincus. Quand le commandant eut prononcé alors la sentence de mort, l'un d'eux s'élança tout-à-coup avec un grand couteau qu'il tenait caché, et se fraya un passage hors de la salle du conseil. Un grand bruit se fit en-

tendre; les gardes qui étaient en dehors de la maison, rendus attentifs, se précipitèrent sur le meurtrier qui voulait fuir; et le renversèrent mort à leurs pieds. Tout cela causa un tapage affreux tant dans la maison du conseil qu'en dehors; mais de tous les chefs et guerriers indiens qui étaient au conseil, pas un ne bougea de sa place, pas un ne regarda même autour de lui, et tous restèrent immobiles fumant leur pipe, comme si l'ordre n'eût été nullement troublé.

La violation des saintes lois usitées chez les Indiens dans leurs assemblées, est punie très sévèrement dans le jeune homme qui les oublie, quelquefois même par la mort. Ainsi l'on vit un jour un chef distingué, interrompu dans un discours par une question que lui adressa un jeune guerrier de sa garde, s'arrêter tout-à-coup, prendre avec sang-froid la hache suspendue à sa ceinture et fendre la tête du jeune homme. Il fit signe ensuite à ses gens d'emporter le cadavre, et continua son discours, comme si de rien n'eût été.

Comme avant l'arrivée des Européens, et long-temps après encore, l'écriture était inconnue aux Indiens, les anciens habitans de ce pays avaient inventé un moyen fort ingénieux pour retracer tout un long discours tenu dans une assemblée. L'orateur faisait de temps en temps des pauses, le chef de la partie à laquelle le discours était adressé avait des petits bâtons, et chaque fois que l'orateur faisait une pause, il en passait un à l'un de ses conseillers, cela signifiait que cet homme était chargé de retenir ce point du discours. A la pause qui suivait, un autre conseiller recevait un petit bâton, et ainsi de suite jusqu'à la fin du discours. Ces conseillers étaient des hommes connus par leur attention et leur réflexion, en état de se rappeler parfaitement et de reproduire les parties du discours confiées à leur mémoire. Quelque longs que fussent ces discours, ils pouvaient donc être conservés, aussi bien que par des sténographes.

Lors donc que la partie à laquelle le discours s'adressait venait à délibérer, elle

avait, à l'aide de ces hommes, tous les points du discours sous les yeux et se trouvait en mesure de délibérer, comme de préparer sa réponse.

Le pouvoir exécutif est dans la plupart des tribus entre les mains du chef, et souvent il remplit l'une après l'autre les fonctions de juge et de bourreau, parce qu'il ne veut pas abandonner à un autre le plaisir de tuer un homme. Cela n'arrive cependant que pour des criminels publics ou pour des criminels de tribus étrangères, que l'on prend et qui sont tout aussitôt condamnés et exécutés par le chef. Quant aux crimes privés, tels que des meurtres commis par des Indiens entre eux, ils les punissent eux-mêmes, et le chef ne s'en mêle pas. Les proches de celui qui a péri tuent le meurtrier quand ils le découvrent, et quand ils ne parviennent pas à le trouver, ils font retomber leur vengeance sur ses parens les plus proches et en tuent souvent trois ou quatre, avant que leur infernale vengeance ne soit assouvie.

Il y avait autrefois dans l'Amérique

septentrionale plusieurs tribus de l'Est, dont quelques historiens contemporains rapportent que même un vol de peu d'importance était puni de mort chez elles. Ainsi un missionnaire français vit un jour dans le Canada, un Indien qui donna un coup de bâton à une femme et paraissait disposé à la tuer. Le missionnaire accourut aussitôt pour sauver la femme, et demanda à l'Indien pourquoi il la frappait si impitoyablement; il lui répondit : C'est ma sœur, mais elle a volé et mérite la mort. Le missionnaire ne parvint qu'avec beaucoup de peine à sauver la vie de cette pauvre Indienne.

Les Indiens de l'Amérique septentrionale ne sont pas soumis aux lois du gouvernement de ce pays, mais on les traite cependant conformément à cette loi, lorsqu'ils se sont rendus coupables du meurtre d'un blanc; en pareil cas les blancs cherchent à s'emparer du meurtrier, le livrent au tribunal criminel le plus proche, qui le condamne à être pendu. Les Indiens trouvent cela tout juste et ne s'opposent jamais

à l'extradition du meurtrier d'un blanc. Un Indien tua un jour un Anglais; il fut pris et livré à la justice. Les Anglais invitèrent les Indiens voisins à venir assister à l'interrogatoire du meurtrier, pour se convaincre que c'était un scélérat qui avait mérité la mort. Les Indiens pleins de confiance dans la justice des lois des blancs, ne voulurent point paraître, et envoyèrent au tribunal criminel le court billet suivant : « Camarades, nous savons que N. qui a tué l'un de vous est un méchant homme, et nous ne nous soucions nullement de le voir ; jugez-le d'après vos lois, et pendez-le, afin qu'il ne revienne plus parmi nous. »

Voici encore un exemple d'une négociation des blancs avec les Indiens. Elle eut lieu à Fond du Lac, au mois d'août 1826; le gouvernement des Etats-Unis y invita tous les chefs et guerriers distingués de la tribu des Otchipwés, et leur fit connaître le jour de l'ouverture. Un grand nombre des principaux Indiens de cette nombreuse tribu y parurent, et de la

part du gouvernement vint le gouverneur du Détroit avec un grand nombre de fonctionnaires, d'officiers et de soldats, et une foule considérable de Canadiens qui conduisaient les bateaux. L'objet de cette réunion était de réprimer les hostilités continues entre les Otchipwés et la tribu de Siou, aussi bien que les barbares atrocités toujours usitées parmi les guerriers indiens. Le gouvernement essaya, tant par ses menaces que par de bonnes paroles et des présens, à amener les Otchipwés à des intentions plus pacifiques. Il est difficile de dire quel succès peuvent avoir eu ces tentatives pleines d'humanité du gouvernement, et assurément bien dignes d'éloges; mais il n'est pas moins vrai que ces barbares sauvages ne tardèrent pas à recommencer leurs hostilités qui continuent encore aujourd'hui.

Il y a une grande différence entre ces réunions des Indiens convoquées par les blancs, et les assemblées indiennes pures.

Quand l'époque désignée approcha, on

vit arriver tous les jours de grandes bandes d'Indiens, il en est qui arrivaient de plus de trois mille milles de loin. Dès qu'une de ces bandes était arrivée, elle commençait une danse au son du tambour. Cette danse avait lieu sans doute pour amuser les blancs qui les regardaient avec curiosité, et pour leur montrer en même temps leur adresse. Il arriva aussi une foule de femmes et d'enfans, car le gouvernement promettait de donner des présens à tous les Indiens qui se présenteraient. Le deux août, vers midi, commença la négociation. Les Indiens s'assirent tous par terre en demi-cercle, et les deux commissaires du gouvernement s'assirent à quelque distance à une table. Les deux partis fumèrent en signe d'amitié le calumet, et le gouverneur adressa aux Indiens, par le moyen d'un interprète, un discours dans lequel il leur exposait le sujet de leur réunion, et les différens points sur lesquels ils auraient à délibérer et à lui répondre. Personne ne prit la parole après lui, mais

la réponse aux différens articles fut remise au lendemain, pour laisser aux Indiens le temps de délibérer entre eux.

Le jour suivant vers onze heures, trois coups de canon donnèrent le signal de l'ouverture du conseil. Le calumet passa de nouveau de bouche en bouche, après quoi plusieurs chefs se levèrent tour à tour pour faire leurs observations sur les articles qui leur avaient été soumis.

A une heure après midi, la séance fut suspendue jusqu'à trois heures, et alors la négociation fut de nouveau mise sur le tapis jusqu'au coucher du soleil. La prochaine assemblée fut fixée au 5 août. Le 4 fut employé par les commissaires à écrire tout ce qui avait été traité jusqu'alors.

Le 5, la séance fut ouverte à dix heures, avec les cérémonies d'usage. On fit la lecture de la négociation, et on en ajouta l'explication. Les Indiens y donnèrent leur consentement, et les principaux de leurs chefs signèrent l'original, c'est-à-dire que chacun d'eux touchait la plume, tandis que l'un des commissaires marquait une

croix à son nom qu'il avait signé pour lui.

Ensuite ils se réunirent encore une fois, et les commissaires firent une distribution d'une foule de grandes médailles d'argent, à l'effigie et à l'inscription du président des Etats-Unis John Quincy Adams. Tous les principaux chefs des Oschipwés en reçurent en signe d'amitié.

On annonça alors la dernière assemblée à laquelle toutes les femmes et tous les enfans furent invités, pour recevoir les présens promis par le gouvernement et attendus avec tant d'impatience. Le soleil de ce jour fortuné se leva enfin. Les Indiens, surtout les femmes et les enfans, attendaient avec impatience le signal de l'assemblée. Les canons retentirent enfin et une multitude d'hommes, de femmes, d'enfans et de chiens accourut. Tous reçurent de riches présens, depuis l'enfant au berceau jusqu'au vieillard, il n'y en eut aucun qui ne s'en retournât content, en emportant de belles choses dont un grand nombre ne leur étaient pas même connues encore.

Ces présens consistaient en grands couteaux pour les hommes et en couteaux plus petits pour les femmes et les enfans. Il y avait du tabac pour tous les hommes, et pour toutes les femmes une collerette et une chemise de couleur par tête; du drap pour guêtres et habits pour les hommes, les femmes et les enfans, aussi bien que des couvertures ou housses de laine; enfin de la poudre et du plomb, des pierres à fusil et des hameçons pour les hommes; des rubans, des anneaux pour les femmes et les enfans, le tout en grande quantité.

Durant le séjour des Indiens, on leur donna tous les jours une livre de porc et une livre de farine par tête. Les Indiens admiraient la bonté et la générosité du gouvernement, et reconnaissaient qu'ils n'avaient encore jamais été aussi heureux. Ils s'étonnèrent et se réjouirent bien plus encore, lorsque les commissaires leur annoncèrent, en prenant congé d'eux, que chaque Indien recevrait autant de viande de porc et de farine qu'il pourrait en emporter à la fois. Tous les hommes se

présentèrent avec leurs courroies, à l'aide desquelles ils sont dans l'habitude de porter de grandes charges sur leur dos, et l'on peut bien s'imaginer qu'en cette circonstance ils ne ménagèrent point leurs épaules.

Le 9 août les commissaires s'embarquèrent dans de légers canots d'écorce de bouleau, et les Indiens ne tardèrent pas à rentrer dans leurs foyers.

## CHAPITRE XIII.

**Maladies et Thérapeutique des Indiens de l'Amérique Septentrionale.**

Il y a chez les blancs bien des maladies inconnues aux Indiens, surtout celles qui sont la suite d'une vie molle, incontinent et dissolue. On rencontre aussi parmi eux bien peu d'hommes estropiés ou difformes. Il y a cependant vers le nord-ouest de ce continent une petite tribu indienne dont le signe national est d'avoir des têtes plates. Les femmes de cette tribu ont l'habitude d'écraser à leurs enfans, dès qu'ils viennent au monde, la tête, de manière à la rendre aussi plate que possible; et celui qui a la tête la plus plate est regardé comme le plus beau.

Du reste, on ne trouve point de difformités générales parmi les autres tribus de l'Amérique du Nord. Les Indiens sont communément des gens bien venus, et les femmes indiennes ne sont point dans l'usage insensé d'abîmer leur santé par des vêtemens étroits, des petits souliers et des corsets gênans; elles se contentent de la bonne et forte constitution que la Providence leur a donnée et ne songent qu'à la conserver telle qu'elle est.

Il y a des maladies que les Indiens ne connaissent que depuis l'arrivée des blancs dans leur pays, et ces maladies ont souvent fait d'affreux ravages parmi eux, parce qu'ils n'avaient pas encore l'habitude de les traiter. Ainsi, il y a déjà bien des années, la petite vérole maligne désola d'une manière si horrible les Indiens de l'Amérique septentrionale, que dans bien des tribus elle enleva la moitié de la population. Un bâtiment marchand avait apporté cette maladie à Charlestown dans la Caroline du sud, et de là elle s'était répandue parmi les Indiens de Tscheroki par le moyen des

marchandises qu'ils avaient achetées, et par les Tseheroki elle s'était communiquée à une foule d'autres tribus. Elle ne fit d'abord que de lents progrès, et les docteurs indiens eurent le loisir d'observer cette singulière maladie qui leur était inconnue jusqu'alors, et de faire l'essai de toutes sortes de remèdes. Le premier qu'ils tentèrent, en voyant que les malades souffraient beaucoup de la chaleur, fut de les faire porter hors de leurs cabanes, de les y faire coucher par terre et de les y laisser en plein air, même pendant la nuit, afin, disaient-ils, que la fraîcheur de la rosée détruisît l'inflammation qu'ils éprouvaient. Il est facile de s'imaginer que tous leurs patients mouraient en peu de temps.

Ils tentèrent alors un autre moyen. Quand le malade était au plus fort de la transpiration, ils découvraient sa poitrine, sur laquelle ils répandaient de l'eau glaciale, en y mêlant toutes sortes de chants, de grimaces et de conjurations. Quand ils se furent convaincus que ce remède restait aussi sans effet, tous les docteurs et

magiciens de la tribu Tscherokei s'assemblèrent et tinrent un grand concile médical. La haute décision à laquelle s'arrêtèrent unanimement, après bien des débats, ces grands praticiens, était bien digne des membres de ce concile. Il fut convenu qu'on emploierait tous les moyens pour porter au plus haut degré la transpiration des malades, et qu'alors on les plongerait précipitamment dans une eau courante. Les pauvres patients mouraient tous subitement entre les mains de leurs ignorans docteurs.

Les charlatans indiens se trouvèrent donc dans le plus grand embarras, et reconnurent qu'ils n'entendaient rien au traitement de cette terrible maladie. Ils abandonnèrent les malades à leur sort. Un grand nombre d'entre eux se tuaient eux-mêmes, en se précipitant dans le feu ou dans l'eau ; d'autres se perçaient de leurs couteaux, ou s'ouvraient la gorge et mouraient baignés dans leur sang. Un grand nombre se tuaient quand ils étaient déjà guéris, par ce que la maladie les

avait tellement défigurés, qu'ils rougis-  
saient de vivre plus long-temps. Parmi  
ces derniers se trouva un vieux guerrier  
renommé. Ses proches ne tardèrent pas à  
s'apercevoir de son dessein, épièrent avec  
soin toutes ses démarches, et éloignèrent  
de lui toute espèce d'instrument tranchant.  
Cela ne fit que l'exaspérer davantage, et  
il chercha un autre moyen d'exécuter son  
plan de destruction. Il courut avec tant de  
force se précipiter la tête vers un corps  
dur, qu'il tomba sans connaissance; quand  
il eut retrouvé ses esprits, il se coucha  
comme pour se reposer. Ses proches le  
laissèrent seul, croyant qu'en effet il allait  
prendre quelque repos. Mais dès qu'il vit  
qu'il n'y avait plus personne dans la ca-  
bane, il chercha dans tous les coins, et  
ne trouva qu'un manche de hoyau. Il le  
prit, en appuya une extrémité contre la  
terre, plaça l'autre dans sa bouche, et se  
précipita dessus de toute sa force, de  
manière que le manche entra dans sa  
gorge et l'étouffa.

Le suicide n'est en général pas rare chez

les Indiens. Ils se font sauter la cervelle, se pendent ou s'empoisonnent. Le chagrin et la maladie sont les causes ordinaires des suicides.

Les maladies des Indiens sont en général la suite de leur vie misérable et sans règle. Souvent ils ont à souffrir de la faim et se nourrissent alors d'une foule de choses contraires à la santé; puis quand ils font une bonne chasse, ils mangent avec si peu de mesure qu'ils ne peuvent plus ni marcher, ni se tenir debout. Ils se livrent en outre tellement à la boisson, qu'ils sont souvent presque tout une semaine dans une ivresse continuelle.

Ajoutez à cela qu'ils vont hiver et été à la chasse. Cette chasse, telle qu'ils la font, est extraordinairement fatigante. Ils courent souvent des journées entières, et se couchent là où la nuit les surprend. Ordinairement ils dorment, même durant l'hiver en plein air, sur la terre glacée, après avoir transpiré durant tout le jour et dans des vêtemens encore imprégnés de leur sueur. Il est vrai qu'ils font du feu, quand ils cam-

pent quelque part, mais il n'est pas moins vrai aussi qu'ils se couchent sur la terre gelée, et qu'ils n'ont ordinairement sur eux qu'une seule et souvent bien légère couverture. Un grand nombre d'entre eux à la vérité ne font par là que s'endurcir encore davantage, mais il en est beaucoup aussi qui ne tardent pas à se ressentir de ce genre de vie. On voit beaucoup d'Indiens éprouver des vomissemens de sang et toutes sortes de douleurs dans le corps, avant d'arriver à un âge avancé. La phthisie est très répandue parmi eux.

On compte chez les Indiens peu d'hommes qui parviennent à une haute vieillesse. surtout parmi ceux qui sont le moins éloignés des blancs et ont de plus fréquens rapports avec eux. Les femmes vivent plus long-temps que les hommes, parce que leur genre de vie est moins désordonné et exposé à moins de fatigues.

On trouve dans toutes les tribus indiennes une grande quantité de médecins qui se vantent tous de posséder de grandes connaissances et de savoir guérir toutes

sortes de maladies. Il est vrai que la plupart de ces gens sont des imposteurs et des charlatans, tels qu'on en rencontre même aussi chez les peuples civilisés, qui en imposent, par leur bavardage, aux gens crédules et ignorans, aux dépens desquels ils vivent bien. Cependant il faut avouer, car l'expérience le prouve, qu'il y a, parmi les médecins indiens, des hommes qui possèdent une grande habileté naturelle pour le traitement des malades, et à qui une longue expérience a fait connaître la vertu de certaines racines, plantes et écorces. Le fruit de cette expérience se transmet de père en fils, et s'accroît sans cesse par de nouvelles découvertes. A l'aide de ces moyens simples de guérison, quelques médecins indiens font des cures tout-à-fait extraordinaires. Ils sont habiles surtout dans la guérison des blessures.

Un savant anglais qui, il y a quelques années, est resté assez long-temps chez les Indiens, dit que pour la guérison des blessures récentes, telles que coups, coupures, blessures d'armes à feu, il mettait

un vieil Indien expérimenté au dessus des plus habiles chirurgiens des peuples civilisés, tant parce que les remèdes des Indiens sont plus simples et moins douloureux que parce que la guérison est beaucoup plus prompte.

Les Indiens ont des contre-poisons excellens et infaillibles, aussi bien contre la morsure des serpens venimeux que contre les poisons qu'on peut avoir avalés. Pour guérir la morsure d'un serpent, les chirurgiens tranchent souvent dans la chair vive et font beaucoup souffrir. Les Indiens au contraire qui, dans leurs voyages à travers les forêts, sont souvent exposés à ce danger, ne taillent jamais dans la chair, et guérissent parfaitement en peu de jours les morsures les plus dangereuses. Quand ils se mettent en route, ils ont soin d'emporter toujours des remèdes éprouvés contre la piquûre des serpens. Dès qu'un Indien se sent mordu par un serpent, il prend en bouche une portion de son remède, le mâche, en avale une partie, et étend le reste sur la blessure. Il éprouve aussitôt

des douleurs terribles causées par la lutte entre le poison et le contre-poison. Mais bientôt le poison se trouve repoussé de son organisation de la même manière qu'il y était entré, et au bout de deux jours l'Indien, parfaitement rétabli, peut continuer sa route.

La réputation d'un homme habile dans l'art de guérir les blessures s'étend fort au loin, les Indiens font souvent de longs voyages, en s'exposant même au danger de rester en route, pour confier leur guérison aux soins d'un chirurgien habile, et leur espérance est rarement trompée. Au commencement de la guerre de la révolution des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, un chef indien fut blessé très grièvement par un de ses compatriotes, parce qu'il avait pris le parti des colons. Le chef faisait alors un long voyage avec quelques colons. Il continua sa route, quoiqu'à chaque respiration le sang sortît de la blessure que la balle de son ennemi lui avait faite à la poitrine. Il fit quatre-vingts milles dans ce triste état avant d'ar-

river à aucune ville. Les Anglais voulurent le garder pour le faire guérir par un de leurs chirurgiens, mais l'Indien refusa de rester : il disait qu'à cinquante milles de là se trouvait un célèbre chirurgien indien qui le guérirait en peu de temps, s'il était seulement assez heureux pour arriver jusqu'à lui. Il continua donc son pénible voyage et arriva heureusement à l'habitation du médecin qui le guérit en effet parfaitement en très peu de temps. Dix ans après, ce chef vint au Détroit où il rencontra un des Anglais qui se trouvaient avec lui lorsqu'il avait été blessé.

*Au Saut de Sainte-Marie*, à la naissance du lac Supérieur, une lutte violente s'éleva entre deux Indiens; l'un d'eux prit sa hache et en asséna à l'autre un coup si terrible dans le côté qu'il lui enfonça toute la hache dans le corps, et que ne pouvant l'en retirer, il prit la fuite. Personne n'était présent au combat, de sorte que l'Indien blessé resta long-temps baigné dans son sang. Quand on le trouva, on retira la hache de sa blessure, et on le

porta comme mort dans le fort militaire qui se trouve près de là. Bientôt arrivèrent quelques Indiens, et parmi eux un de leurs chirurgiens. Dèsque celui-ci s'aperçut que le blessé respirait encore, il courut chercher sa boîte à remèdes. Il en tira une substance blanche, en fit dissoudre une partie dans de l'eau, et chercha à la faire avaler au malheureux blessé. Mais sa bouche, comme ses yeux, était bien fermée, et on le regardait comme un homme mort. L'Indien lui ouvrit la bouche à l'aide d'un morceau de bois, et lui fit avaler sa médecine. Peu de temps après le patient commença à ouvrir les yeux. Le médecin employa encore d'autres remèdes, et le blessé recouvra entièrement sa connaissance. On le transporta alors dans sa cabane, où le médecin indien le traita en règle et avec le plus grand soin. Le sixième jour l'Indien pouvait déjà marcher, et au bout d'un mois il était parfaitement guéri, à l'exception d'une toux violente qu'il éprouvait à tout moment. Il vécut encore vingt ans après cet événement.

Un blanc du pays du Maine, qui vivait dans le voisinage d'un village indien, reçut à la jambe une blessure qui le mit tout-à-fait hors d'état de marcher. Il fit venir tous les médecins et chirurgiens de sa connaissance ; ceux-ci mirent tout en œuvre pour le guérir, mais ils n'y parvinrent point. Enfin un Indien vint le visiter, et lui offrit par amitié de guérir sa blessure. L'offre fut acceptée, et l'Indien se servit de moyens si efficaces, quoique bien simples, qu'au bout de sept jours son malade put aller partout.

Quand des médecins indiens traitent des blancs, ils ne se servent que de leurs remèdes, sans faire aucune cérémonie. Mais quand ils ont affaire à des Indiens, ils font d'abord une foule de cérémonies, tels que des chants, des danses, des sacrifices et des invocations; et comme la plupart du temps ce sont en même temps des imposteurs, ils ne manquent pas de dire à leurs patients que ces cérémonies contribueront bien plus que les remèdes à leur guérison. Ils attribuent ordinairement les maladies à

l'esprit méchant, ou à la malice d'un magicien, et donnent à entendre qu'ils ont besoin d'être d'abord bien confortés (c'est-à-dire bien payés) pour être en état de chasser de l'organisation du malade l'esprit méchant ou la vertu magique. Et après avoir reçu leur paiement, ils commencent l'exercice de leur art, en chantant, en criant et en sautant autour du malade, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement épuisés. Alors ils se reposent et attendent, comme ils le disent, l'effet de leur art. Quand il arrive que le malade se trouve bientôt mieux, ce sont les artifices du charlatan qui l'ont guéri. Si aucun changement ne se fait remarquer dans l'état du patient, le jongleur recommence ses bruyantes cérémonies, jusqu'à ce que le malade éprouve de l'amélioration, ou que l'imposteur trouve le moyen d'expliquer la résistance du mauvais esprit. Si le malade vient à mourir, la raison toute simple qu'en donne le charlatan, c'est que le diable chassé par ses artifices du corps du malade, l'a frappé, en fuyant, d'un coup mortel.

Quand quelqu'un est très malade, les médecins indiens disent souvent que son âme s'est envolée. Ils prennent alors une petite boîte destinée à cet usage, et autour de laquelle ils courent pendant quelque temps comme des insensés. Si l'âme revient dans la boîte, ils la portent au malade et la soufflent dans sa bouche. Si le malade meurt malgré cela, il faut trouver un prétexte afin d'expliquer pourquoi l'âme ne peut être reprise une seconde fois.

## CHAPITRE XIV.

Usages des Indiens de l'Amérique Septentrionale  
relatifs à la sépulture de leurs morts.

La première chose que font les Indiens, à la mort des leurs, que ce soit un homme, une femme ou un enfant, est de tirer deux ou trois coups de fusil de la cabane du défunt, pour annoncer la mort aux voisins.

Les Indiens de ce pays ont généralement l'habitude d'enterrer leurs morts peu d'heures après qu'ils ont cessé de vivre. Souvent ils n'attendent pas même deux heures, et procèdent à l'enterrement dès que le malade a fermé les yeux. On peut se figurer combien de gens qui paraissent morts se trouvent enterrés par suite de cet usage barbare. Les Indiens en ont eu sou-

vent la preuve, mais ils tiennent tellement à leurs coutumes que ni ces tristes exemples, ni les représentations des blancs n'ont pu les en détourner.

Il y a quelques années mourut en apparence sur la côte septentrionale du lac Supérieur un Indien que ses proches enterrèrent aussitôt, selon l'usage. Quand toutes les cérémonies furent achevées, et que la sépulture fut terminée, chacun rentra dans sa cabane. La veuve du défunt resta seule sur le tombeau, en répandant ses larmes et ses plaintes. Tout-à-coup elle entendit un bruit sourd dans le tombeau, elle se leva effrayée et courut dans le village répandre cette nouvelle. Les Indiens accoururent, creusèrent la terre et trouvèrent en vie celui qu'ils avaient enseveli. Cela ne les empêcha point d'enterrer aussitôt après sa mort, le premier qui vint à fermer les yeux. La religion chrétienne est seule assez forte pour abolir cet usage absurde et cruel.

Tous les Indiens de l'Amérique septentrionale montrent beaucoup de respect

pour leurs morts. Quand l'un d'eux a été tué dans les combats, ses compatriotes se donnent toutes les peines du monde pour sauver son corps, tant pour empêcher les ennemis de lui enlever la peau du crâne que pour lui assurer une honorable sépulture. Quand un Indien passe l'hiver avec sa famille, loin de la patrie, et qu'il vient à mourir, il arrive souvent que ses parens brûlent le cadavre, en conservent les cendres qu'ils emportent ensuite à leur retour chez eux.

Les Indiens ne font point de cercueils pour y enfermer leurs morts, mais ils sont dans l'habitude de garnir l'intérieur de la tombe d'écorces d'arbres, et quand le corps y a été descendu, ils le recouvrent d'autres écorces, afin qu'il ne touche pas immédiatement à la terre. Les Indiens qui vivent dans le voisinage des blancs, mettent seuls leurs morts dans des cercueils qu'ils reçoivent toujours en présent.

Quelques tribus du nord sont dans l'usage de mettre leurs morts dans une espèce de cercueils faits avec des troncs d'arbres

joint ensemble. Mais au lieu de déposer ces cercueils dans la terre, ils construisent un échafaudage de huit à dix pieds de haut, sur lequel ils placent le cercueil et où ils abandonnent le cadavre à la corruption. Ils disent que la vue du mort qu'ils ont toujours sous les yeux, les console au moins de sa perte. A cette fin ils dressent cet échafaudage près de leurs habitations, sans craindre l'horrible odeur que la putréfaction du cadavre ne manque pas de répandre long-temps, pour ne pas être privés de la consolation de conserver sous leurs yeux les restes de l'ami qu'ils ont perdu.

Les Indiens ne font pas en général beaucoup de cérémonies pour la sépulture; ils les prolongent cependant et les accompagnent de plus de chants, quand ce sont des personnages distingués, tels que des chefs ou des guerriers célèbres.

Voici leur mode de sépulture ordinaire. Dès qu'un homme est mort, ils enveloppent son corps dans un drap blanc ou dans une couverture de laine, et le posent par terre,

d'un côté de la cabane. Puis tous les proches et amis du mort, après avoir teint leur visage en noir, s'asseoient par terre, en face du corps, allument leur pipe, courbent leur tête, et restent immobiles, sans prononcer une parole. Quand le moment est venu de partir pour la sépulture, les parens les plus proches s'avancent, découvrent le cadavre, lui adressent des paroles entrecoupées de larmes et de cris de douleur, lui disent adieu, le serrent dans leurs bras et lui donnent le dernier baiser.

Quand le défunt est un homme marié, sa veuve coupe quelques boucles de ses cheveux qu'elle doit brûler, après les avoir conservés pendant un an. Ordinairement le chef de l'endroit adresse au mort une courte allocution, dans laquelle il lui souhaite un heureux voyage, et l'anime à montrer du courage dans les dangers qu'il pourra rencontrer. Dans un de ces discours funèbres, j'entendis un jour un chef des Oschipwés faire au défunt la singulière cession suivante : j'ai tué en différens combats

bien des hommes de la tribu de Siu. Je te les cède, qu'ils soient tes esclaves; ils peuvent te rendre bien des services dans ton long voyage, et tous les soirs quand, fatigué de ta marche, tu te reposeras, ils apporteront du bois près de toi, t'allumeront du feu et te rendront toute espèce d'autres services.»

Après le discours funèbre, quelques hommes portent le corps dans sa couverture, vers la tombe. Ont-ils un cercueil, ils y déposent le cadavre avec la couverture, comme aussi avec les différens présens qu'ils lui donnent pour son voyage, portent le cercueil vers la tombe qu'ils ont creusée, et l'y déposent sans autre cérémonie. Lorsqu'ils n'ont pas de cercueil, ils placent dans la tombe le cadavre enveloppé dans sa couverture, mettent les présens à ses côtés, le recouvrent d'écorces d'arbres, et de la terre qu'ils ramassent au dessus. La sépulture achevée, ils enfoncent à l'endroit où repose la tête du défunt un poteau dont le sommet présente la figure grossière d'un animal ou d'un oiseau. Chaque famille indienne porte le

nom d'un animal, et c'est cet animal qu'on représente à l'extrémité du poteau.

Les Indiens ont un grand respect pour leurs tombeaux et en éloignent avec soin toute espèce de profanation. Aussi établissent-ils autour de leurs tombeaux de fortes clôtures en troncs d'arbres, et les recouvrent-ils même souvent.

Les Indiens de quelques tribus sont dans l'usage d'allumer tous les soirs sur le tombeau un petit feu qu'ils entretiennent jusqu'à minuit. Ils le font au moins quatre nuits de suite et quelquefois même plus long-temps.

L'usage de donner aux morts, dans leur tombe, des présens de toute espèce, est généralement répandu chez tous les Indiens de l'Amérique septentrionale. C'est une suite de la croyance dans laquelle ils sont que les âmes des défunts, âmes qu'ils considèrent toujours comme des personnes, doivent faire un long voyage avant d'arriver dans le beau pays de la félicité où ils trouveront en abondance toutes sortes de biens et de beautés; et que durant ce voyage, elles

éprouvent encore tous les besoins auxquels nous sommes assujétis dans cette vie. C'est pour cela qu'ils leur donnent des armes, un fusil, du tabac, des provisions, etc.

Quelques tribus ont coutume de revêtir le défunt, surtout quand c'est un chef ou un Indien de distinction, de tous ses plus beaux ornemens; car ils disent qu'un Indien qui se présente pauvre et sans ornemens, à l'entrée de la terre de la félicité, n'est point admis, et se trouve obligé de revenir sur la terre ou d'errer dans une misère éternelle.

Outre les provisions qu'ils mettent au mort dans sa tombe, ils en déposent aussi de temps en temps de fraîches au dessus; ces provisions sont consommées durant la nuit par des chiens ou des loups affamés; mais les Indiens croient que les âmes, lorsqu'elles manquent de nourriture, reviennent en chercher sur leur tombe.

Il est d'usage chez tous les Indiens de pleurer les morts, mais le mode de ces cérémonies change selon les différentes tribus. Chez les anciens Canadiens c'était l'usage que les proches du défunt fissent entendre aussitôt après sa mort, leurs plaintes et

d'horribles gémissemens. Quelquefois on arrêtait et payait encore d'autres personnes pour pleurer le mort et gémir sur sa perte. Leur deuil durait tout une année, pendant laquelle on faisait les cérémonies les plus désagréables. Les parens les plus proches devaient couper leurs cheveux tout-à-fait ras et peindre leur visage en noir. Ils ne devaient regarder personne en face, se présenter nulle part et ne manger rien de chaud, même jamais s'approcher du feu pour se chauffer. Cela ne durait pas, il est vrai, toute l'année de leur deuil, mais toujours assez long-temps. Aujourd'hui les Indiens du Canada se sont bien fondus ensemble et sont tous convertis à la religion chrétienne.

Parmi les Indiens modernes de l'Amérique septentrionale, il est d'usage que les parens du défunt peignent leur visage en noir, et qu'ils se présentent ainsi partout, pendant tout le deuil qui dure un an, sans jamais se laver, sans jamais ni couper, ni peigner leur chevelure, et en portant leurs habits les plus vieux.

Les femmes des Oschipwés, ainsi que celles de plusieurs autres tribus plus sep-

tentrionales, sont dans l'usage, quand elles perdent un de leurs enfans, de se faire une poupée qu'elles emmaillottent dans un petit berceau fait exprès, et de l'apporter partout avec elles, durant une année entière, comme elles avaient coutume de porter l'enfant qu'elles ont perdu.

Quand une femme indienne vient à perdre son mari, il est d'usage qu'elle enveloppe ses plus beaux habits dans un morceau de drap, et qu'elle y attache les ornemens de son mari défunt, tels que ses pendans d'oreilles, les anneaux de ses doigts et de son nez, etc. Elle a toujours près d'elle ce rouleau qui est la marque de son veuvage, et elle doit l'emporter avec elle partout où elle va. Cela dure un an, quelquefois même plus long-temps, jusqu'à ce que les parens du mort lui prennent le rouleau, et alors il lui est permis de se remarier.

Il arriva une fois que les parens du défunt laissèrent la veuve, durant plusieurs années, chargée de son rouleau. Elle en fut si irritée, et elle était devenue si pauvre en habillemens, qu'elle fut sur le point d'ouvrir le rouleau, pour en tirer les bons

habillemens qu'elle y tenait renfermés. Elle n'osa pas cependant enfreindre la loi de son veuvage. Elle pria à différentes reprises les parens de son époux défunt de la débarrasser de son rouleau de veuve, jusqu'à ce qu'enfin elle fut exaucée et délivrée de son deuil importun.

Outre ce rouleau, la veuve, durant un an, porte sans cesse à ses côtés une écuelle de bois, dans laquelle elle met à chaque repas les meilleurs morceaux; et dès qu'un étranger ou un voisin vient à la cabane, elle lui présente son écuelle, et le voit avec plaisir savourer ces bons morceaux, car elle dit que c'est l'esprit de son mari défunt qui prend part à ce repas.

Presque tous les Indiens de l'Amérique du nord font de temps en temps des repas funèbres sur les tombes de leurs parens et amis morts; et il en est qui alors chantent et dansent au son du tambour. Ils disent que les esprits des morts les voient et se réjouissent infiniment à ces fêtes célébrées en leur honneur par leurs amis et leurs proches.

Comme les Indiens aiment passionné-

ment leurs enfans , on s' imagine facilement jusqu'à quel point éclate la tristesse des parens , quand ils viennent à en perdre un. Il n'est pas rare de voir le chagrin les rendre malades et causer même leur mort.

Un voyageur rapporte comme témoin oculaire le fait suivant. Durant le temps qu'il passa chez les Indiens de la tribu de Siou, mourut dans l'endroit où il se trouvait un petit garçon âgé de quatre ans. Son père et sa mère furent plongés dans la plus affreuse douleur. Celle du père surtout approchait du désespoir. Il saisissait souvent une flèche ou une pierre à fusil tranchante pour s'en déchirer le corps. Enfin une affreuse maladie le frappa et l'emporta. Mais ce qu'il y eut de plus étonnant dans cette circonstance, ce fut que la mère de l'enfant, qui jusqu'alors n'avait fait que pleurer et gémir, et ne paraissait pas moins désespérée que le père, sécha tout-à-coup ses larmes après la mort de ce dernier, recommença à sourire et recouvra peu à peu toute sa sérénité et sa gaieté.

L'étranger fut étonné de voir si résignée et si tranquille la femme qui venait de

joindre la perte de son mari à celle de son fils. Il ne pouvait comprendre la cause de ce changement si subit et si extraordinaire. Quand il la lui demanda, il en reçut la singulière réponse suivante : Quand mon fils mourut, ce n'était qu'un faible enfant, incapable de se procurer ses moyens de subsistance dans le pays des Esprits; aussi nous étions, mon mari et moi, dans une affreuse tristesse de voir la position misérable dans laquelle notre pauvre petit enfant devait se trouver dans ce pays; mais dès que je vis son père qui l'aime infiniment et qui est un excellent chasseur, aller le rejoindre, ma douleur s'est changée en joie, car j'ai la certitude maintenant que mon cher enfant est heureux. Je n'ai plus qu'un seul désir, c'est de me trouver bientôt dans leur compagnie.

Telle est l'impression que font sur les Indiens les idées qu'ils se forment de l'autre vie.

FIN.



Nosse, kit anitaw;

Nin ganichkiinan,

Epitch sagüian,

Epitch jawenimiian;

Apegich na sagiinan.

Kin Debenimiian!

Ki bejigoeumim;

Kin sa go kaginig

Ka bapich nagosissi;

Aking nagosigobanen,

Epitch kitchitwawisid;

Mamakadendamobanig,

Misi anichinabeg.

Geget güj animisi

Gibijaweniminang,

65  
I  
205447

EXTRAIT  
DES  
Statuts de la Société des Bons Livres.

L'objet de la Société est de faire imprimer et réimprimer des bons livres, d'en opérer la distribution à bas prix.

Le fonds capital de la Société est formé au moyen de Souscriptions ouvertes dans les divers départemens du Royaume.

Le prix de chaque Souscription est de 20 francs par an.

Chaque Souscripteur recevra, dans le cours de l'année, 10 ouvrages *en triple exemplaire*: ces ouvrages donneront au moins 300 feuilles, 7,200 pages, format in-12, ou 340 feuilles, 8,660 pages, format in-18.

On souscrit à Paris, rue des Saints-Pères, 69.

On s'abonne aussi chez les principaux libraires des départemens, et chez tous les directeurs de poste.

Les Souscriptions, pour la treizième année, datent du premier septembre 1836. Les personnes qui désireraient les collections des années précédentes, ou de l'une d'elles seulement, les recevront sur leurs demandes, et à raison de 20 fr. par collection.

On peut aussi demander des volumes séparés.

On doit envoyer les lettres et les paquets *francs de port* à l'Administrateur, rue des Saints-Pères, 69, à Paris.